



Léon Harmel



SOUVENIRS

RECUEILLIS PAR

VICTOR DE CLERCQ

Avocat à la Cour d'Appel de Paris



PREMIER VOLUME



REIMS

IMPRIMERIE JEANNE D'ARC

4, Rue des Fusiliers, 4

1912

SOUVENIRS

Léon Harmel

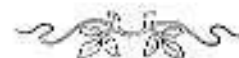


SOUVENIRS

RECUEILLIS PAR

VICTOR DE CLERCQ

Avocat à la Cour d'Appel de Paris



PREMIER VOLUME



REIMS

IMPRIMERIE JEANNE D'ARC

4, Rue des Fusillers, 4

1912

Avant-Propos

AVANT-PROPOS

*Aux Fils de Léon HARMEL,
MM. Maurice, Julien, Léon et Alphonse Harmel.*

Chers Messieurs,

Vous avez bien voulu me demander de coordonner divers documents qui peuvent servir à donner plus tard, dans une vue d'ensemble, la physionomie de votre père. Vous voulez laisser à vos descendants, comme un titre d'honneur et un exemple, le souvenir des travaux et de la mentalité de celui qui a porté si haut le nom des Harmel.

J'ai accepté bien volontiers, heureux de travailler pour le Bon Père, qui m'a honoré de son amitié et pour lequel j'ai conservé la plus vive affection.

Dans cette première brochure, il m'a semblé utile de grouper les principaux traits du Bon Père.

Le premier est son caractère familial. Il a su organiser sa famille, et c'est l'œuvre la plus durable et la plus excellente qu'il laissera de sa longue carrière qui n'a pas connu de repos.

On aura une idée des grandes réunions de famille annuelles par son discours du 9 septembre 1909. Puis, les Lettres de Nice 1909-1910 et 1910-1911 nous font admirer son apostolat familial, celui auquel il a consacré sa verte vieillesse.

Nous devions parler de l'Œuvre des Cercles catholiques d'ouvriers, au service de laquelle il a employé les plus belles années de sa vie. Nous donnons les lignes qu'Albert de Mun a écrites sur notre ami dans son livre récent : *Ma Vocation sociale*.

Un extrait du rapport de M. Bayard, en 1887, nous montre l'ascendant de Léon Harmel sur les industriels du Nord.

M. Bayard disait : « L'élan est donné, et dans tous les établissements où les patrons se sont mis à l'œuvre, ils ont rencontré une bonne volonté complète de la part de leurs ouvriers. »

Mgr Thibaudier, archevêque de Cambrai, concluait en 1889, dans une assemblée de patrons : « L'œuvre de M. Harmel ne serait donc pas inimitable ? » Et il ajoutait : « Ce que vous pourriez faire de meilleur, Messieurs, ce serait de montrer par les faits que ce type, réputé inaccessible, peut se réaliser ailleurs. Dès lors qu'elle ne serait plus impraticable, l'œuvre, dans ses grandes lignes, deviendrait obligatoire. »

En 1894, l'influence de M. Harmel sur les industriels catholiques de France était devenue telle que l'on pouvait prévoir, dans un avenir prochain, l'organisation chrétienne de l'usine appliquée dans un grand nombre d'établissements français, et ensuite à l'étranger.

Ces magnifiques espérances n'aboutirent point par suite d'une rupture subite et absolument inattendue qui se produisit au Congrès de Mouvaux, les 15 et 16 juillet 1894.

M. Féron-Vrau, l'incomparable et saint ami de Léon Harmel, entreprit la réconciliation qu'il a réussie aux pieds de Léon XIII. Elle fut solennellement sanctionnée au Congrès de Reims, le 24 octobre 1896 et signée de vingt-sept patrons représentant les diverses sociétés industrielles de France.

Mais Mouvaux ne rouvrit pas ses portes à Léon Harmel. Celui-ci conserva son admiration pour les industriels du Nord chez lesquels il avait rencontré, avec la maîtrise des affaires, certaines âmes tout-à-fait héroïques et un grand nombre d'autres ardentes et vraiment généreuses. Sa profonde affection et son estime ont continué dans les relations personnelles; mais il avait perdu contact avec l'association des patrons et par suite son action avait pris fin dans ce milieu d'élite.

L'année dernière, le Val-des-Bois a pris part à l'Exposition internationale du Nord de la France — Roubaix 1911 — section de l'économie sociale.

Un très grand tableau en forme d'arbre généalogique montrait les détails de la puissante organisation de l'usine modèle et les résultats obtenus au point de vue de la paix

sociale, de la permanence des engagements, de la prospérité matérielle due à des économies considérables faites par les ouvriers; au point de vue de la participation effective des travailleurs au gouvernement de l'usine.

En contemplant cette démonstration, plusieurs patrons qui avaient connu Léon Harmel avant 1894 restaient songeurs. Plus d'un a eu le courage de s'écrier : « Que n'avons-nous pas continué à suivre M. Harmel comme nous avions commencé; nous aurions évité bien des catastrophes et la situation ouvrière dans le Nord serait incomparablement meilleure. »

On doit reconnaître que ce sont les patrons de Roubaix en particulier qui ont tenu à ce que le *grand-prix* vint récompenser et consacrer les méthodes préconisées par Léon Harmel et fidèlement suivies par ses fils et petits-fils.

Je donne des extraits du Congrès de Saint-Brieuc, en 1893, et une lettre du 13 août 1895, qui ont préparé la nomination de Léon Harmel à la présidence de l'Œuvre des Cercles.

Léon Harmel a été nommé président en novembre 1895. Comme il le disait dans sa lettre au secrétaire du Comité : « C'était sa mentalité qu'on acceptait encore plus que sa personne. »

Il voulait un élargissement de l'œuvre par le développement de l'esprit d'initiative et de responsabilité chez les ouvriers, par une action plus discrète, mais non moins active et plus efficace du Comité.

Dès le début de sa présidence, il tint à présenter une motion dans ce sens pour les congrès ouvriers. Elle fut acceptée avec empressement par M. de Mun, comme on le verra par l'extrait du procès-verbal du Comité.

Mais Léon Harmel dut reconnaître lui-même qu'une évolution aussi considérable ne peut être obtenue qu'avec le temps. Malgré la confiance réciproque qui liait le nouveau président à des confrères pour lesquels il a toujours gardé la plus affectueuse estime, il y a eu des hésitations dues à une différence d'interprétation de certains procédés.

Dans son discours au Congrès ouvrier de Tours, le 5 juin 1897, il insistait sur les caractères de l'organisation ouvrière : Autonomie, apostolat mutuel, étude des droits et des devoirs, diffusion des idées sociales chrétiennes par les travailleurs eux-mêmes; enseignement du prêtre, concours discret des hommes dévoués à la classe populaire plus fraternel que paternel.

Et voici qu'en cette année 1912, nous avons acclamé, lors de l'Assemblée générale de janvier, la résurrection de l'Œuvre des Cercles avec les idées nouvelles.

Elles sont exposées dans un article remarquable du comte de Mun, publié par le *GaULOIS* du 31 janvier 1912, sur la « réforme nécessaire ».

Je donne un large extrait de cet article important où on reconnaît la conception sociale de Léon Harmel.

Au soir de sa vie, votre vénérable Père doit avoir le cœur consolé en constatant le triomphe de ses idées.

J'ai ajouté à ces divers documents le discours de Léon XIII du 29 décembre 1902. C'était son dernier Noël: il avait alors quatre-vingt-treize ans moins trois mois. Dans les vœux qui lui furent adressés par le Doyen du Sacré-Collège, il y avait une allusion pleine de réserve à la Démocratie.

Le noble vieillard, qui avait la jeunesse de l'Aigle, s'empara aussitôt de ce mot et prononça la plus belle, surtout la plus encourageante allocution qu'il ait jamais donnée sur ce sujet qui lui était si cher. Il n'hésite pas à louer sans restriction « ceux qui se sont consacrés à cette œuvre en Italie et à l'Étranger avec un zèle bon et remarquablement fructueux, ainsi que l'utile concours apporté à cette action par une foule de vaillants jeunes gens. »

Qu'on lise cette pièce, elle est comme le chant du cygne du saint Pontife qui entraît dans son éternité quelques mois après. C'est une page sublime jaillie de l'âme puissante d'un Prophète.

Veuillez agréer, chers Messieurs, l'expression de mes sentiments affectueux.

Victor DE CLENGE,
Avocat à la Cour d'Appel,
85, boulevard Saint-Michel, Paris.

14 juin 1912.

Réunion Générale

RÉUNION GÉNÉRALE DE FAMILLE

A L'OCCASION DU

39^e Anniversaire de la mort de Madame LÉON

11 SEPTEMBRE 1909

Conseils de Léon HARMEL, le Bon Père

L'union de la Famille : I. Dieu le veut. — II. Votre intérêt l'exige. — III. Votre bonheur le commande.

MES BIEN-AIMÉS ENFANTS,

En ce jour consacré au culte de la famille, je veux vous donner une parole à retenir après moi, et à faire fructifier dans vos cœurs.

Cette parole sera celle qui résume toute ma vie, les aspirations les plus vives de mon âme :

« *L'Union de la Famille* ».

Dieu le veut.

Tous vos intérêts l'exigent.

Votre bonheur individuel vous le commande.

I

DIEU VEUT L'UNION DANS LA FAMILLE

Écoutez la dernière prière de Notre-Seigneur :

C'était après la Cène, Il allait partir pour le Calvaire. Il veut auparavant nous laisser son testament d'amour : « Mon Père, dit-Il, que ceux qui croiront en Moi soient tous un, comme Vous, mon Père, êtes en Moi et Moi en

« Vous, qu'ils soient de même un en Nous, afin que le monde connaisse que c'est Vous qui M'avez envoyé et que Vous les avez aimés comme Vous M'avez aimé. »

Quelle sublime et touchante objurcation d'amour mutuel ! Quel est le cœur assez dur pour résister à un aussi tendre appel ?

Ces paroles brûlantes s'adressent à tous les chrétiens, mais, à plus forte raison, à ceux qui appartiennent à la même famille, c'est-à-dire à la société que Dieu lui-même a formée et sur laquelle Il veille avec une tendre sollicitude.

II

TOUS VOS INTERÊTS L'EXIGENT

Tous vos intérêts exigent l'union de la famille.

L'honneur et la considération entourent ceux qui pratiquent l'amour mutuel entre parents. Ils sont regardés comme les élites de l'humanité, et vénéralisés comme des sages, et des hommes de bon conseil.

La prospérité de nos entreprises est le résultat de l'accord de tous. Une industrie, comme celle du Val-des-Bois, nécessite de nombreux concours et de capitaux et de travail commun. Ces concours ne sont féconds que dans la mesure de la confiance et de l'intimité qui règnent entre vous. Voilà pour le dedans.

Au dehors, le Crédit est le fruit de l'accord; la puissance financière appartient à la tribu qui donne le beau spectacle de l'Union. C'est ce que m'ont dit souvent nos banquiers :

« La Maison Harmel est à part des autres ; car, il n'y a pas là seulement des personnalités plus ou moins intelligentes, c'est une tribu que sa cohésion met au-dessus des vicissitudes de la vie et de la mort. »

Cette cohésion la fait participer, dans les affaires, à une sorte d'immortalité qui donne une sécurité absolue. C'est ainsi que notre Maison a traversé impunément les événements, les soubresauts d'affaires et les tourmentes les plus violentes depuis cent douze ans. Que Notre-Seigneur en soit glorifié !

Enfin, l'intérêt de votre bonheur éternel exige cette union à laquelle vous resterez toujours fidèles, j'en suis assuré.

III

VOTRE BONHEUR VOUS LE COMMANDE !

Le seul vrai bonheur de l'homme sur la terre, c'est l'Affection. *Aimer et être aimé*, voilà le bien supérieur de l'Humanité. C'est la source de toutes les passions exaltantes : la joie, la confiance, l'enthousiasme, et par surcroît la santé !

Les sentiments contraires engendrent les passions déprimantes : la tristesse, la mauvaise humeur, la jalousie, les petites rancunes et tout le cortège des ennuis de la vie, qui donne un terrain si favorable à la maladie.

La première recette que je vous conseillerai est l'imitation de mon frère Ernest sur ce point. Elle exige un peu de courage, mais elle est radicale. Il en parle ainsi dans son admirable testament :

« Considérez à bon droit comme un ennemi celui qui cherche à vous diviser. Si quelqu'un vous rapporte soit un propos méchant, soit un acte mauvais de votre frère, ne discutez pas et répondez sans hésitation : Cela n'est pas vrai ! L'expérience vous prouvera toujours que vous avez raison. Les méchants ne sont pas seuls exposés aux erreurs de la langue ; l'homme le meilleur, quand il parle mal d'un autre, ment sans le savoir, sans même s'en douter. Vous lui rendrez service en répondant : Cela n'est pas vrai. Vous l'obligerez ainsi à réfléchir, et, s'il est de bonne foi, il reconnaîtra son erreur. L'union est votre bien le plus précieux ; ne livrez ce trésor à personne et défendez-le toujours. »

Le second moyen d'union m'a été donné par Mgr Landriot ; je vous ai conté plusieurs fois la chose ; il terminait par cette recommandation :

« Quand vous devez juger une personne, examinez si elle a une ou plusieurs qualités. En ce cas elle mérite votre estime et votre sympathie. Quant aux défauts, les plus parfaits en ont un grand nombre, il vaut mieux les supporter et ne pas s'y arrêter. »

Si nous appliquons cette excellente méthode à notre famille, ne voyez-vous pas le nombre considérable de qualités que vous découvrirez autour de vous, depuis les gracieux petits-enfants, jusqu'à l'arrière grand-mère, Madame Laure, qui prolonge une vie si bien remplie dans un

dévouement toujours plus grand, en passant par les vaillants jeunes hommes, par les aimables jeunes ménages, par les admirables foyers comme celui de La Capelle et tant d'autres, où l'amour s'exalte avec les années, où le charme de la vie commune s'affine avec le temps. Je vous le déclare, si vous adoptez cette méthode, notre famille deviendra une association d'admiration mutuelle, et ceux qui vous fréquentent assisteront émerveillés à un délicieux assaut de prévenance, de courtoisie et d'amabilité.

L'autre jour, je lisais dans un journal Suisse, l'« Union des Travailleurs », une petite nouvelle intitulée : « Loue ta femme ». On met en scène un ménage maussade, véritable purgatoire pour la femme et pour le mari. Celui-ci, pour distraire son ennui, prend un journal et il tombe sur ce passage : « Loue ta femme, ne serait-ce que par compassion, encourage-la un peu ; quoi qu'il en soit, cela ne te nuira pas. »

Le brave homme surmonte sa mauvaise humeur et aborde aimablement sa femme. Tout d'abord celle-ci est étonnée, bientôt elle est charmée, et, comme par un coup de baguette magique, la joie et le bonheur succèdent subitement à la sombre tristesse et à la mauvaise humeur.

La baguette magique, vous l'avez tous entre les mains : c'est l'Amour. Ma longue expérience me l'a confirmé bien des fois : « L'amour est toujours conquérant ».

Nous habitons une terre privilégiée, le Val-des-Bois qu'on a appelé justement « Le Val du Sacré-Cœur ».

Dans cet oasis délicieux, Notre-Seigneur a accumulé les grâces de choix et de bonheur.

Vous correspondrez toujours à ces faveurs, mes bien-aimés, et vous répéterez la prière des promesses :

« Cœur de Jésus, soulagez-nous dans nos travaux, consolez-nous dans nos peines, maintenez la paix et la plus tendre Union dans notre famille. »

Seigneur, vous nous l'avez promis.

Val-des-Bois, le 11 septembre 1909.

Journal de Nice 1909-1910

Journal de Nice de Léon Harmel

(8 Octobre 1909 — 26 Avril 1910)

1

2 Octobre au 4 Novembre 1909

Arrivée à Nice. — Mère Marie-Véronique. — Mon régime. — Tiers-Ordre. — Toussaint. — R. P. Bonaventure. — Monseigneur de Nice. — Lettre à « La Croix ». — Vocations tardives. — Charles.

VENDREDI 8 OCTOBRE, à neuf heures et demie, par une pluie fine et pénétrante, nous quittons le Val, entourés de tous les membres de la famille qui avaient tenu à nous accompagner jusqu'à la gare.

Notre voyage s'est très bien passé; nous avons été tous trois seuls jusqu'à Nice, le Pater, Madame Paul et moi.

Nous nous sommes installés dans notre logement de l'année dernière, où Franz et Marie nous avaient précédés pour tout organiser.

SAMEDI 9 OCTOBRE, nous avons reçu la dépêche suivante qui nous a grandement réjoui le cœur : « Espérons avec fuit « bon voyage. Désirons que vous trouviez le témoignage de « notre tendresse filiale au seuil de votre nouvelle demeure. « Maurice, Marthe, Julien, Léon, Pierre. »

Nous avons répondu immédiatement : « Profondément « émus de votre dépêche collective. Nous avons fait un « excellent voyage. Arrivés dix heures du matin. Chaleur « été. Revenons émerveillés de première promenade. En- « voyons tous trois tendre affection. LÉON, ANNA, PATER. »

15 OCTOBRE. — Nous avons la visite du R. P. Barthé-
lemy, procureur de la Congrégation des Prêtres du Sacré-
Cœur à Rome. Il est postulateur de la cause de la Mère

Marie-Véronique, fondatrice des *Victimes du Cœur de Jésus*, morte à Villeneuve-les-Avignon, en 1883. Nous lisons chaque jour sa vie, de 5 h. $\frac{1}{2}$ à 6 heures, avant notre dîner. Cette âme héroïque, choisie par Dieu pour former de nouveaux adeptes du Calvaire, a supporté une série ininterrompue de souffrances physiques et de souffrances morales très cruelles lui venant spécialement d'où elle devait attendre toute consolation. C'est avec une admiration émue que j'entends cette lecture: elle donne l'enthousiasme pour le sacrifice. Malgré l'obscurité spirituelle où nous vivons sur cette terre, dans la prison de nos sens, nous comprenons cependant qu'elle a eu raison. Elle a choisi la bonne part et voici qu'elle maintenant, dans les parvis éternels, où elle jouit d'un bonheur infini, elle remercie son Bien-Aimé de ne pas l'avoir épargnée durant son passage sur la terre.

18 OCTOBRE. — J'ai été voir mon médecin, le docteur Levézy, pour m'affermir dans mon régime et lui permettre de me suivre en besoin.

Il m'a trouvé bien mieux portant que l'an dernier. Depuis près de deux ans, j'étais obsédé par des vertiges qui m'empêchaient de lire et d'écrire. J'en étais très peiné, ayant eu toujours une vie active et sentant qu'il y a encore tant de bien à faire. Depuis le 6 juin 1909, le docteur Capmas (7, rue Saint-Philippe-du-Roule, à Paris), m'a fait suivre un régime très sévère qui m'a parfaitement réussi. Plus de viande, ni de poisson, ni de café, ni d'alcool; du vin, à peine un verre à entremets par jour, et la vie à petite vitesse. Mes vertiges ont complètement disparu, je puis lire et écrire sans autre inconvénient qu'une fatigue ordinaire.

Le docteur Levézy a confirmé ce régime qu'il approuve beaucoup.

Il me défend complètement le bain d'eau de mer froide ou chaude.

Je sens que la chaleur me fait du bien. Pourvu que j'aie la tête à l'abri sous l'ombrelle je me promène volontiers à ce bon soleil ardent.

DIMANCHE 24 OCTOBRE. — Réunion du Tiers-Ordre, sous la présidence de notre bon et saint ami l'abbé Douella, ancien religieux Franciscain, qui a subi toutes les tracasseries imaginables. Nous avons retrouvé là nos confrères de Nice, les tertiaires, qui sont pour nous de vrais amis.

LUNDI 25 OCTOBRE. — Ayant appris que M. et M^{me} Jacques s'installent aujourd'hui définitivement au Val, je leur ai envoyé la dépêche suivante:

« Félicitations affectueuses pour rentrée définitive au « doux foyer ensablé par gaieté et amabilité de Germaine. »
« Léon Harnel. »

J'ai reçu cette aimable réponse:

« Remercions avec effusion notre cher Bon Père, lui « envoyons premier hommage de notre filiale tendresse. — « Germaine, Jacques. »

MARDI 26 OCTOBRE. — C'est demain 27 que sera célébré le mariage de ma petite-nièce Suzanne Viornery, avec M. Aimé Barral, avocat. J'ai demandé au Vatican qu'on leur envoie directement la bénédiction du Saint-Père.

— Nous nous préparons à la fête de la Toussaint. C'est la fête de famille par excellence, car, en ce jour, nos cœurs sont unis avec ceux des nôtres qui sont au ciel, et combien nombreux ne sont-ils pas depuis nos grands parents jusqu'à nos derniers partis: notre cher Albert, le R. P. Placide, la douce Euphémie (M^{me} Jules), Ernest Collard si vite enlevé, et la gracieuse petite Simonne Harnel qui est allé rejoindre le bataillon déjà nombreux de nos petits voleurs de Paradis.

C'est la famille triomphante, ce sont les protecteurs de notre tribu, nous devons les invoquer chaque soir. Ils nous encouragent, ils nous appellent, ils nous demandent de ne pas craindre la mort qui est la délivrance de toutes les misères, surtout du péché, la seule irréparable.

La Toussaint est aussi la fête de la famille souffrante. Nous prions plusieurs fois par jour pour nos chers parents et nos amis qui sont en purgatoire. Nous nous efforçons d'alléger leurs peines afin qu'ils entrent bien vite dans le beau ciel.

3 NOVEMBRE. — *Alleluia, Alleluia*. Nous continuons de vivre dans la joie et la paix entre la mer immense et la montagne boisée.

Le dimanche 31 octobre et le lundi 1^{er} novembre, nous avons eu à notre petit oratoire communion générale, en union avec le Val-des-Bois. Nous remercions N.-S. d'avoir procuré 470 communions le dimanche, 310 le lundi, et 120 le mardi, dans notre bien-aimée chapelle du Val.

Mardi j'ai assisté, à la Cathédrale, à la messe de Re-

guem. Les chants de la messe des morts m'émeuvent toujours profondément. J'aime beaucoup la musique; en même temps la pensée de la mort est douce à mon âme qui en goûte la mélancolie avec une certaine suavité.

Puis, je répète le triomphant *Alletata*: « Cœur de Jésus, j'ai confiance en vous; vous êtes la sécurité de mon espérance, l'affermissement de ma joie! »

Pendant 4 jours, de samedi à ce jour mardi, des files non interrompues de trans avec deux, trois et quatre voitures, transportaient des milliers de Niçois au cimetière, situé à un kilomètre de notre maison sur l'avenue de la Californie.

A midi et demi, nous étions à la gare pour faire nos adieux au R. P. Bonaventure-Gordonnier, de Roubaix, cousin du grand industriel de ce nom. Il quitte définitivement Marseille pour se rendre à Rome tout d'abord, et se fixer ensuite dans un couvent des environs.

Nous avons passé ensemble la demi-heure d'arrêt, rappelant les années d'autrefois, où, à Rome, il était l'intrépide défenseur de la Démocratie chrétienne et de mon action sociale. Je lui conserve toujours l'affection la plus profonde, en même temps que la gratitude la plus vive, pour les services de tous genres qu'il m'a rendus, et pour son précieux concours à l'organisation des pèlerinages à Rome.

Nous nous sommes ensuite rendus à l'évêché. Mgr Chapou m'a fait le plus gracieux accueil. « Je ne recevais pas aujourd'hui, me dit-il, mais, chaque fois que je serai dans la maison ou au jardin, je vous verrai avec grand plaisir. Venez donc avec confiance, quand vous le pouvez; je suis toujours heureux de m'entretenir avec vous. »

Monseigneur a un jugement excellent. Il croit que nous subissons le châtiment de notre désobéissance aux pressantes exhortations de Léon XIII. Nous ne pouvons conquérir que par l'amour, progresser que par la paix. La guerre n'engendre que le mal et précipite dans les catastrophes; celles-ci ne sauraient devenir une source de salut.

Il en est qui ont toutes les audaces. M. Monniot, de la *Libre Parole*, fait une enquête auprès de tous les évêques de France pour obtenir la condamnation du Sillon. Comme Monseigneur n'a pas répondu, une lettre de rappel est venue insister, en affirmant qu'en avait déjà trente réponses. Cette fois Monseigneur a écrit; il m'a lu sa lettre dans laquelle il essaye de faire comprendre à ce Monsieur combien ses démarches sont inconvenantes.

L'horizon est bien effrayant avec la politique de casse-cou où nous sommes entraînés.

On peut, me dit Monseigneur, prévoir les pires excès: la suppression de nos écoles et de nos églises, la persécution violente. Il est probable que tout cela aurait pu être écarté avec un peu plus de jugement, et, comme le disait l'article de la *Croix*, en réponse à l'enquête, avec plus de sens des réalités. J'ai trouvé votre article si excellent que je l'ai fait reproduire dans ma *Semaine Religieuse*. — Mais, Monseigneur, l'article a été adouci. — Alors envoyez-moi le texte (1).

(1) *Enquête sociale de La Croix de Paris*. — Lettre du Bon Père à M. Féron-Vrau, 6, rue Bayard, Paris (VIII^e) :

Cher Monsieur,

Votre enquête porte sur cette question: « Par où commencer? » Quelles sont nos plaies les plus dangereuses qu'il est plus urgent de panser et de guérir?

Permettez-moi d'aborder un seul point du problème, en attirant l'attention de vos lecteurs sur l'importance que les catholiques doivent attacher à se mettre bien en face des réalités.

La France est un pays exceptionnel qui contient des ressources inépuisables et de grandes réserves de vie et d'énergie. Mais pour les faire valoir, il faut nous garder de notre imagination qui peut nous conduire à prendre nos désirs pour des faits. Nous devons aussi éviter les séductions des sophismes, des faux semblants philosophiques; elles nous jettent en dehors du vrai et nous condamnent ainsi à l'impuissance.

C'est la vérité qui délivre. Nous devons avoir le courage de nous placer en face des réalités pour comprendre nos devoirs et les pratiquer énergiquement.

Examinons rapidement l'application de cette méthode aux différents terrains d'action qui nous sont offerts.

1^{re} Sens des réalités dans la sphère religieuse.

Pour apaiser les dissensions, dissiper les préjugés et faire cesser la persécution, quelle est la puissance que nous devons surtout conquérir: « C'est l'opinion publique ». Elle est aujourd'hui, plus qu'en aucun autre temps, la reine du monde. Elle domine tous les gouvernements, elle inspire les lois et en dirige l'application.

Or, l'opinion publique actuelle en France est nettement républicaine, il est facile de le constater aux élections. Elle est assoiffée d'égalité, de justice et de progrès. Elle a contre les catholiques un préjugé, soigneusement entretenu par la presse antichrétienne, qui fait de nous les adversaires du peuple et de la République.

L'action sociale la plus généreuse est impuissante pour la conquête du peuple, si le regard défiant peut soupçonner une

Nous avons parlé du futur congrès, le premier du diocèse de Nice, en février prochain. Il me rappelle que je suis membre de la Commission de préparation; il me fera convoquer. Dès maintenant, il me demande de faire au congrès une communication sur le Syndicat Agricole de la Champagne.

En nous quittant, Monseigneur me répète son désir de me voir le plus souvent possible.

arrière-pensée politique. La paix religieuse ne peut être conquise que par la constance du respect des catholiques pour les institutions républicaines. Dissiper les préjugés, sera pour nous une œuvre de longue patience et d'amour courageux pour les hommes de notre temps.

La foule juge la religion par la conduite extérieure de ceux qui la pratiquent. C'est pourquoi nous avons une grande responsabilité devant Dieu et devant le pays quand nous nous laissons aller à des actes imprudents qui irritent au lieu d'apaiser, qui attisent la guerre au lieu de préparer la paix. Voilà ce que pensent aujourd'hui un certain nombre de catholiques, et nous estimons qu'il sont dans le vrai.

La conduite des premiers chrétiens, en face d'un monde plus difficile à conquérir que le nôtre, doit être méditée; l'histoire des nations modernes, où l'Eglise a été persécutée, n'est pas moins suggestive.

2^e Au point de vue politique.

Le sens des réalités nous fait constater un immense mouvement d'émancipation populaire dans le monde entier: jusqu'en Russie, jusqu'en Turquie, jusqu'en Extrême-Orient. C'est le développement normal de la doctrine du Christ: les nations vont à un gouvernement démocratique, où le peuple a une part de plus en plus prépondérante. Il semble que la forme républicaine soit le terme normal où doit aboutir cette évolution. Est-ce le moment de placer notre espoir dans la résurrection passagère de vieux régimes déclinés, impopulaires et impuissants? Ne voyons-nous pas la jeune Amérique républicaine imposer son influence et ses idées à la vieille Europe décrépite?

3^e Au point de vue social.

L'ascension des classes laborieuses dans la dignité, la responsabilité, la liberté, est un fait spécial de notre temps. Ceux qui essaieraient de se mettre en travers de ce mouvement seraient boyés et ne retarderaient pas d'une heure l'avènement de la démocratie triomphante. Cette ascension a d'ailleurs été bénie et encouragée par les Souverains Pontifes, tout spécialement par Léon XIII, dont le génie clairvoyant prévoyait les bienfaits pour l'Eglise catholique de cette transformation sociale; il la considérait comme un fruit de l'Evangile. Nous devons nous inspirer de ces grandes pensées dans notre action populaire.

Visite à M. le chanoine Porcier. — J'ai vu M. le Chanoine, ainsi que son confrère M. Guérin. Leur œuvre des vocations tardives marche admirablement. Il a maintenant cinquante jeunes gens, tous sortis des patronages ou du Séminaire de Nice.

On croyait que cette grande ville ne pourrait donner de vocations. (Celles-ci viennent exclusivement de la montagne.) Le Diocèse manquait de sujets; et voici que, malgré la persécution qui a fait la pénurie partout, il y a ici une renaissance pleine d'espérance.

Le patronage a fait son temps; nos œuvres sociales sont fécondes dans la mesure où elles sont nettement démocratiques, en laissant une plus large part à l'initiative et à la libre action des intéressés.

4^e Au point de vue scolaire.

Quel doit être le but de l'éducation populaire? Préparer la famille: des hommes de labour et des femmes de ménage. Sur ce terrain, nous avons encore trop souvent oublié le sens des réalités. Nos écoles ont paru viser plutôt à faire des instituteurs et des institutrices, qu'à préparer des artisans utiles et de bonnes mères de famille.

5^e Au point de vue commercial.

Je suis à la tête de l'Union Fraternelle du Commerce et de l'Industrie; nous nous occupons de relever le commerce de détail. Nous constatons que là aussi, trop souvent, le sens des réalités manque à nos amis. Nous avons étudié les méthodes, dites américaines, qui ont donné la maîtrise dans le monde des affaires à la race anglo-saxonne. Nous reconnaissons que ces méthodes sont merveilleuses et assurent le succès des entreprises; elles peuvent se résumer par un seul mot: « Le sens des réalités ». Ce sens est trop souvent inconnu parmi certains commerçants qui se plaignent de tout et de tous, alors qu'ils sont les véritables auteurs de leurs mécomptes.

Voilà pourquoi je me permets, cher Monsieur, d'appeler l'attention de vos lecteurs sur un point que je considère comme très important, dans tous les ordres de l'activité humaine. Soyons de notre temps; nous vivons au xix^e siècle et non pas au xiii^e ou au xv^e. La mentalité de ceux qui nous entourent, leurs habitudes, leurs préjugés, sont autant de réalités dont nous devons tenir compte.

Ce sont nos frères du xix^e siècle que nous devons ramener à Jésus-Christ; c'est eux que nous devons conquérir par l'amour et la persuasion. Voilà l'œuvre nécessaire et je dirai: Voilà l'œuvre possible, mais avec le temps, beaucoup de patience et de support. Dieu nous y aidera, car il a besoin de la France pour établir son règne dans le monde.

Recevez, cher Monsieur, l'expression de mes sentiments affectueux.
Léon HAMEL.

C'est le résultat du zèle, de la grande foi de M. le Chanoine, si bien secondé par les confrères que la confiance de de Monseigneur lui a adjoints.

4 NOVEMBRE. Temps magnifique. Visite de Charles. — Jugez de ma joie de recevoir ici mon bien-aimé petit-fils! Nous avons souhaité bon courage et bon succès à notre jeune débutant en affaires. Je lui ai remis la livraison de septembre de la revue *Commerce et Industrie*, 43, Chaussée d'Antin, à Paris. Je souhaiterais que tous les jeunes gens de la famille s'abonnent à cette revue et la lisent chaque mois pour se former une bonne mentalité industrielle et commerciale. L'expérience prouve que cette mentalité, que nous appelons américaine, assure le succès dans les affaires.

II

5 au 27 Novembre 1909

Premier Vendredi. — Association Intime. — Bénédiction des familles nombreuses. — 53^e anniversaire de ma mère. — Carmel Grasse. — Visitation. — Alleluia.

5 NOVEMBRE. *Premier vendredi du mois.* — Je me suis préparé depuis plusieurs jours pour renouveler, en ce premier vendredi, mon vœu de victime, et me consacrer complètement, définitivement, au bon plaisir du Sacré-Cœur de Jésus. A la messe, dans notre appartement, au moment de l'élévation et de la communion, j'ai renouvelé, d'une façon plus instante, l'offrande que je fais chaque jour depuis longtemps. Je me suis engagé de nouveau à demander chaque jour, à Notre-Seigneur, de m'accepter comme victime volontaire, et de me conduire, selon son bon plaisir, par la voie des croix et des souffrances, à sa suite. Cœur agonisant de Jésus, victime d'amour pour nous, daignez m'unir à vos saintes dispositions, surtout au jardin des oliviers. Cœur compatissant de Marie, soyez-moi propice.

Dans l'après-midi, j'ai été dans l'église du Sacré-Cœur, où le Saint Sacrement est exposé toute la journée.

J'ai réuni autour de moi, par la pensée, les nombreux membres de la famille qui sont au ciel, spécialement les tout-petits, mes frères et sœurs, mes enfants et petits-enfants, troupe charmante d'innocents, fleurs suaves de la terre enle-

vées au ciel pour faire cortège à l'agneau. Devant eux tous j'ai renouvelé, aux pieds de Jésus-Hostie, mon vœu de victime particulièrement pour ma famille et pour les ouvriers, selon l'Association Intime fondée au Val depuis près de quarante ans. J'ai renouvelé ensuite le vœu héroïque, entendant remettre entre les mains de la Sainte Vierge tous les mérites satisfaisants dont je puis disposer, tout le fruit des messes, des prières et des sacrifices qui seront offerts par mes parents et mes amis pour le repos de mon âme. J'ai renouvelé aussi le vœu d'esclave du Sacré-Cœur et de la Vierge Marie, reconnaissant comme leur chose ma personne, mon corps, mon âme et tout ce qui peut m'appartenir sur cette terre. Je sollicite la miséricorde divine, afin que, par une grâce toute gratuite de sa part, elle me permette d'aimer, de louer et de glorifier durant toute l'éternité le cœur adorable de Notre-Seigneur et notre Immaculée Mère, que j'ai voulu aimer, louer et glorifier ici-bas.

Aidez-moi, mes chers enfants, à obtenir cette faveur, afin que je vous sois là-haut une protection pour vous et pour les vôtres.

J'ai ensuite prié pour vous.

J'ai compris (dans une toute petite mesure) ce que voulait dire Notre-Seigneur à ses apôtres: « Jusque-ici vous n'avez rien demandé », c'est-à-dire vous n'avez pas demandé comme il le fallait.

Instruits par le divin Maître, nous savons maintenant comment nous devons prier.

Que votre nom soit sanctifié par mes enfants!

Que votre règne arrive par mes enfants! Que votre volonté soit faite par eux comme elle est faite par les anges dans le ciel!

Et je m'arrête là, laissant le surcroît à la volonté du bon Dieu.

Et en songeant à vous, je pensais combien les familles nombreuses réalisent ces trois souhaits. Car elles agrandissent le royaume de Dieu. Elles multiplient la fécondité de la Rédemption. Chaque enfant nouveau qui arrive sur la terre rend plus de gloire à Dieu que les astres avec leur innombrable quantité et leurs merveilleuses clartés, que la terre avec ses montagnes et ses vallées, ses grands fleuves et ses mers profondes.

C'est pourquoi, tous les matins, avec une tendresse spéciale, je prie pour les jeunes Dames dont les noms sont inscrits sur le livre d'or, le bijou de mon cœur.

L'usine chrétienne, elle aussi, chante la gloire de Dieu; c'est, dans notre siècle de machineries, l'œuvre maîtresse. Remerciez Notre-Seigneur qui vous a appelés gratuitement à ce grand et merveilleux travail.

Il vous a permis d'être les champions de sa cause, les apôtres de son cœur dans l'endroit qui semblait devoir rester la place forte de Satan.

Que N.-D. de l'Usine vous donne l'intelligence, avec le courage et la persévérance, pour vous montrer dignes de la faveur qui vous est faite en faisant prospérer l'Usine chrétienne, démonstration vivante du bien possible, réalité tangible de la grâce du Sacré-Cœur.

Dimanche 7 Novembre. — Visite à l'excellent M. Leyrol. Son fils, prêtre et professeur au grand Séminaire, était là. Nous avons parlé de la brochure de *Joseph Biégenwald* (1), je la lui avais remise précédemment. Il l'a lue, l'a fait lire à ses supérieurs et à ses confrères. Ces Messieurs l'ont trouvée parfaite. Elle démontre avec calme, et par des arguments de bon sens, combien les directions de Léon XIII étaient sages et opportunes.

8 Novembre. — 53^e Anniversaire de la mort de ma mère (8 novembre 1856). — O ma mère bien-aimée, combien votre souvenir est resté vivant dans mon esprit et dans mon cœur. Amour incomparable de ma mère pour moi! Il me semble que vous êtes encore et plus que jamais une protection du Ciel, où je serai si heureux de vous revoir!

Visite au Carmel. — La Mère Supérieure fait venir Mlle Postel, qui est entrée au couvent aussitôt la mort de son oncle, Mgr Postel, grand ami de mon frère Ernest. Nous avons beaucoup parlé de mon frère, pour lequel elle avait la plus grande estime. Comme on sent la paix descendre dans l'âme quand on cause avec ces saintes filles! Elles sont comme imprégnées de Notre-Seigneur.

MERCREDI 10 NOVEMBRE. Mariage de Mlle Michel. — Le mariage a été béni par un ami de la famille, évêque en Suisse. Il a fait un fort beau discours.

LUNDI 15 NOVEMBRE. — Nous partons, Mme Paul et moi, pour Grasse. Charles nous rejoint à Cannes; nous arrivons

(1) *Les Catholiques, la République et l'Action Française* (Imprimerie Centrale, Lorient).

ensemble par une pluie battante. Le futur patron de Charles nous accueille de la façon la plus charmante. Nous déjeunons en famille; conversation pleine d'entrain et d'exquise bienveillance. Nous visitons l'usine, qui est parfaitement aménagée avec les derniers perfectionnements. On sent une maison qui veut rester à la tête de son industrie.

MERCREDI 17 NOVEMBRE. — Le froid arrive à grands pas.

18 NOVEMBRE. — Nous faisons du feu pour la première fois, et nous avons continué depuis.

19 NOVEMBRE. — J'ai été très heureux de recevoir la dépêche d'Alphonse m'annonçant un magnifique garçon. C'est d'un bon augure pour les jeunes dames qui sont inscrites sur le livre d'or. Je leur adresse à l'avance mes affectueuses félicitations.

21 NOVEMBRE. — Nous avons été à la Visitation, sachant que le Saint-Sacrement y est exposé toute la journée. Vous savez que c'est un régal pour moi de passer un peu de temps auprès du Saint-Sacrement. Quelle douceur de contempler la Sainte Hostie, le corps, le sang, l'âme et la divinité de Notre-Seigneur sous les espèces ou apparences du pain! Il me semblait sentir une effluve d'amour coulant de l'autel sur mon pauvre cœur. J'ai renouvelé mes vœux, en ce jour commémoratif de la Consécration de Marie enfant, au Dieu tout-puissant et tout bon. Et puis j'ai prié pour vous, mes bien-aimés enfants et petits-enfants, la vie et la joie de mon cœur, pour toute la famille, pour tous ceux qui veulent bien m'aimer et pour nos chers ouvriers auxquels je pense constamment; ils réjouissent de leur affection le soir de ma vie.

Pour moi, je vais toujours très bien. Je me suis pesé le 28 octobre, 72 kilog. 200, et le 22 NOVEMBRE, 71 kilog. 200. Je continue mon régime qui me réussit fort bien; pas de rhume, très bonnes digestions, et nuits très heureuses sans rêves pénibles; tout va donc aussi bien que possible. Mme Paul va bien aussi. Sa gaieté charmante ensoleille notre foyer.

Ma vie ici est une espèce de retraite, bien précieuse pour moi, à la veille du grand départ auquel je songe tous les jours.

Ce n'est pourtant pas que nous soyons absolument inac-

lifs, car ce jour, 26 novembre, 48^e de notre séjour à Nice, nous avons reçu 340 lettres et nous en avons écrit 345.

26 NOVEMBRE. — *Alléluia! Alléluia!* La vie est un bien inestimable puisqu'elle est destinée à augmenter la gloire de Dieu, en attendant qu'elle nous procure un bonheur sans fin. Elle a toute sa valeur quand elle est joyeusement acceptée et joyeusement vécue.

Notre petit foyer met en pratique cette sage maxime qui en fait un vestibule du paradis.

Après quelques jours de pluie et de froid, le beau soleil est revenu; seulement, nous avons trois températures dans la même journée: de 9 heures à midi, l'été, de midi à 4 heures l'automne, ensuite l'hiver. Gare aux imprudents! Franz en a éprouvé les conséquences.

Nous avons une véritable invasion de mouches; elles sont si audacieuses que, bien malgré moi, nous sommes obligés de prendre des mesures répressives à leur égard. Et pourtant, je les trouve charmantes, nos sœurs les mouches, elles sont pimpantes, alertes, elles glorifient le Bon Dieu par leur gracieux petit corps si élégant. Ah! mes sœurs les mouches, que vous êtes jolies quand vous faites la toilette de vos pattes et de vos ailes! Pourquoi ne respectez-vous pas le crâne cheu du vénérable Pater? Vous nous forcez à vous tendre des pièges où vous périssez par centaines. Et je ne puis cependant m'empêcher de vous admirer, ou plutôt d'admirer en vous le Bon Dieu qui vous a faites si mignonnettes, si vivettes... Ah! mes sœurs les mouches!

III

28 Novembre ou 31 Décembre 1909

R. P. Dehon. — Réunion de Dames à la Mairie. — Premier Vendredi. — Vocations dans la famille. — Confession des enfants. — Félicitations à l'abbé Gayraud. — Réunion des Conférences. — Noël. — Cardinal Coullié. — Douloureuse épreuve au Val. — Visite à Monseigneur. — Mois de Décembre à Nice. — La vie au Val.

28 NOVEMBRE 1909. *Premier dimanche de l'Avent.* — Temps splendide. — Je rends ma visite à M. Leyral, chez lequel je trouve une petite réunion de prêtres et de jeunes

avocats, amis de son fils; j'avais reçu par la poste quelques exemplaires de ma lettre à la Croix, ces Messieurs m'ont demandé de lire le texte complet; ils ont paru très satisfaits. Ils m'ont émis les mêmes opinions que j'avais entendues par Monseigneur, la veille. Le départ de M. Janne, du journal *La Croix*, a causé une pénible émotion aux catholiques de ce pays.

A quatre heures, j'étais à la gare pour attendre le R. P. Dehon. Je l'ai conduit chez notre curé de Saint-Hélène, qui avait accepté de le loger, et l'ai amené ici où il a dîné et passé la soirée. J'étais très heureux de sa présence; ses conversations sont toujours très instructives. Il a beaucoup étudié et beaucoup retenu; il a voyagé dans toutes les parties du monde; une année en Orient, plusieurs mois en Égypte, dans le centre où la pluie est si rare qu'elle ne tombe parfois pas en vingt années, au Brésil, en Finlande, en Russie, en Allemagne, en Italie, etc... La Congrégation du Sacré-Cœur s'est beaucoup développée. Elle est en pleine prospérité. Elle a trente prêtres au Brésil avec plusieurs résidences. Au Congo, elle a une province entière avec un Evêque; en Finlande plusieurs maisons, ainsi qu'en Hollande, en Belgique et en Italie. Le très Bon Père se consacre entièrement à ses sujets; il a laissé complètement de côté l'étude des questions sociales.

30 NOVEMBRE. — La messe est dite pour notre cher André, dont c'est la fête, et nous faisons la Sainte Communion pour lui. Je reconduis le R. P. Dehon à la gare, à dix heures du matin; il part pour Marseille.

9 DÉCEMBRE. — J'ai été à la Mairie, salle du Conseil, présider, à la place de l'avocat Fabre qui plaide à Grasse, une réunion de dames pour les bureaux économiques. C'est l'œuvre dont s'occupe Navello. Celui-ci a fait le discours; puis la nomination du bureau; une soixantaine de présences. Une petite conférence de moi a paru les intéresser. J'avais apporté quelques cartes postales du Val, des signets de confiance, etc. Tout cela a été retiré avec empressement.

3 DÉCEMBRE. *Premier vendredi du mois.* — Ce premier vendredi a fait écho à celui de novembre; j'ai renouvelé mes diverses offrandes, mais j'y ai ajouté une demande instante: Je supplie le Bon Maître de faire naître des vocations religieuses dans chacun de vos foyers. Quelle conso-

lation pour les parents d'avoir des enfants consacrés à Dieu. On cherche pour sa fille un mari qui réunisse toutes les qualités et toutes les garanties. Mais si une de vos filles a pour époux Notre-Seigneur Jésus-Christ, quel honneur pour vous! quelle sécurité de bonheur dès cette terre, de gloire et de joie sans fin dans l'éternité!

Quel souvenir délicieux ne gardons-nous pas de Juliette et de Maria, petites fleurs du Paradis, messagères du Ciel! Combien gaie et délicate a été leur existence et quel souvenir elles ont laissé dans nos esprits et dans nos cœurs!

Jules et Euphémie ont eu le privilège de cinq consacrés à Dieu sur sept enfants. C'est un véritable gage de prédilection pour les parents. Quel privilège pour ceux qui ont un fils prêtre! Vous souvenez-vous de quel charme suave et divin ont été entourés Mme Georges Bureau et son mari, mourant à un an de distance, entre les bras de leur fils le R. P. Bureau, leur délicieux Louis!

Quelle consolation a eu notre bonne Euphémie, d'avoir passé ses derniers jours avec l'abbé Théodore, son fils de prédilection, qui lui a donné les dernières absolutions!

Et l'abbé Jules Raimbeau, le doux et charmant enfant de Don Bosco, mort entre les bras de son Père spirituel. Quel souvenir n'a-t-il pas laissé? L'estime donc, chers Parents, comme la plus grande grâce que je puisse vous souhaiter, celle de la vocation d'un ou de plusieurs de vos enfants.

Vous avez à cet égard des devoirs à remplir. Sans doute, l'esprit de Dieu souffle où il veut, et il ne nous appartient pas de lui tracer sa route. Mais le cultivateur ne doit-il pas préparer la terre pour que la semence devienne productive? Don Bosco prétendait que Dieu donne la vocation au quart des hommes et que, si peu la suivent, c'est faute de soins de la part des parents et de négligence du côté des enfants.

La lecture de la *Vie des Saints* est très importante; l'estime de la vie religieuse, de la virginité des personnes consacrées à Dieu doit être manifestée par les parents. Commencez de bonne heure; les meilleures vocations naissent quelquefois avant 7 ans.

Dans plusieurs de nos familles a été introduite l'habitude de faire lire chaque jour, par les enfants, la *Vie des Saints*, écrite spécialement pour eux en quatre petits volumes, et délicate de piété naïve, appropriée aux jeunes intelligences.

Je ne saurais trop vous engager à être fidèles à cette

nourriture quotidienne de l'âme. Pour ceux qui ne possèdent pas cet ouvrage, qu'ils choisissent une vie de saint pour tous les jours de l'année ou qu'ils lisent *Les Martyrs*, de dom H. Laclore, bénédictin (édité chez Oudin), ouvrage excellent que nous lisons en ce moment.

Considérez l'obligation de la confession pour les enfants arrivés à l'âge de discrétion comme la même que pour les adultes, c'est-à-dire qu'elle doit être faite au moins une fois par an. Mais dans l'un et l'autre cas, c'est un minimum. Les enfants sont susceptibles de pécher aussitôt qu'ils ont le discernement. Or, les nôtres peuvent l'avoir dès l'âge de cinq ans. C'est pourquoi j'avais comme règle, pour les miens, de les faire confesser, tous les mois, à partir de l'âge de six ans.

Faites de même, vous ne leur donnerez jamais trop de piété. Quand on imprime, plus la page est blanche, mieux se grave l'écriture. Quel bienfait d'infuser la foi avec le sang, comme je l'ai fait pour vous, comme vous le faites aussi pour les vôtres! Saint Augustin raconte qu'il a vu un enfant de quatre ans en enfer; voilà qui doit faire réfléchir les parents.

À propos de vocations, je vous recommande celles qui naissent dans les familles ouvrières. Nulle sollicitude ne sera aussi agréable à Dieu que celle que vous prendrez pour lui préparer cette moisson glorieuse dans notre petit peuple.

7 DÉCEMBRE. — Nous avons écrit à M. l'abbé Gayraud pour le féliciter de son apostrophe éloquente, envoyant du haut de la tribune française, au Père commun de tous les fidèles, le doux et saint Pie X, la protestation vigoureuse d'amour et de soumission absolue des catholiques français.

Voici la réponse qu'il m'adresse:

« Cher Bon Père,

« Merci de tout cœur pour votre bon souvenir et vos cordiales félicitations; vous savez combien votre suffrage m'est précieux, car nul plus que vous n'est bon juge du dévouement et du service de l'Eglise, dont vous avez toujours été le loyal soldat.

« J'irai probablement à Nice dans le courant de l'hiver; je serais très heureux de vous y voir en parfaite santé.

« Que le bon Dieu vous conserve longtemps encore à l'affection des vôtres et au respect des catholiques.
« Votre tout dévoué :

« Abbé GAYRAUD. »

JEUIN 16 DÉCEMBRE, troisième du mois, notre jour de réception. — M. Levrot vient avec sa fille, toujours bien reconnaissant que je lui aie indiqué le moyen de refaire son estomac en mangeant la montre en main.

16 DÉCEMBRE. — Je préside la réunion générale des Conférences de Saint-Vincent de Paul du diocèse. M. Fabre était venu m'en parler quelques jours auparavant. Une soixantaine de délégués avaient répondu à l'appel. Ils m'ont demandé de parler du Val-des-Bois, ce que j'ai fait bien volontiers; j'ai rencontré là de braves gens de bonne volonté, tout prêts à donner leur temps et leurs cœurs aux œuvres de charité.

25 DÉCEMBRE. Noël. — Gloire à notre Maître et Roi Jésus-Christ dont nous célébrons la glorieuse naissance.

D'un bout de l'univers à l'autre, faisant écho aux acclamations du Ciel, les voix enthousiastes de la terre répètent: Noël! Noël! Noël! Paix aux hommes de bonne volonté. Partout où la volonté est bonne, c'est-à-dire où l'homme est doux et humble de cœur, règnent la paix avec l'union, la joie et le vrai bonheur.

Au nom de la famille patronale et ouvrière, j'ai écrit à Rome pour déposer aux pieds de Pie X, l'hommage de notre respectueuse et filiale affection, en même temps que de notre absolue soumission. Nous avons autrefois acclamé Pie IX avec enthousiasme; nous avons aimé passionnément Léon XIII, qui nous a honoré de sa confiance et de sa tendre affection; ensuite, nous avons rencontré chez Pie X l'accueil le plus paternel, et nous avons été subjugué par le charme conquérant de sa douceur, de sa simplicité et de sa bonté.

Mais ce n'est pas pour ces motifs que nos âmes lui appartenaient et que nos volontés lui sont soumises; c'est parce qu'il est Pierre et que Jésus-Christ est prolongé par Lui, comme Il l'a été successivement par Pie IX et par Léon XIII.

Nous avons également écrit au nom du Val-des-Bois au Cardinal Luçon, Archevêque de Reims, le Père tendrement aimé de nos âmes.

Je ne pouvais pas non plus oublier le cardinal Coullié,

Archevêque de Lyon, président d'honneur des pèlerinages de la France à Rome. Voici la réponse autographe que j'ai reçue par retour du courrier :

ARCHEVÊCHÉ DE LYON.

Lyon, le 26 Décembre 1909.

« Bien cher Monsieur,

« Il vous faut vraiment une grande charité pour penser à un Cardinal, protecteur des pèlerinages, qui ne peut plus marcher! Et je vous suis vraiment reconnaissant des vœux que vous avez bien voulu m'adresser. Je consens volontiers à être protecteur honoraire, mais je laisse à mon Vénéré collègue, le Cardinal de Reims, et l'honneur et les consolations que peuvent lui procurer ces pieux voyages.

« Je souhaite, comme vous le dites, que M. l'abbé Garnier, toujours si dévoué à vos œuvres, conserve aux pèlerinages ouvriers leur caractère de vraie piété et de sincère pénitence.

« A vous, bien cher Monsieur, et à vos œuvres, les plus paternelles bénédictions.

Pierre, cardinal COULLIÉ,

Archevêque de Lyon et Vienne. »

J'ai aussi envoyé les vœux de l'« Union Fraternelle » à Mgr AMERTE, archevêque de Paris, notre président d'honneur.

Et maintenant à vous tous, enfants, petits-enfants et neveux, qui recevez mon journal de Nice, je vous adresse mes vœux de Noël.

Que le Christ vive en vous! que sa grâce éloigne de vous, autant qu'il est possible, le grand péché du genre humain, l'orgueil, père de la susceptibilité, des secrètes jalousies, et de toutes les mesquineries de la vie qui empoisonnent notre existence, troublent l'union. Le Sacré-Cœur est le Roi de nos foyers; avec Lui, nos cœurs sont grands comme l'univers; sans Lui, au contraire, ils sont flétris, rétrécis par l'égoïsme. Que vos âmes soient inondées de joie et que vos maisons retentissent de la gaieté des petits enfants!

Le grand événement de ce mois est la visite de l'Enfant

Jésus au Val-des-Bois, A Bethléem, Il avait voulu que son berceau soit entouré des fleurs gracieuses des innocents. Il est venu au foyer de notre bon petit Jacques et de ma particulièrement aimée Germaine, pour cueillir les prémices de la famille naissante. Dans la nuit du 10 au 11 décembre, deux jumeaux, deux ravissants petits enfants, sont arrivés soudainement avant leur heure; il semble qu'ils sentaient la fragilité de leurs vies; ils pleuraient et criaient comme pour demander le baptême, qui leur a été donné sous les noms de Guy et Denis.

Comme à Bethléem, le cœur des parents est brisé de douleur; mais le Ciel retentit de joyeux Alleluia. Le bataillon déjà nombreux d'enfants de la famille, était venu au-devant d'eux; c'est au milieu des acclamations de la cour céleste, que le gracieux cortège a amené ces deux nouveaux anges qui ont pris place parmi les suivants de Notre-Seigneur, les petits pages de l'Enfant Jésus.

Mon bon Jacques et ma chère Germaine, cette nuit j'ai eu une longue et douce insomnie, comme il m'arrive parfois. Il m'a semblé que ma petite Simonne m'amenait vos deux gracieux anges, Guy et Denis, qui m'ont demandé de vous conter la joie qui inonde leur cœur, leur reconnaissance et leur tendre amour pour leurs parents. « Nous les suivons et les protégeons partout », ont-ils dit!

Nous nous sommes entretenus ensemble de la confiance en Dieu qui n'est jamais assez grande. « Oh! si vous connaissiez le Bon Dieu comme nous le connaissons! » et ils ont voulu réciter avec moi la prière de saint François-Xavier qui peut se résumer ainsi: « Oh! Seigneur, je vous aime, mais ce n'est ni à cause de votre beau Paradis, ni par crainte du châtiment. C'est seulement pour vous-même, Seigneur, qui m'avez tant aimé le premier et qui êtes mort pour moi. »

« Consolerez nos chers Parents, essuyez leurs larmes, dites-leur notre bonheur ». Et les trois petits lutins sont partis.

Oh! mes bien-aimés petits enfants, vos souffrances ont été fécondes. Elles ont procuré deux recrues au beau Paradis, deux étoiles vivantes qui scintilleront au firmament pendant toute l'éternité, deux protecteurs qui vous suivront partout et vous protégeront. Vous avez deux anges tutélaires de votre foyer.

La jeune maman a été à toute extrémité, puisqu'on a jugé prudent de lui donner le Saint Viatique. Grâce sans doute à l'intercession des petits, elle s'est remise et on espère une convalescence rapide et heureuse.

O mon Dieu, que vous êtes bon! quelle clarté merveilleuse la foi n'apporte-t-elle pas dans notre nuit et comme vous savez consoler les cœurs brisés!

29 DÉCEMBRE. — Nous faisons, avec le Pater, notre visite de nouvel an à Monseigneur et à M. le Vicaire Général. Nous trouvons chez Monseigneur M. et Mme Aynard, de Carcassonne, amis du Père Jules, installés depuis peu dans leur belle villa de Montboron; Mgr Lesur, maire depuis 1896, de la commune de Mortiers (Aisne). C'est un bon cœur qui s'est consacré tout entier à ses administrés. Ceux-ci lui sont fidèles malgré les temps mauvais. Nous voyons aussi l'ancien président de l'Equateur, qui nous parle des malheurs de sa patrie depuis qu'elle s'est éloignée de Dieu. Si les hommes ne se laissent pas aveugler par leurs passions, il leur serait facile de constater que même le bonheur temporel prend sa source dans l'Evangile. C'est l'Evangile qui a révélé au monde la liberté, la dignité humaine et la fraternité.

Et maintenant, au revoir, vous tous, mes bien-aimés qui lirez ces lignes, nous entrons demain dans la nouvelle année. Que nous réserve 1910? La volonté de Dieu!

Puisse-t-elle être accomplie par chacun de vous et par vos enfants!

FIN DÉCEMBRE 1909. — Tout d'abord, ma profonde reconnaissance à vous tous, qui avez bien voulu m'envoyer vos vœux de Noël. Merci particulièrement aux mamans, qui ont fait écrire, ou au moins signer, les plus jeunes.

Quand j'étais petit, j'étais bercé par les chants de ma mère. Maintenant votre vieux Bon Père aime à être bercé par le gazouillement des gracieux petits enfants. Vous tous, dont la maison est égayée par ces beaux petits, croyez-moi, envoyez-moi, à l'occasion, un écho de leur gentil babill, le récit de leurs charmants hauts faits, et vous êtes certains d'ensevelir mon âme et de faire tressaillir mon cœur.

J'adresse cet appel aux mamans du Val-des-Bois, de la Capelle, de Nancy, de Beims, de Paris, de Flers-de-l'Orne, de Soissons, de Lyon, de Maclas, de Belleville-sur-Saône, de Lille, d'Yssingeaux. Merci à l'avance.

Nous allons ensemble passer une revue du mois de décembre.

Le Soleil. — Nous sommes dans le Pays du Soleil. Ce matin encore, 31 décembre, je l'ai vu sortir des flots; il

avait été annoncé par un horizon de feu. A partir de neuf heures, il faut avoir son ombrelle pour sortir. Depuis le 5 décembre, nous avons joui de ce beau temps d'été 13 jours; nous avons eu 8 jours de temps couvert et 4 jours de pluie. Nous avons toujours la précaution de rentrer entre 3 h. $\frac{1}{2}$ et 4 heures.

La Mer et la Montagne. — Pendant une partie du mois, nous avons eu une mer magnifique, je veux dire magnifique à voir du rivage. Sur la promenade des Anglais, elle se ruait avec violence et escaladait les trois mètres de hauteur pour éblouir les promeneurs en admiration devant ce sublime spectacle. Tous les matins, nous passons quelque temps à la contempler. Les après-midi sont partagées. Nous allons au Sacré-Cœur par la promenade des Anglais, à deux kilomètres et demi de la maison; nous y faisons notre chemin de Croix. Une autre fois, comme aujourd'hui, nous allons à la montagne, au milieu des oliviers, des sapins et des chênes. Nous voyons les lézards courir le long des pentes abruptes, nous entendons les oiseaux chanter comme chez nous en été; nous admirons tout le monde des petits qui célèbrent la gloire de Dieu au beau soleil.

Le Régime. — La soupe de grains grillés, les pâtes (macaroni et nouilles), le riz, parfois des pommes de terre à l'eau et des carottes nouvelles, voilà notre nourriture. Madame Paul Saucourt est à l'unisson. Nous mangeons beaucoup de fruits, nous avons fait des cures de raisin et de figues, nous en sommes aux oranges.

Ma santé est parfaite.

Remarquez que c'est là le régime général des hommes consacrés à Dieu par l'Eglise qui a le sens, parfait de l'hygiène du corps aussi bien que celui de l'âme. Toutes ses prescriptions pour le carême, le vendredi, etc., sont absolument favorables à la longévité; les hommes du monde ne savent pas ce qu'ils font en méprisant ses préceptes; ils abrègent leur vie par la sensualité qui est la grande ennemie de leur santé.

La part de Dieu. — Nous assistons tous à la messe chaque matin. Nos domestiques sont nos enfants et nous nous préoccupons de leurs âmes. Notre tâche est facile, Frantz étant un garçon de foi et un vrai chrétien. Il a, par surcroît, la charge de trésorier; c'est un caissier parfait. Tous les jours, il lit la Vie des Saints à Marie. Nous avons commu-

nion générale le premier vendredi du mois, et aux fêtes de l'Immaculée Conception, Noël et le lendemain. La messe quotidienne ne dérange nullement le service, Marie le reconnaît. Cependant, dit-elle, si vous ne m'en parlez pas, je croirais que c'est impossible. Je lui réponds que pendant l'éternité tout entière, elle me sera reconnaissante de lui avoir procuré le grand trésor d'une messe chaque jour.

Je pense quelquefois aux enfants qui ne sont pas fidèles à cette sage coutume sous un prétexte quelconque. Au fond, c'est un manque d'organisation. L'ordre multiplie le temps, et la messe n'a jamais été une entrave réelle au travail, ni aux devoirs d'état.

Nous continuons notre lecture de la *Vie de Mère Marie-Véronique du Cœur de Jésus*, volume in-8° de 300 pages, que nous allons terminer. Elle nous paraît de plus en plus touchante. Elle donne une haute idée de la vie de Victime, elle la fait aimer.

Une nuit sur deux, je suis plusieurs heures éveillée; je ne puis pas rendre la douceur ineffable de ces insomnies consacrées au tête-à-tête avec Notre-Seigneur et sa Mère Immaculée. C'est alors que la prière, se faisant dans un recueillement absolu, donne un sentiment pénétrant de la présence de Dieu. Je prie pour chacun de vous, je comprends que Notre-Seigneur aussi me parle de vous, et parfois, j'entends ceux de notre famille qui nous ont précédés, et surtout les enfants, gracieux petits saints, pour lesquels j'ai un culte particulier.

La Vie au Val-des-Bois. — D'ici, nous vivons avec vous, nous avons assisté en esprit à votre belle réunion des Musiciens, des Pompiers et des Gymnastes, et nous avons reçu avec reconnaissance votre dépêche collective.

Nous avons admiré les belles fêtes de l'Immaculée Conception et nous avons beaucoup apprécié que vous ayez laissé un libre cours aux réunions populaires. Mon journal de Noël vous dit la part que nous avons prise aux angoisses de notre bon petit Jacques et de toute la famille.

Nous avons suivi les gracieuses fêtes de Noël au Val, les scènes de la crèche se déroulant devant un auditoire nombreux, la veillée de Noël, si joyeuse et si touchante, la belle messe de minuit avec ses 300 communions; nous avons applaudi au dévouement de notre cher Aumônier, bravant courageusement les fatigues pour son petit peuple; nous avons assisté aux réunions de famille, où Maurice et Elisa

font si aimablement et si généreusement leur apprentissage de chefs de famille, à la grande joie des enfants; nous avons pris part en esprit au déjeuner des quarante convives chez Maurice, nous avons entendu les toasts portés et les affectueuses protestations d'amour pour le vieux Bon Père absent, ce dont mon âme a été toute émue.

C'est avec une véritable douleur que nous avons appris la grave maladie de Mme Reimbeau. Nous prions ardemment pour elle chaque jour. Nous ne voulons pas croire que l'arrêt des médecins soit sans appel auprès du Dieu des pauvres. Nous nous obstinons à penser que notre bonne tante Laure reviendra à la vie, et sera de nouveau le soleil bienfaisant des malades et le soutien de son cher Emile, dont nous avons lu la lettre avec une profonde émotion. C'est quand nous sommes menacés de perdre un bien que nous en comprenons le prix. À voir l'émoi produit dans la famille et dans la population, on a pu juger la place immense que tient dans tous les cœurs l'existence fragile de cette vénérable maman dont l'âge n'a pas affaibli la puissante bonté.

IV

1^{er} Janvier au 16 Février 1910

Bonne année! — 29^e anniversaire de Paul Sauceourt. — Les enfants, Flangailles à Grasse.

1^{er} JANVIER 1910. — *Bonne année.* — Durant ma douce insomnie de cette nuit, mon cœur s'est exprimé ainsi: Bonne année au Sacré-Cœur de Jésus! que son amour enflamme les âmes; que cet amour tout puissant fasse cesser les guerres intestines des catholiques, causes de leur écrasement. Qu'il nous donne à chacun un cœur large comme le sien, un cœur capable non seulement d'aimer nos ennemis, mais encore d'aimer nos amis, ceux qui combattent le bon combat dans un autre régiment que le nôtre, avec d'autres armes, sous d'autres uniformes!

Bonne année à la Vierge Immaculée! Elle a posé son pied virginal dans l'Usine. Qu'Elle écrase la tête du serpent dans le royaume qu'il s'est attribué! Que les patrons, mieux informés de leurs devoirs et de leurs véritables intérêts, sollicitent l'initiative de leurs ouvriers, respectent leur dignité d'homme et de chrétien.

Bonne année à nos chers Parents du Ciel, qui préparent notre place Là-Haut, les saints de la famille! qu'ils obtiennent une augmentation de la foi à notre tribu; que tous ceux qui la composent soient des vaillants dans l'accomplissement de leurs devoirs d'état, des chrétiens généreux dans la vie de famille, des apôtres dans la vie sociale.

Bonne année pour moi-même, que le feu de l'Amour de Notre-Seigneur me brûle et me consume, que je vous fasse aimer, ô mon Bien-Aimé, car Vous êtes tout aimable. Si je me fais aimer, que ce soit seulement pour Vous faire aimer Vous-même davantage. Que Votre flamme me devore et passe dans les veines et le sang de mes enfants, de tous les membres de notre tribu. Nous avons reçu beaucoup plus de grâces que d'autres, nous devons pour y correspondre être de meilleurs serviteurs de Notre-Seigneur. C'est à nous que le Sauveur dit dans la personne de ses disciples: « Il vous appartient d'être mes témoins. »

JEU 6 JANVIER. — *Fête de l'Épiphanie.* — Nous remercions Notre-Seigneur du don incomparable de la foi. Elle projette dans notre intelligence une lumière qui nous donne la compréhension des événements, et nous fait saisir le sens sublime et la valeur presque infinie de l'existence. La foi sème dans nos âmes la vraie joie des anges, dans la souffrance comme dans la santé, dans l'épreuve comme dans la prospérité.

8 JANVIER. — 29^e Anniversaire de mon fils bien-aimé Paul Sauceourt, retourné à Dieu à 32 ans, dans les sentiments les plus édifiants. Sa mémoire demeure dans mon esprit comme une douceur et un réconfort. C'était un vaillant chrétien, en même temps une âme simple et naïve. Il y avait en lui un charme qui attirait.

Devenu mon Fils, en octobre 1875, il a vite captivé mon amour paternel, par la loyauté de son caractère, un grand esprit de foi, l'affection délicate et confiante qu'il me témoignait. Ses nombreuses qualités étaient rehaussées par une parfaite modestie. Ferme chrétien, sans ostentation, mais avec l'enthousiasme de l'apôtre, il savait faire respecter ses convictions dans tous les milieux. Le Vendredi et le Dimanche étaient ses jours de communion. Il s'occupait des œuvres sociales autant qu'il le pouvait. Il était Vices-Président du Comité des Cercles catholiques d'ouvriers, à Laon. Il était la Providence des pauvres auxquels il prodiguait gratuitement ses soins. Combien de santés chance-

lantes ont été raffermies par sa générosité dans les familles nombreuses privées de ressources !

J'aimais à me reposer dans la petite maison de Laon, où les enfants se succédaient dans la joie et l'amour rayonnant du foyer chrétien. Une succession d'imprudences, dues à un courage et à une endurance au travail au-dessus de ses forces, l'ont brisé avant l'âge.

Il est parti emportant l'eslime et les regrets de tous, laissant à la jeune maman l'immense solitude et les poignantes douleurs, dont l'amour maternel seul pouvait triompher avec l'aide de Dieu.

9 JANVIER. — Merci aux mamans qui me parlent de leurs enfants, procurant ainsi à mon cœur de vraies délices. Une maman me raconte les ingénieuses mortifications inventées par les petits pour plaire au bon Jésus; ne pas remuer à table, ne pas causer, travailler de son mieux, etc., etc... Une autre parle de la piété de tel ou tel, de la litanie d'amour composée par la tendresse des petits enfants pour la maman. Une autre me fait envoyer des cartes par chacun des enfants. Une autre fait signer sa lettre par la gracieuse tribu.

Merci mille fois, sachez que ce sera toujours pour moi une grande douceur de vous lire sur un sujet qui m'est si cher.

29 JANVIER. — *Cinquantième de la suppression de l'Univers, 1860.* — François Veuillot rappelle cette épreuve, punition du courage de l'*Univers* qui, malgré la défense impériale, avait publié une encyclique de Pie IX. Voici la formule que Louis Veuillot a donné à son obéissance:

« Très Saint Père,

« Nous croyons que votre autorité ne peut être définie
« que par vous-même, et nous vous reconnaissons tous les
« droits que vous vous reconnaissez. »

Je trouve cette définition parfaite et je la fais mienne. Comme nous disait l'abbé Garnier, qui est venu déjeuner avec nous dimanche 16 janvier: « Parole du Pape, Mot d'ordre de Dieu. »

MARDI 15 FÉVRIER. — *Voyage à Grasse.* — Je demande à M. Xavier Goby sa fille en mariage pour mon bien-aimé petit-fils Charles; la demande est agréée et les fiançailles sont fixées au mardi suivant.

MARDI 22 FÉVRIER. — *Fiançailles de Charles.* — Nous nous trouvons à dix heures à Grasse, où nous attendait Charles. Un laodan nous conduit immédiatement à la cathédrale. Nous descendons à la troisième église (car il faut vous dire que dans cette cathédrale, trois églises sont superposées les unes au-dessus des autres). C'est effrayant de descendre dans l'obscurité de ces deux étages souterrains taillés dans le roc. Cette chapelle a été choisie parce qu'elle est consacrée au Sacré-Cœur, véritable et seul auteur de l'union désirée. Aussitôt notre arrivée, M. l'abbé Lambert, ami de la famille, et vraie providence de Charles, a commencé la messe servie par M. Briçon.

Nous nous trouvons là toute la famille, y compris Antoine et Cécile, et de nombreux amis. M. l'abbé Lambert bénit l'anneau de fiançailles que Charles met au doigt de sa fiancée.

Nous visitons ensuite l'église qui est extrêmement curieuse; la chapelle du Saint-Sacrement dans le transept est fort belle, très riche. C'est une cathédrale, car il y avait un Evêque à Grasse. L'Evêché avec son grand escalier de pierre est transformé en Mairie. Je vais remercier M. l'archiprêtre d'avoir bien voulu autoriser une messe à dix heures, ce qui n'est toléré à Grasse que pour les mariages et les enterrements. M. l'archiprêtre se montre très aimable et me répète ce qu'il a dit à Mme Goby: « Pour M. Léon Harmel, il n'est rien que je ne fasse, car je ne puis rien lui refuser ». Je vais chez M. l'abbé Suques, qui a bien voulu le premier s'occuper de mon petit-fils, ce dont je lui serai toujours reconnaissant.

Nous avons été prendre Mlle Goby, tante de la fiancée, qui habite la maison paternelle. M. et Mme Goby, les grands-parents, sont morts l'un et l'autre dans un âge très avancé, après une union conjugale de 55 années consacrées au travail, à l'éducation de leurs enfants (dont 5 leur restaient sur 10) et au service de Dieu. C'étaient de fervents chrétiens, et Mme Goby mère était, pour tous ceux qui la connaissent, une vraie sainte.

La ville de Grasse est très intéressante, très pittoresque et très curieuse à visiter. C'est la vieille ville française et Provençale qui conserve son caractère, n'ayant pas été noyée dans le cosmopolitisme comme les villes du littoral. Elle est très agréable à habiter, autant pour ses relations que pour son site unique. Le journal de Grasse avait annoncé les fiançailles et y avait consacré un véritable

article que les journaux de Nice ont résumé. Au déjeuner, nous étions 24. M. l'abbé Goby, paralysé, qui n'a pu dire la messe depuis dix ans, et qu'on n'avait pas sorti de chez lui depuis deux ans, s'était fait apporter, tenant essentiellement à assister à cette fête de famille et à féliciter les fiancés et leurs parents d'une union qui était selon ses vœux. On a lu les dépêches: une de M. et Mme Julien; une autre signée de Maurice, Mme Beimbau, Marthe, Léon, Pierre; une de Nancy, Mme Jauffret; une d'Alphonse, de la Capelle, et une d'Ernest et Marie, de Reims; lettre charmante d'Hubert. Ces témoignages multipliés ont beaucoup touché la famille Goby et j'ai pu m'appuyer sur eux dans mon toast, pour dire à Marie-Claire avec quelle chaude affection elle sera reçue dans la famille. En voici le texte:

« Permettez-moi de porter la santé des fiancés. Je le fais en mon nom et au nom de mes enfants, M. et Mme Julien, qui auraient été si heureux d'être avec nous aujourd'hui.

« Je m'adresse tout d'abord à vous, Mlle Marie-Claire, pour vous exprimer la joie de toute la famille qui s'agrandit et s'embellit, en votre personne, d'une si précieuse fleur. Les dépêches que nous avons lues tout à l'heure du Val-des-Bois, de Reims, de la Capelle, de Nancy, sont une expression touchante de l'affection de chacun et de l'excellent accueil qui vous est réservé. Pour moi, je serai fier de ma nouvelle petite fille et je veux la choyer comme un Benjamin. Je vous donne en retour mon bien-aimé petit-fils Charles, qui consacrera tous ses efforts à remplir votre vie de joie et de bonheur. Il vous aime tendrement, vous êtes son premier amour et vous jouirez de toute la fraîcheur de son cœur.

« Je porte aussi votre santé, Monsieur et Madame Goby. Aujourd'hui vous devez être tout à la joie, car cette fête a été préparée par le Sacré-Cœur que nous avons tant prié: les uns et les autres, je veux adresser mes vœux les plus affectueux de santé et de longue vie à Monsieur et Madame Tumbarel, les vénérables grands-parents. Dieu vous a donné le privilège d'une longue vie ensemble, et aujourd'hui, il rejuvenit vos cœurs par le bonheur de vos petits-enfants. Le soir de votre existence sera ensoleillé par ce jeune ménage qui vous entourera de soins délicats et d'attentions affectueuses.

« Pour terminer, répétons à notre Maître et Roi Jésus-Christ, auteur de tout bien, notre profonde reconnais-

sance. C'est Lui qui régnera au nouveau foyer. Il y maintiendra le bonheur par un amour dont la tendresse ne fera que croître avec les années.

« Je lève mon verre à nos heureux fiancés. »

La fiancée est tout à fait charmante et on comprend, en la voyant, combien Charles est à juste titre heureux et fier. Nous nous entendons bien avec M. Goby pour lequel je professe la plus affectueuse estime.

Le déjeuner a été plein d'entrain et de gaieté. M. Goby a tenu à répondre à mon toast, et il m'a chargé tout spécialement de porter ses vœux à M. et Mme Julien dont il regrettait l'absence, tout en la comprenant. L'après-midi a été consacrée à une séance musicale de famille. Tout le monde a chanté jusqu'à notre départ. Excellente et délicieuse journée.

Le mariage est fixé au 26 avril prochain. Vous vous unirez tous à nous pour remercier le Sacré-Cœur et lui demander les grâces nécessaires pour le nouveau foyer.

En rentrant à Nice, nous avons trouvé la bénédiction du Saint-Père, envoyée par Mgr Bisleti, majordome de Sa Sainteté, en termes très affectueux pour les fiancés.

V

17 Février 1910

Quatre-vingt-deuxième année. — Prévenance de Dieu. — Trésor de la souffrance. — Attraits de Dieu. — Action de la famille.

Jeudi 17 Février. — En ce jour, 17 février, je franchis la limite de ma 81^e année pour entrer dans ma 82^e.

Me voici sur les sommets de la vie, près de la porte entrebâillée de l'éternité. Je jette un regard sur mon existence, longue aux yeux des hommes, courte pour moi; elle m'apparaît comme un songe.

Je comprends mieux la valeur des hommes et des choses. Je vois la vanité de tout ce qui passe, la valeur de ce qui demeure.

Ce que j'ai fait pour Dieu et les choses de Dieu, voilà ce qui demeure. Tout le reste est une fumée.

La conduite de la Providence à mon égard me ravit d'admiration et de gratitude. Depuis ma naissance, je vois

une succession de merveilles, j'assiste à la lutte entre la nature et la grâce. Dieu me voulait, je me dérochais. Il me poursuivait et finissait par m'atteindre. Il réparait la nuit ce que je faisais mal le jour. Il m'attirait par les attraits les plus doux, parfois les plus enivrants. Il écartait de ma route les grandes séductions, les sérieux obstacles, pour ménager ma faiblesse.

Prévenances de Dieu, trésor de la souffrance, attraits de Dieu, telle m'apparaît la trilogie de ma vie qui n'a cessé d'être familiale dans son action comme dans ses affections.

I. — *Prévenance de Dieu*

Mon âme a été pétrie de foi, dès ma petite enfance, par mes parents; je leur en témoignerai mon inlassable reconnaissance pendant toute l'éternité. Au milieu du chaos intellectuel du XIX^e siècle, dans le heurt violent des idées contraires, au sein des luttes acharnées qui en sont résultées, j'ai toujours comme inconsciemment, mais uniquement par l'inspiration de Notre-Seigneur, pris parti pour la vérité intégrale.

Notre temps marquera dans l'histoire comme une époque de merveilleux épanouissement de la vérité. J'ai été témoin de la lutte suprême entreprise contre la renaissance païenne du XVI^e siècle, et ce m'est une joie de la voir agoniser sur les ruines qu'elle a accumulées. J'ai assisté au retour des Eglises de France à la liturgie romaine, prélude nécessaire de l'union avec Rome, qui nous donnera la victoire contre les persécuteurs.

J'ai acclamé la réhabilitation des auteurs chrétiens et de l'Evangile dans l'éducation, malgré la fureur des « renaissances ». Le triomphe sera difficile, sans doute, mais nous en saluons la radieuse aurore.

Mon âme a été soulagée par les discussions sur l'infaillibilité pontificale, et j'ai accueilli avec enthousiasme le verdict du Concile du Vatican.

J'ai vu se lever le soleil de la justice et de la démocratie dans le monde du travail, et j'ai eu l'honneur d'en être l'un des champions.

Après Dieu et mes parents, je dois beaucoup pour ma formation religieuse et sociale au collège Saint-Vincent (de Senlis), à Louis Veuillot, au Cardinal Gousset, à Mgr de Ségur, enfin à Léon XIII qui m'a traité en fils privilégié.

II. — *Trésor de la souffrance*

J'ai connu la souffrance, et j'ai appris par expérience que c'est un trésor. C'est elle qui nous ouvre le cœur, qui le rend puissant dans l'amour, dans le dévouement, intrépide dans l'action. L'homme qui n'a pas souffert ne sait rien, ne comprend rien à la vie.

Blanc de Saint-Bonnet, qui est, avec le Père Faber, un de mes auteurs de chevet, dit quelque part : « Ne redoutons « par les ravages de la douleur; quelquefois, elle vide entièrement l'âme; mais, lorsqu'elle a passé, Dieu s'y précipite pour la remplir. Les joies du Ciel descendent-elles, avec leur suavité, dans toute l'âme humaine, « si l'amertume n'y avait éveillé une sainte sacrée ? La joie « se fait sa place quand le cœur s'agrandit; c'est dans le « vase de la douleur que se répand la félicité. » (*La douleur*, p. 18.)

La première grande souffrance de ma vie a été la perte de ma mère, arrivée quatre ans après mon mariage. Elle était la lumière de mes yeux, la tendresse de mon cœur, la joie de ma vie. Ma Gabrielle partageait mes sentiments; il semblait que nous ne pouvions vivre sans elle. Plus tard, ma chère Gabrielle elle-même m'a quitté et son départ a déchiré mon cœur, lui faisant une blessure que le temps n'a pu cicatriser.

Le Bon Père est allé à Dieu avec un doux sourire, une auguste sérénité. Il était le type de l'homme juste et bon, grand dans la simplicité, tendre dans l'austérité. Le vide qui s'est produit a été irréparable.

Puis j'ai pleuré sur mes enfants; mon bien-aimé fils Paul Saucourt, Gabrielle et Maria, mes filles tendrement affectionnées. Enfin, mon Félix m'a été enlevé. Pour comprendre l'étendue de mon chagrin, il faut se rappeler ce qu'il était pour moi. Il était comme mon verbe. Il le disait lui-même dans une lettre : « Il y a entre votre âme et la « mienne des liens intangibles. Ils se manifestent par la « complète soumission de mon esprit au vôtre, non sans « quelque effort parfois, j'en conviens; mais c'est la « contrainte et l'effort justement qui font la sincérité et la sûreté « de l'obéissance. »

« Je proclame que je suis votre serviteur d'abord, votre « porte-parole ensuite, et qu'Edison ne vous fournira ja- « mais de meilleur phonographe. » (12 août 1889.) Une autre lettre sur l'union de famille : « Puisque je ne cesse

« de répéter que vos enfants doivent consoler votre cœur
« et faire resplendir votre vie, vous pouvez penser et croire
« que je suis de plus en plus décidé à devenir un instru-
« ment actif de paix, de concorde et d'union dans la fa-
« mille. Réfléchissez au programme que vous voulez me
« tracer. Ce n'est qu'en sautant à pieds joints sur ses pas-
« sions qu'on arrive à faire les œuvres de Dieu. L'exercice
« a besoin d'être répété avant d'arriver à la perfection. »
Il terminait sa lettre ainsi : « C'est dans ces sentiments de
« renouement et de désir d'union que je vous serre ten-
« drement sur mon cœur. » (Signé: Félix, 5 juin 1886.)

Mais il est des souffrances secrètes qui torturent l'âme : ce sont celles de l'ameur. Jésus-Christ avait pris possession de mon cœur et lui avait inspiré une passion ardente, celle de lui ramener notre petit peuple. C'était une tâche au-des-
sus de mes forces, je sentais mon impuissance; je me heur-
tais à l'inconstance, à la faiblesse humaine. Dans ce travail
douloureux, j'ai versé tout le sang de mon âme. L'Associa-
tion intime est née de la compassion de mes malades. Alors,
m'ont été révélées l'âpre jouissance du sacrifice et la joie
de la douleur voulue et acceptée: j'ai compris la parole du
Père Faber: « La souffrance est la monnaie d'or dont Dieu
paye notre amour. »

III. — *Attraits de Dieu*

L'Apostolat était visiblement la voie que Dieu m'impo-
sait. Pour m'y attirer, Il m'a fait réussir les entreprises les
plus audacieuses, j'oserais dire les plus téméraires. J'en ci-
terai seulement trois: Les Pèlerinages ouvriers à Rome; les
Congrès du Tiers-Ordre, qui ont mis entre nos mains, de
1893 à 1900, le merveilleux ordre des Franciscains; les
Congrès ouvriers. Manifestement, le Sacré-Cœur a seul agi.
J'ai essayé de me dérober. Il y avait en moi deux hommes,
un qui voulait, l'autre qui ne voulait pas. Celui-ci en était
venu à jalouser les infirmes que leur situation met hors
d'état d'agir. J'ai dû lutter contre ce sentiment de lâcheté
doublé d'une invincible timidité. La parole publique m'im-
pressionnait péniblement; loin de la désirer, j'y aurais re-
noncé avec joie. Parfois devant les foules, aux premières
paroles que j'ai prononcées, je me suis senti défaillir; une
sueur froide inondait mon front. Mais je montais sur ma
bête et la forçais à marcher. Le Bon Maître me mettait au
cœur assez de courage pour dominer la nature. Et c'est

ainsi que j'ai mené mon action sociale, semant des idées
à travers bien des résistances, mais puissamment aidé par
l'Œuvre des cercles catholiques surtout, et aussi par quel-
ques hommes généreux qui avaient tout sacrifié à la cause.

IV. — *Action de la famille*

La famille a tout d'abord absorbé ma vie. Elle est restée
le centre aimé de mes plus profondes affections.

Dès notre première jeunesse, mes deux frères, Jules,
Ernest et moi, étions intimement unis, j'étais le plus faible,
le moins combatif; ils me protégeaient et me défendaient.
Au collège, on ne nous appelait que « les frères ». Ces sen-
timents se sont accentués avec les années, et je puis dire
qu'entre nous trois, quoique nous eussions des caractères
très différents, a régné une intimité plus que fraternelle.

Jules avait une aptitude merveilleuse pour les sciences
physiques et mathématiques. Il a eu un jour, en chemin
de fer, une discussion avec le célèbre Arago qui a dû re-
connaître sa supériorité. Il avait le génie de la machinerie;
c'était un artiste dans ses créations industrielles.

Ernest était doué d'une riche nature. A un tempéra-
ment très entreprenant, très audacieux, il joignait un ca-
ractère séduisant qui lui conquérait les sympathies. C'était
un vendeur hors ligne.

Albert est entré dans le concert, avec son caractère
conciliant et son esprit pratique. La réunion des aptitudes
diverses a été le fondement d'une maison prospère, là où
un seul, laissé à lui-même, n'eût pas réussi.

La tendresse spéciale de ma mère, la confiance de mon
père, l'affection de mes frères m'avaient donné une in-
fluence prépondérante que j'ai mise au service de l'Union
de la famille.

Pendant près de trente ans, j'ai chevauché sur les che-
mins de Franco et de l'étranger, délégué de ma famille
pour étendre le règne de Jésus-Christ. En réalité, mon
action sociale a été le fait des miens puisque j'y ai été
constamment aidé, soutenu, encouragé soit pécuniaire-
ment, soit moralement par mes frères et par mes enfants.
Puis, je suis rentré au Val, pour consacrer le soir de ma
vie à mes bien-aimés enfants, et à nos chers ouvriers qui
sont aussi mes enfants.

Pour moi, le présent n'existe plus, l'avenir absorbe mon

attention. L'avenir sera ce que vous le ferez. Il sera prospère, si vous restez unis.

Mon frère Ernest, dans son testament, en commentant la fable du « Vieillard et ses Enfants », fait observer que le fabuliste a négligé le point le plus important, à savoir que le lien qui maintenait les dards en un seul faisceau était évidemment l'autorité paternelle. Elle disparaît, la concorde a cessé.

C'est pourquoi Ernest demande, qu'à la mort du Père, une autorité de convention soit rétablie avec la charge de veiller au maintien de l'Union. C'est ce que j'ai fait en instituant mon fils Maurice *chef de famille*. Son action tutélaire vous préservera de la division et ses désastreuses conséquences. Mon exil à Nice me permet de constater combien mon choix a été sage, et je remercie Maurice et Elisa de leur dévouement à la cause sacrée qui leur est confiée.

Je puis mourir tranquille, certain que l'Union de famille persévérera et que dès lors l'Usine chrétienne se prolongera dans sa mission tout à la fois sociale, religieuse et familiale.

Recevez, mes bien-aimés enfants et petits-enfants, mes plus tendres embrassements.

Léon HARMEL.

VI

17 Février au 3 Mars

Congrès diocésain de Nice. — Réunion générale des Conférences. — M. et Mme Jacques. — Les « trois Alleluia » du Bon Père. — Mon Félix : son énergie, sa piété filiale. — Fête au Cercle catholique. — Fêtes de Jeanne d'Arc à Nice.

Congrès diocésain de Nice (du 17 au 20 février 1910). — C'est un grand événement pour le Diocèse, puisque c'est la première fois qu'on y organise des Assemblées semblables.

Le succès a dépassé toutes les espérances; il faut vous dire que Monseigneur a présidé absolument toutes les séances. Il a inauguré ces réunions par un magnifique discours sur le texte de l'Evangile : « Messis multa, operarii autem pauci. » (La moisson est grande, mais il y a peu d'ouvriers).

Il a développé ce thème avec vigueur et, en même temps,

avec une émotion communicative: On sentait la douleur de l'Evêque, du Père des âmes, qui assiste avec une profonde tristesse à la perte d'un si grand nombre de ceux qui lui sont confiés parce qu'il n'a pas assez de prêtres, ni assez de laïcs de foi et de femmes de dévouement pour le seconder.

Ces quatre jours m'ont rappelé les Assemblées générales de l'Œuvre des Cereles. J'ai pu constater que l'âge n'avait pas encore éteint chez moi la flamme des anciens jours. M. l'abbé Lefebvre, de Fontainebleau, a pris souvent la parole de la façon la plus heureuse, et toujours avec la note nettement démocratique et constitutionnelle.

Nous avons entendu les opinions les plus diverses, jusqu'aux plus étroitement conservatrices. Dans ses réponses, Monseigneur défendait toujours la bonne doctrine sociale, telle que je la comprends.

Monseigneur Chapon est pour moi le type de l'excellent Evêque, très désireux du bien, très actif, bien orienté, l'homme de la paix, intransigent pour les principes et doux aux hommes, comme je vous l'ai tant de fois recommandé.

DI MANCHE 27 FÉVRIER. — Réunion générale des Conférences de Saint-Vincent de Paul, du Diocèse, à l'Evêché, sous la Présidence de Monseigneur. Malgré les différents obstacles, notamment la réunion, à la même heure, des Associés de l'Adoration réparatrice dans l'église du Sacré-Cœur, plus de cent confrères avaient répondu à l'appel.

Après les rapports d'usage, Monseigneur a adressé une allocution très paternelle, très encourageante. Il m'a conservé ensuite avec lui; nous sommes allés dans son cabinet de travail. Il m'a parlé de différents projets.

Il est bien peiné de l'abus qui a été fait à la Chambre par M. Briand, et à Reims par les juges qui ont condamné notre Cardinal, d'une fraction habilement découpée d'un de ses discours. Il a protesté auprès des délinquants et, dans sa *Semaine Religieuse*, a rétabli le texte intégral qui dit tout le contraire de ce qu'on a voulu lui faire dire.

Il est très courageux et sait supporter l'épreuve, tout en continuant à faire son devoir de Père et de Pasteur.

MARDI 1^{er} MARS. — Sur la Promenade des Anglais, nous avons rencontré M. et Mme Jacques Harmel, qui arrivaient de Cannes pour me rendre visite. Nous avons été bien heureux de les voir et nous les attendons à déjeuner un de ces jours.

3 Mars. — Les trois « *Alléluia* » du Bon Père. — 26^e anniversaire de la mort du Bon Père, Jacques-Joseph Harmel. Sa mémoire vit toujours dans nos cœurs. Plus sa vie se prolongeait, plus elle nous devenait précieuse. Nous en étions jaloux comme l'avare de son trésor.

Nous l'entourions d'attentions et de soins affectueux. Dans nos fêtes, il était choyé et honoré, célébré par ses enfants, ses petits-enfants et ses ouvriers qui étaient pour lui d'autres enfants.

Un jour nous avions organisé, dans la salle du Syndicat, un trône avec des marches nombreuses, sur lesquelles étaient gracieusement groupés les tout-petits.

Sa simplicité s'effusquait de ces démonstrations, il ne les supportait que par déférence pour nous. Quand c'était fini, il me disait souvent d'une voix convaincue qui donnait à sa parole une certaine mélancolie : « Mon Fils, ton Bon Père n'est qu'un pauvre homme, il n'est rien, il ne vaut rien, il ne peut rien. »

Et comme il s'en affligeait, je lui faisais observer que ce devait être pour lui un sujet de joie, car si nous ne sommes rien, c'est que Dieu est tout, et si nous ne pouvons rien, c'est que Dieu peut tout.

Je lui demandais donc d'ajouter un *Alléluia* à chacune de ses trois affirmations que nous appelions les trois *Alléluia* du Bon Père.

4 Mars 1910. — 53^e Anniversaire de la naissance de mon cher Félix. — Il est né quatre mois après la mort de ma Mère bien-aimée. Elle a désiré le connaître, elle le recommandait à Dieu avec une tendresse particulière; je lui ai donné les noms de ma mère avec le mien. Il n'a pas démenti les auspices sous lesquels il est entré dans le monde. Sans doute, comme chacun de nous, il avait des imperfections, mais il témoignait une rare énergie qui donnait à sa volonté une puissance conquérante.

Je rappellerai seulement deux traits de sa jeunesse : Un défaut naturel de prononciation rendait parfois son parler pénible. Il lutta avec persévérance pour dompter cette difficulté; c'est ainsi qu'étant au collège, de Saint-Vincent, à Sens, il demanda à ses maîtres de faire la lecture au réfectoire.

Les élèves (cet âge est sans pitié) riaient bruyamment. Le Supérieur, trouvant l'épreuve un peu dure, demanda à Félix de renoncer à la lecture publique. Mais celui-ci le

supplia de le laisser continuer, lui promettant qu'à force d'énergie, il triompherait et arriverait à une prononciation acceptable. Et il continua pendant des mois.

Un autre petit fait: Je tenais beaucoup à ce que tous mes enfants connaissent la musique. Tous apprenaient le piano. Félix, comme les autres, tenait à son tour l'harmonium le dimanche aux Vêpres pour accompagner son psaume.

Or il n'avait aucune disposition pour la musique: ce sens lui manquait complètement, et après des années de leçons, sa bonne volonté était impuissante à lui faire exécuter un morceau passablement. Cependant, comme il tenait beaucoup à m'être agréable et que chez lui la piété filiale était une passion, il résolut de me donner satisfaction. Il avait alors 17 à 18 ans.

Pendant des mois et des mois, il s'appliqua à reproduire deux grandes pages de musique, et, à ma fête, il me fit la surprise de jouer son morceau d'une façon vraiment passable. Ce résultat avait exigé de sa part un effort surhumain.

Tous les dimanches, au déjeuner de famille, mes enfants déclamaient des fables de La Fontaine ou portaient des toasts. Félix n'avait pas besoin d'être stimulé, il s'offrait toujours le premier.

Je termine en donnant une lettre de lui, datée de Lyon, 30 avril 1886, où se reflète sa piété filiale :

« Mon cher Bon Père,

« C'est de l'exil que, pour cette année, vous arriverez mes vœux de bonheur et de bonne fête. Ils n'en sont pas moins ardents et sincères, très cher Bon Père, et je vous prie de les agréer comme l'hommage de mon amour et de ma filiale et respectueuse soumission.

« Casimir de Pologne avait coutume de s'agenouiller fréquemment devant le portrait de son père, et là, se recueillant dans une pieuse et profonde méditation, il se demandait ce qu'il avait fait pour l'imiter, et après cet instant de recueillement, il formulait cette prière: « Seigneur, faites que je sois digne de mon père, et que je ne laisse point défailir l'honneur de son nom. »

« Moi aussi, cher Bon Père, je m'agenouille souvent devant votre image vénérée. Là, je médite sur les admirables exemples que m'offre quotidiennement votre vie. Je considère les œuvres que vous accomplissez, les sommets que vous atteignez pour ainsi dire sans effort, et alors

toutes les ardeurs de mon cœur se réveillent et s'efforcent d'entrer dans la glorieuse voie que vous tracez.

« Je me reproche l'indolence et l'inertie qui embarrassent ma marche, et, à vos pieds, j'implore cette partie de votre âme dont chacun de nous porte le relief, de cette âme maternelle qui nous attend au ciel et nous protège. Je lui demande de faire que votre fils soit digne de son père.

« Voilà, mon très cher Bon Père, les vœux ardents que je vous offre et dont je désire bien l'accomplissement.

« Je vous embrasse de tout mon cœur.

« Signé: Félix HARMEL. »

Je suis heureux de saluer, dans les enfants de Félix, les continuateurs de cette mentalité, entretenue par la piété filiale de ma chère Marthe, mais je puis ajouter, sans diminuer aucun des autres, que Jeanne, sa fille aînée, donne l'exemple de la fidélité; son âme vibrante forme un véritable écho aux nobles enthousiasmes de son papa. Elle est bien secondée en cela par son mari, et, j'en suis certain, ses garçons seront des vaillants rejetons de la famille Harmel.

DIMANCHE 6 MARS. — Le Cercle catholique des ouvriers de Nice célébrait sa fête annuelle en l'honneur de saint Joseph; j'y avais été invité par M. Fabre et M. de Laigue.

L'Assemblée générale s'est tenue à 11 heures. On m'a demandé d'y parler. J'ai présenté aux ouvriers les cent images colorées du Sacré-Cœur, avec promesses, que je leur destinais.

J'ai commenté les deux premières promesses relatives aux grâces nécessaires dans l'état de chacun et à la paix dans la famille.

Au banquet, j'étais placé entre M. Fabre, président, et M. le chanoine Porcier, directeur des œuvres du diocèse, et que j'aime beaucoup. Il y avait un peu plus de cent ouvriers. M. de Laigue m'a porté un toast très affectueux. Je vais vous donner le résumé de ma réponse :

« Nous devons aimer notre temps et travailler chacun « de notre côté à préparer un siècle meilleur. Et ne dites « pas qu'étant ouvriers, avec une action très modeste, vous « ne pouvez espérer obtenir de résultat.

« Pasteur a démontré la toute puissance des Infinitement « petits dans les évolutions de la nature; Taine a prouvé

« que les transformations sociales étaient le fruit du travail « obscur, souvent inconnu, des hommes de la classe popu- « laire.

« Mettons-nous donc tous à l'œuvre pour Dieu et pour « la Patrie. Pour moi, j'ai béni la Providence de m'avoir « fait naître au XIX^e siècle, au milieu des luttes et du chaos « des idées.

« J'aime mon temps et je crois à ses destinées. Les « siècles sont comme les jours: quand ils finissent, c'est « pour la vie prochaine, et n'est pas pour la mort. Chaque « siècle fait un pas qui emporte l'humanité vers le terme « du voyage, qui est Dieu !

6 AU 9 MARS. — Les fêtes de Jeanne d'Arc se sont déroulées à Nice, du dimanche soir 6 MARS, au mercredi soir 9 MARS, au milieu d'une assistance nombreuse qu'on évaluait à plus de 5.000 personnes entassées dans la Cathédrale. Nous avons entendu de très belle musique: Gounod, Dubois, Saint-Saëns, Bach, abbé Pérozi, Mozart, Haëndel, Schumann.

Monseigneur s'est réservé le panégyrique, en trois parties. — Lundi: La Jeune Fille, Domrémy, Vaucouleurs: c'était suave et émotionnant. — Mardi: La Guerrière, Orléans, Chinon, Beims. L'orateur a montré comment Jeanne a évité les dangers de la gloire. Ses succès dans les combats n'ont pas altéré son esprit de simplicité et d'humilité. Son grand amour pour la France est resté sa seule passion dans sa pureté la plus exquise. — Mercredi: La Martyre, Rouen, son amour pour la patrie est toujours le même; jamais une parole de reproche pour le Roi ou pour la nation qui l'avaient abandonnée et trahie. Cette dernière partie a été merveilleuse d'élévation et de sentiments.

Invité à déjeuner à l'Evêché, mercredi, j'ai reçu un accueil particulièrement affectueux de Monseigneur de Nice, d'abord, qui me disait ces paroles aimables: « Pendant mon discours, je suis l'expression de votre visage sympathique qui m'est un encouragement »; puis de Mgr Bonafay, archevêque d'Aix, toujours si bon pour moi. Enfin de Mgr de Fréjus qui m'a connu depuis bien des années, dans mes courses d'autrefois et dans les pèlerinages à Rome. »

J'étais à côté de lui à la table; il m'a fait compliment de ma réponse au journal *La Croix*, sur les réalités. Il m'a dit: « Que pensez-vous de Biétry? » — Plus je vieillis, plus

je deviens doux aux agissants, et sévère seulement aux critiquants. Si l'agissant est sincère, si son but et les moyens sont honnêtes, je me plais à voir ses qualités, je suis très indulgent pour ses défauts.

VII

10 Mars au 11 Avril 1910

Une mère vaillante. — M. et M^{me} Julien. — L'esprit franciscain : son utilité dans les affaires. — M^{re} de Pignol. — L'abbé Gayraud à Nice. — Boedighera. — Chanoine Roland. — Premier Vendredi. — Amour de compassion. — Don Rua.

10 MARS. — Aujourd'hui, nous célébrons la fête des quarante Martyrs de Sébaste. J'aime à vous citer le trait d'une mère qui nous rappelle la foi et la vaillance de nos dames.

Parmi ces quarante soldats, il y en avait un tout jeune, de dix-sept ans, moins ferme par l'âge que ses compagnons. C'est pourquoi sa mère était venue assister au supplice pour soutenir son courage.

Elle avait veillé pendant cette longue nuit que les quarante chrétiens ont passée nus sur un étang glacé. Les gardiens s'étaient endormis, mais la courageuse femme ne dormait pas. Elle exhortait du bord son fils.

Le matin, les gardes rompirent à tous les jambes à coups de bâtons, et ils moururent dans ce supplice, sauf le jeune Mélithon.

Sa mère le voyant encore en vie, quoiqu'il eut les jambes rompues, l'encouragea par ces paroles : « Mon fils, souffre encore un peu, le Christ est à la porte; il va t'aider de son secours. »

Lorsqu'elle vit qu'on chargeait sur des chariots les corps des autres martyrs pour les jeter dans un bûcher, et qu'on laissait celui de son fils parce que ces impies espéraient amener le jeune homme au culte des idoles, s'il pouvait vivre, cette sainte mère le prit sur ses épaules, et suivit courageusement les dépouilles de ces nobles héros.

Durant le trajet, Mélithon rendit son âme à Dieu dans les embrassements de sa pieuse mère : elle le lança alors sur le bois du sacrifice afin que ceux qui avaient été si étroitement unis par la foi et le courage, le fussent encore après

la mort dans les mêmes funérailles, et qu'ils arrivassent au ciel ensemble.

12 MARS 1910. — Visite de M. et M^{me} Julien. — Arrivés hier à Cannes, à dix heures du matin, encore tout fatigués de ce long voyage, ils se hâtent de nous apporter leur affection. Ils nous donnent des nouvelles du Val, et de vous tous. Nous avons été bien heureux de les voir, il me semblait qu'ils m'apportaient une bouffée d'air natal, avec le parfum de votre tendresse.

VENDREDI 18 MARS, 160^e jour à Nice. — Le R. P. Léon, Provincial des Franciscains, nous fait le plaisir et l'honneur de déjeuner avec nous. Sa gaieté, son grand cœur et le charme de sa conversation font passer rapidement les heures. Nous avons beaucoup parlé de saint François d'Assise.

La sainteté du patriarche d'Assise a surtout pour base son amour de la pauvreté et son dédain pour les richesses. On peut dire qu'ainsi il est arrivé au parfait amour de Dieu et au mépris des doctrines du monde, sources de tous les péchés, et, par suite, de tous les malheurs sur la terre.

Que de ravages a causés dans l'humanité l'estime souveraine de l'argent ! Le grand crime de notre époque, la limitation du nombre des enfants, vient de là.

Un chrétien, qui a l'esprit franciscain, peut-il être bon industriel et capable d'édifier une fortune ? Assurément, car la piété est aussi féconde au point de vue économique qu'au point de vue surnaturel. L'industriel chrétien a comme devoir d'état de montrer la maîtrise dont est capable un catholique dans les affaires.

Malgré ses succès, il conserve une vie simple et sobre, il ne perdra ni son temps, ni sa santé aux plaisirs. Comme le capitaine de vaisseau, toujours sur le pont, possédant la plénitude de son intelligence, qui n'est jamais obscurcie par les passions, il traversera les mers en conquérant, évitant les écueils, faisant face à la tempête, attentif aux coups de barres nécessaires. Un tel homme sera le Roi des industriels. Il continuera à mépriser l'argent, le considérant, non comme un maître, mais comme un esclave, voué au service de Dieu, de la famille et du devoir.

Quelle noblesse, quelle grandeur dans cet homme !

Nous l'avons rencontré dans la personne de M. Féron-Vrau, de Lille, mon admirable ami qui, à lui seul, a créé des œuvres gigantesques, tout en laissant aux siens une belle fortune et une industrie très prospère.

J'ai vécu dans son intimité, et je puis certifier qu'il avait la plus profonde horreur de la domination de l'argent, le considérant seulement comme un instrument des desseins et des volontés de Dieu.

J'ai déjà parlé plusieurs fois de l'influence du Tiers-Ordre de Saint-François sur notre famille. Il y a fortifié la simplicité, l'esprit de désintéressement et l'horreur de l'injustice; il a accentué l'union de nos foyers et nous a poussés tous vers les œuvres sociales. Nous avons été reçus tertiaires, mon père, mes frères et moi, une année avant la création de la première association dans notre usine.

20 MARS, *Dimanche des Rameaux*. — J'ai été voir Mlle de Pignel, silloniste à l'âme ardente et généreuse; elle est fort malade et on craint pour sa vie. On m'avait prévenu, et je venais pour l'encourager. Je l'ai trouvée dans la paix, et tout occupée du travail de Dieu en elle.

Elle m'a dit qu'elle était très résignée, et je le savais; mais je lui ai répondu: « Un chrétien dans la souffrance ne doit pas être seulement résigné, il doit être joyeux de faire la grande œuvre de Jésus-Christ ». Nous avons ainsi passé trois quarts d'heure ensemble, dans un échange de sentiments enthousiastes. Je suis sorti avec l'Alléluia dans l'âme.

L'après-midi, à la Cathédrale, nous entendons le sermon de M. l'abbé Gayraud. Il est venu pour prêcher aux hommes pendant toute la Semaine Sainte.

J'ai été le saluer à la sacristie: il m'a exprimé la tendre affection qu'il m'a gardée, l'excellent souvenir qu'il a conservé du Val-des-Bois, et son désir de revenir au milieu de nous.

JEUDI SAINT, 24 MARS. — Par un temps d'été, le matin, nous allons tous faire nos Pâques à la paroisse de Sainte-Hélène. Dans la journée, nous visitons, dans les principales églises, les repositaires qui sont magnifiques, avec prodigalité de fleurs. Les foules se succèdent énormes auprès du divin Prisonnier.

En ce jour, anniversaire de l'institution de la Sainte Eucharistie, nous avons pensé à provoquer l'exposition du Saint Sacrement, dans l'église du Sacré-Cœur, pendant la saison, du 1^{er} novembre au 1^{er} mai, tous les vendredis. En ce moment, l'adoration a lieu seulement le premier vendredi du mois.

Nous avons vu M. le Supérieur des Chapelains qui a accueilli très aimablement nos ouvertures.

VENDREDI-SAINT 25 MARS. — Fête des deux Annonciations: la première par l'Ange Gabriel, qui a annoncé à Marie qu'elle serait la Mère de Dieu; la seconde par Notre-Seigneur Jésus-Christ annonçant à Marie qu'elle sera la Mère de tous les hommes. Cette coïncidence touchante est bien propre à ranimer la piété.

Nous avons eu M. l'abbé Gayraud à déjeuner. C'est un singulier jour sans doute, mais c'était le seul que notre ami pût nous donner. Nous ne nous sommes pas départis de l'austérité convenable, mais nous avons eu la joie de causer beaucoup et d'échanger nos idées sur tous les points qui nous intéressent.

Nous avons assisté à son sermon de 3 heures. Il fut très émouvant. La péroraison fut un cri d'espoir en la miséricorde de Dieu pour la France. L'exercice du Chemin de la Croix qui suivit a été présidé par Monseigneur l'Evêque lui-même. C'était magnifique; la cathédrale était bondée. Il en était ainsi du reste chaque soir au sermon de 8 heures; la nef était remplie d'hommes, les dames se pressaient dans les bas-côtés. M. l'abbé Gayraud a un grand succès.

27 MARS, JOUR DE PAQUES. — Temps splendide. Très belle messe, chants parfaitement exécutés; l'abbé Gayraud fait une allocution très touchante. J'ai déjeuné chez Monseigneur avec ses vicaires généraux, quelques chanoines et quelques laïcs. M. l'abbé Gayraud était à sa droite, j'étais à sa gauche. Après déjeuner, Monseigneur nous fait faire un tour de jardin avec M. Signoret, conseiller municipal de Nice.

Aux vêpres, grand sermon de M. l'abbé Gayraud sur la résurrection. Il a soulevé l'enthousiasme de tous ses auditeurs, sur lesquels il produit une impression profonde.

LUNDI DE PAQUES, 28 MARS. — Nous passons tous trois la journée à Bordighera (Italie) où nous étions invités par le R. P. Jules, du Sacré-Cœur, au nom de la communauté des sœurs Franciscaines de Vichy. Elles ont encore une maison dans la célèbre ville d'eaux, mais elles ont transporté leur maison-mère en Italie. Autrefois, j'ai été parrain de la cloche du monastère de Vichy.

La vieille ville de Bordighera est extrêmement curieuse; elle est bâtie sur la pointe de la montagne, ses rues sont

étroites comme à Gênes; des pentes sinieuses multiplient les points de vue sur les hauteurs et sur la mer. La ville basse est semée de villas très riches.

MERCREDI 30 MARS. — M. l'abbé Romanet nous amène le chanoine Roland, aumônier du Lycée d'Aix-en-Provence. Il va à Monaco pour assister à la réunion des anciens élèves du Séminaire français, chez Mgr l'Evêque.

Il était arrivé à l'âge de la retraite. Quand le bruit se répandit qu'il allait quitter le lycée, les protestations sont arrivées de toutes parts, des parents et des professeurs, en sorte que l'autorité académique a prié instamment notre ami de garder son poste.

Son ministère est plein de consolations; il a eu à la communion pascalle plus des deux tiers des élèves, dont la plupart s'approchent des sacrements plusieurs fois par an, et un certain nombre tous les mois. Quel bien immense fait un bon prêtre !

1^{er} AVRIL 1910. *Premier Vendredi du Mois.* — Adoration au Sacré-Cœur. Les puissants de la terre se sont coalisés pour vous chasser de la France, de l'Italie, de l'Espagne, à Jésus, pour déchristianiser les nations latines. Je renouvelle mon vœu de victime; tous les coups qui vous frappent sont ressentis par mon cœur. Doux Sauveur, tendre amour de mon âme, ayez pitié de nous, nous sommes tous des ingrats! Comment pourrions-nous consoler votre cœur! Et pourtant, nous voudrions le consoler, fût-ce au prix de tous les sacrifices, de toutes les souffrances. Par moi-même, je suis incapable de supporter une piqûre d'épingle, mais avec votre grâce, bien aimé Jésus, je pourrai souffrir tout ce qu'il vous plaira de m'envoyer à l'avenir, j'accepte tout avec reconnaissance.

Alléluia, Alléluia, à toutes vos volontés!

7 AVRIL. — *Mort de Don Rua.* — C'était un véritable Don Bosco, c'est-à-dire un saint. J'avais pour lui, avec le plus profond respect, la plus tendre affection. Il a toujours été plein d'attentions délicates pour moi et pour toute notre famille. C'est un intercesseur que nous avons au Ciel.

VIII

10 au 26 Avril 1910

Visite de Monseigneur. — M. et M^{me} Maurice. — Année liturgique de Dom Guéranger. — Ecole Masséna. — Fleur du Paradis cueillie par Notre-Seigneur. — Mariage de Charles Harmel.

DOMINIQUE 10 AVRIL. — Monseigneur l'Evêque de Nice vient nous voir à 6 h. 1/2 du soir. Il me dit combien il est reconnaissant de l'initiative que j'ai prise, d'organiser l'adoration du Saint Sacrement au Sacré-Cœur tous les vendredis du mois, du 1^{er} novembre au 1^{er} mai. Il voit dans cette œuvre une réparation de tout le mal qui se commet à Nice. Il en attend d'abondantes bénédictions pour tout le Diocèse. Il veut lui-même ouvrir cette nouvelle série d'exercices.

LUNDI 11 AVRIL. — M. et M^{me} Maurice, Marie-Thérèse et Julien viennent passer la journée avec nous. Nous parlons du Val-des-Bois, de vous tous, de la patrie tant désirée. Le temps est splendide, une vraie journée d'été.

Chaque matin, je fais la lecture de l'*Année Liturgique* de dom Guéranger (quatre pages par jour), véritable moëlle surnaturelle pour la nourriture de l'âme.

J'ai donné à mes enfants et presque à chacun de mes petits-enfants, cet admirable ouvrage, le plus beau, le plus complet dont on puisse se servir. En même temps qu'il apprend beaucoup de choses, il est écrit dans un style très intéressant, rempli d'une aimable et tendre piété.

Quelles actions de grâce ne devons-nous pas vous rendre, Seigneur Notre Dieu, pour nous avoir fait naître au sein de l'Eglise catholique, cette société immortelle, qui seule possède vos enseignements.

J'insiste auprès de tous ceux qui ont le bonheur de posséder cet ouvrage, pour qu'ils en fassent usage; dix minutes par jour suffiront pour la lecture.

A l'occasion de ma fête, qui a eu lieu ce jour, j'ai reçu un grand nombre de dépêches et de lettres très affectueuses. Merci et profonde reconnaissance à tous ceux qui ont bien voulu me donner ce témoignage d'affection.

MERCREDI 30 AVRIL. — Visite à l'École Masséna, où j'étais invité par le président de la Conférence. Je suis accueilli par de bruyants applaudissements. Le président m'adresse le discours suivant :

« Les paroles par lesquelles nous voudrions saluer votre arrivée parmi notre groupe devraient être ailes et ardentes, tel cet essaim d'abeilles que le philosophe voyait voltiger sur les lèvres du poète. Car notre joie est grande, et c'est d'un orgueil très légitime que bat ce soir notre cœur.

« Nous vous remercions d'avoir voulu accepter si simplement l'invitation que vous a faite la Conférence de l'École Masséna. Deux de nos camarades sont allés frapper à votre porte, et dès que l'objet de leur visite vous apparut dans leurs phrases émuës, vous n'avez soulevé aucune difficulté dilatoire. Je me trompe, fils de la terre de Gaule, vous n'avez craint qu'une chose, c'est que le ciel ne tombât sur votre tête... sous forme d'averse trop mouillante. Or, vous voyez, Vénéré Monsieur, que si le ciel ne s'est pas revêtu de son bleu le plus profond, il n'en a pas moins voulu encourager votre hardiesse, en gardant derrière ses nuages légers, les promesses de pluie dont la nature attend l'éclosion et l'épanouissement des fleurs.

« C'est un épanouissement analogue qui s'accomplit ce soir, sous l'action de votre féconde parole. Votre nom a été prononcé un de ces derniers dimanches, par M. Gaston Fabre, notre cher et dévoué président général. Malgré les multiples obstacles qui s'opposent à une incursion dans le domaine des œuvres sociales, vu les nécessités de notre examen à subir, et de la cause de l'enseignement libre à porter devant les jurys du dehors, malgré tous ces obstacles, nous avons reçu les échos lointains de votre dévouement à la cause des ouvriers de France, qui est par excellence la cause catholique. Léon XIII vous l'a dit :

« Pour une famille immense de Frères humbles, attachés au labeur quotidien, vous êtes le « Bon Père ». Permettez que ce soit encore sous ce vocable de tendresse que nous pensions à vous, et qu'entre nous nous en parlions. Et c'est ainsi que, dans le cercle grandiose où rayonnait votre paternelle bonté, vous avez résolu les conflits qui, partout ailleurs, allument d'étranges feux de haine dans des yeux de chrétiens et accumulent tant d'égoïsme dans des cœurs visités par l'enfant de Marie.

« La postérité, « Bon Père », gardera votre nom, et ce

souvenir sera bienfaisant, car quelque féconde que soit votre influence actuelle, ce serait, il nous semble, singulièrement la rétrécir que de l'enfermer dans le cercle étroit de quelques générations.

Un octogénaire plantait.

Passe encore de bêtir, mais planter à cet âge...

« L'octogénaire disait bien, Mes arrière-neveux me devront cet ombrage, disait-il. »

« Bon Père », vous êtes l'octogénaire dont les bras robustes se refusent à cesser de planter. Mais, ce que vous plantez, ce ne sont ni les « blés éphémères », ni les « roses d'un jour » dont parle un autre poète :

Bien au-delà des moissons prochaines,
Bien loin par-delà, par ma vie et ma mort,
Prolongeant mon ven, je plante des chênes,
L'arbre formidable au bras essor.

« Ces chênes abriteront, espérons-le, une humanité meilleure que la nôtre et mettront leur ombre sur des fronts plus calmes. Mais, parce que nous sommes fiers de vous avoir ce soir, nous vous le disons très simplement. Et parce que nous savons quel bonheur va rejaillir sur notre terre de Provence, par l'union prochaine d'un de vos petits-fils avec une jeune fille de notre bonne ville de Grasse, voulant, ce soir, unir le présent glorieux pour nous à l'avenir qui vous est le plus cher, nous prions Dieu de vous bénir dans vos plus lointaines espérances. » (*Applaud.*)

Dans ma réponse, je développe les trois idées : ce que doit être un jeune homme, pour la piété, pour la charité et pour les œuvres sociales.

Je sens un auditoire tout bouillant de jeunesse et d'enthousiasme, et mon âme correspond à leurs ardeurs.

Ensuite M. le Supérieur me remercie chaleureusement et me demande de revenir, durant la prochaine saison, communiquer la flamme à ces jeunes gens si disposés à la recevoir.

Je les quitte en leur disant au revoir. Ils demandent un grand portrait pour orner leur salle de réunion.

AVRIL 1910. — Lettre à Alphonse Harmel et à sa femme.

Mes Bien-Aimés Enfants,

Avec quel chagrin n'ai-je pas appris, hier seulement, la mort de votre charmante petite Gabrielle !

Cette douloureuse nouvelle m'a été annoncée par le bon Pater, au moment même où arrivaient Maurice, Elisa et les enfants. Je ne vous ai pas écrit hier, je ne m'en sentais pas le courage.

Gabrielle est allée retrouver toutes nos Gabrielles du Ciel : sa grand-mère, ma bien-aimée Gabrielle ; sa tante, cette bonne Gabrielle dont la mort a été si émouvante et si consolante à la fois ; la mère de ma mère, Gabrielle Meugy, la sainte femme qui m'avait désigné comme prêtre dès avant ma naissance.

Elle a conservé son rêve jusqu'à la fin de sa vie, en 1846. J'avais dépassé 17 ans, elle avait pour moi une tendresse spéciale. Elle a mené une vie de sainte, aimée et vénérée de tous, et c'est à cause d'elle que, dans la famille, le nom de Gabrielle a été si souvent donné.

Voilà, mes bien-aimés, que vous avez payé votre tribut à la douleur. Et en récompense, Notre-Seigneur vous a donné une puissante protectrice. Ainsi, par Gabrielle, votre foyer prend possession du Ciel, où tous viendront tour à tour reformer notre tribu.

A travers vos larmes, voyez la gloire et le bonheur de vos enfants. La Foi est une lumière qui ne trompe pas.

Recevez les plus tendres embrassements de votre vieux Bon Père, qui partage votre chagrin et vos espérances.

Signé : Léon HARMEL.

Mme Paul et le Père Aumônier se joignent à moi.

La Capelle, le 25 Avril 1910.

Bien-Aimé Bon Père,

Vendredi matin, vers 6 h. 1/2, ma femme et moi nous mettions notre bonne petite Gabrielle dans son cercueil.

Nous l'avions gardée jusqu'au dernier moment, trouvant une joie bien amère de la conserver près de nous. Sa petite figure n'avait pas changé : elle semblait toujours dormir.

Avec quelle délicate tendresse la pauvre maman prit-elle le soin de garantir la pauvre petite des heurts du dernier voyage ! Elle lui mit de la ouate de chaque côté de ses petits membres, la couvrit de tous les côtés, puis après un dernier baiser, nous laissions fermer ce cercueil qui contenait le petit corps que nous avions tant aimé.

Pendant ce temps-là, nous allions à l'église chercher près de Notre-Seigneur la force de mieux accomplir notre sacrifice, lui offrant notre grande douleur, pour augmenter la gloire céleste de notre petit ange.

A 9 h. 1/2, Léon et Ernest sont arrivés, nous apportant leur bonne et chaude affection. Aussitôt après, nous nous mettions en route pour l'église où avait lieu une messe pour notre petite.

Des jeunes filles en blanc portaient le petit corps, tandis que quatre fillettes, à peu près de son âge, se tenaient aux côtés.

De l'église, nous conduisions notre chère Gaby à la gare où l'attendait le fourgon qui devait la conduire à Bazancourt. Aussitôt la cérémonie achevée, les hommes de la Brasserie, gardant le petit corps, nous retournions à la maison où ma femme donnait ses soins au petit Albert, et où nous devions voir Andrée et Pierre couchés depuis la veille.

A midi, nous partions avec notre chère petite. A Bazancourt, Adolphe se trouvait là avec une des voitures de parrain. Nous y mettions notre chérie, tandis qu'avec ma femme, Léon et Ernest, nous prenions une autre voiture. Nous étions à la chapelle du Val un peu avant 4 heures. Là se trouvaient des jeunes gens qui portèrent le cercueil dans la chapelle.

A 4 h. 1/2, M. le Curé du village venait faire la levée du corps. Nous nous dirigeons vers l'église d'où, après une courte prière, on repartait pour le cimetière.

Léon avait tout organisé à l'avance ; les petits enfants des écoles, tous les membres de la famille, puis de nombreuses personnes venues nous apporter un peu de bonne affection, avaient accompagné le corps.

Ma femme avait désiré voir descendre notre chère petite dans le caveau, où elle descendit elle-même pour se rendre compte de la place que Gabrielle devait occuper. Elle est au-dessus de papa.

Puis nous rentrions chez M^{me} Léon, embrassant en passant notre bonne douce mère.

Nous avons rencontré au Val la tendre affection de tous. Toute la famille présente au Val était là. Mme Ernest, M. et Mme Armand et Auguste étaient venus de Reims.

Nos cœurs sont tout consolés d'avoir pu ramener au Val notre fillette.

Nous ne saurons jamais trop remercier Léon et Alice de tout ce qu'ils ont fait pour nous en cette triste circonstance. Ce n'est guère que dans les grandes douleurs, quand les grandes tristesses viennent frapper à la porte du foyer, qu'on peut apprécier, jauger à sa véritable valeur, l'étonnante puissance de l'affection familiale.

Après avoir dîné chez Léon, avec Ernest et Marie, nous rentrions chez partrain et marraine, qui avaient mis bien aimablement leur maison à notre disposition.

Nous y revenions après un peu plus de quinze jours sans notre Gabby ! Elle avait été si heureuse de ses vacances au Val.

Le matin, avant de prendre le train de 6 heures, nous envoyons un dernier adieu à notre chère petite; de la fenêtre du cabinet de toilette, on voit en effet très bien la chapelle du cimetière.

À la gare, nous retrouvons Léon qui partait pour Roubaix et qui nous accompagnait jusqu'à Hazancourt. Enfin, à 9 h. 1/2, nous rentrions au foyer, auprès de nos chers petits. Andrée était en pleine rougeole; Pierre l'attend, et Maurice et Anne-Marie sont tout souffreteux et doivent garder la chambre.

C'est la première grande douleur qui vient frapper à notre foyer ! Est-ce la dernière ?

Par avance, nous acceptons toutes celles qui viendront encore. Nous voulons les accepter par amour pour Notre Seigneur Jésus-Christ, et en union avec toutes les souffrances qu'Il a voulu endurer pour nous. En retour, nous ne lui demandons qu'une seule chose : Qu'Il mette dans nos cœurs, et dans ceux de nos petits, un amour indéfectible pour Lui, que nous l'aimions avant tout et par-dessus tout.

Nous vous remercions, mon bien-aimé, de vos bonnes et affectueuses lettres. Votre affection si paternelle nous est bien précieuse.

Nous nous réunissons tous, mon bien-aimé Bon Père, pour vous envoyer nos plus affectueux baisers.

Bénissez vos enfants.

Signé : Alphonse HARMEL.

26 Avril 1910. — Mariage de M. Charles Harmel avec Mlle Marie-Claire Goby, à Grasse.

Toast du Bon Père prononcé après le toast aux Mariés

Mesdames, Messieurs,

Après avoir exprimé nos vœux aux mariés, n'est-il pas juste de les offrir aux parents ?

Je veux tout d'abord m'adresser à vous, Monsieur et Madame Tombarel, les vénérables doyens de cette belle réunion. Vous donnez à vos petits-enfants un magnifique exemple de longue vie commune toute pénétrée d'amour et de tendresse.

Le mariage de votre petite-fille vous rajeunit. Vos derniers jours seront illuminés par la félicité des nouveaux époux. Et vous vivrez encore longtemps pour la joie de votre tribu. Je lève mon verre au centenaire de Monsieur et Madame Tombarel.

À vous, Monsieur et Madame Xavier Goby, notre affectueuse reconnaissance ! Vous nous confiez votre trésor le plus cher, votre gracieuse Marie-Claire. En retour, nous vous donnons un fils qui sera pour vous ce qu'il a été pour ses parents, le plus tendre et le meilleur des enfants.

Je tiens aussi à remercier tous les membres de votre famille qui ont accueilli mon petit-fils avec tant de sympathie.

Nos félicitations vont à Mme Carnot et aux siens, très heureux de voir Charles si honorablement établi.

Quant à vous, mes chers enfants, que vous dirai-je, sinon que mon cœur déborde d'une douce émotion, en voyant réalisés les rêves de bonheur que vous formiez pour Charles et pour Cécile.

Les voilà réunis dans des milieux profondément chrétiens; ils formeront tous deux un petit ménage modèle.

Pour vous, ma bien-aimée Marie-Claire, vous avez conquis tous les cœurs par les charmes de votre aménité et de votre modestie. Ce m'est une grande consolation, au soir de ma vie, de recevoir de la Providence une petite fille délicieuse comme vous l'êtes. Vous commencez tous deux votre nouvelle vie, sous les plus heureux auspices. Le doux et saint Pie X vous a envoyé sa paternelle bénédiction. Vous allez vous fixer dans un pays qui réunit à

tant d'autres charmes celui d'un climat merveilleux; vous y arriverez ensemble à une heureuse vieillesse, comme M. et Mme Tombarel.

Et voici que, par une coïncidence tout à fait imprévue, votre mariage est célébré le jour où l'Eglise fête Notre-Dame du Bon Conseil.

Notre Bonne Mère a voulu vous témoigner ainsi une tendresse particulière. Elle sera la souveraine de votre foyer. Elle y maintiendra le règne de Notre Maître et Roi Jésus-Christ, dont Charles a été et dont il restera le fidèle et vaillant chevalier.

Vous serez donc heureux, et votre bonheur remontera à vos parents et à vos grands-parents, ensoleillant les vies qui vous sont chères. C'est à la réalisation de ces espérances que je lève mon verre.

Lettres de Nice 1910-1911

Lettres de Nice 1910-1911

PREMIERE LETTRE

(Mardi 25 Octobre 1910)

Anniversaire de Madame Léon. — Arrivée du Pater. — Première
Messe à la maison. — La montagne.

Mes Bien-Aimés,

Nous voici arrivés depuis le mercredi 19 octobre. J'avais en la maladresse d'attraper une petite grippe qui m'a bien-
tôt montré la fragilité de ma santé.

J'avais été favorisé des consolations du Sacré-Cœur, spécialement durant le 50^e anniversaire de ma chère Gabrielle, commencé le 28 septembre par une magnifique réunion de famille (nous étions 71); cette journée passée ensemble dans la paix, la concorde et l'amour mutuel a été une merveille.

Le 28 septembre 1870 avait été le premier jour sérieux de la maladie de Gabrielle. Ce jour-là, nous avions été à Reims avec Albert, et j'en ai ramené Maman.

C'est le lendemain que ma femme se déchargeait le cœur en me confiant son secret; Depuis trois ans, elle offrait sa vie pour prolonger la mienne. Elle se sentait exaucée et elle accomplissait son sacrifice avec une conviction qu'aucun raisonnement des médecins ou de ses proches n'a pu ébranler un instant.

Or, cette année 1910, durant les jours allant du 28 septembre au 16 octobre, s'est déroulée pour moi une suite d'événements intimes qui m'ont rempli de joie et m'ont apporté la consolation suprême du Chef de famille. Une voix intérieure me murmurait ces douces paroles: « Pars

« avec confiance, la race ne périra pas. Elle restera forte, parce que unie; heureuse, parce que soldat du Christ; honorée parce que fidèle à son étendard. »

Je veux employer les années de grâces à glorifier le Sacré-Cœur et à vous aimer avec une tendresse nouvelle, vous tous qui ensoleillez le soir de ma vie de votre douce affection.

SAMEDI 22 OCTOBRE. — Le Pater, qui ne devait venir qu'à la fin du mois nous arrive tout-à-coup à 10 heures du matin. Quelle heureuse surprise pour nous de le recevoir! Nous n'avions pas encore entendu la messe, et il nous paraissait difficile d'y aller chaque jour à cause de mon rhume et de la fraîcheur des matinées.

Et puis, sans le Pater, nous étions comme des orphelins. Aussi la joie fut grande au petit foyer et profonde la reconnaissance pour ce bon Père qui avait sacrifié ses voyages pour venir à notre secours.

DIMANCHE 23 OCTOBRE. — Première Messe de la saison dans notre appartement. Avec quelle émotion n'y avons-nous pas assisté! Que Notre-Seigneur est bon de se rendre ainsi dans nos demeures pour nous y distribuer libéralement tous ses trésors!

Après la messe, j'ai été à la Conférence de Saint-Pierre, où j'ai revu nos amis, le président, M. C. Fay, très obligeant pour nous, M. Pugel, etc., etc... J'ai passé au Sacré-Cœur où le chapelain, M. l'abbé Millet, m'a accueilli très aimablement. Il m'a annoncé que l'Adoration de tous les vendredis, du 1^{er} novembre au 1^{er} mai, est en bonne voie.

Depuis notre arrivée, nous avons eu un temps très variable, quelquefois maussade. Aujourd'hui, le soleil est magnifique, la chaleur intense. Nous avons passé l'après-midi sur la montagne, au milieu d'oliviers plusieurs fois centenaires et de formes fantastiques, dans la propriété de Mme la comtesse Apraxine.

De là-haut, le spectacle est magnifique, la baie des Anges avec sa mer miroitante au soleil, la ville de Nice et les innombrables villas disséminées sur les pentes des collines. Mon rhume, qui n'était pas encore passé, a reçu le coup de grâce.

Nous avons déjà quelques lettres du Val; nous remercions les écrivains avec la plus vive reconnaissance. C'est la nourriture de notre cœur; elle est nécessaire dans l'exil.

Au revoir, mes bien-aimés, etc...



DEUXIÈME LETTRE

(2 Novembre 1910)

Revue « L'Eucharistie ». — La conversation dans une famille chrétienne. — Le soir de ma vie.

Mes Bien-Aimés,

Dans notre visite à M. et Mme Levrot, qui nous ont accueillis si aimablement, nous avons vu des livraisons de la nouvelle revue « L'Eucharistie », 5, rue Bayard, Paris. Elle est mensuelle et comporte 32 pages chaque mois; beaucoup d'illustrations très bien réussies et des articles du plus haut intérêt.

Je ne saurais trop vous engager à vous abonner tous à cette revue et à la faire lire à vos enfants pour fortifier leur foi.

Vous y verrez que Pie X, par son décret du 30 décembre sur la communion fréquente et quotidienne, a manifesté la miséricorde du Sauveur d'une façon aussi éclatante que la Bienheureuse Marguerite-Marie par les révélations du Sacré-Cœur. Le cardinal Vanutelli disait à ce sujet: « Un arc-en-ciel s'est élevé sur le monde ».

VENDREDI 28 OCTOBRE. — Longue visite à mon bon ami, M. Levrot. « Combien je regrette, me disait-il, que dans nos familles chrétiennes, durant les repas qui sont de véritables sacrements, les conversations soient toujours si vaines, si peu en rapport avec nos convictions! »

« Quoi de plus doux que de parler de Notre-Seigneur, de ses bontés pour nous, des moyens de le faire connaître? »

« Les œuvres de zèle sont si variées et si différentes dans leurs applications et leurs moyens, qu'elles nécessitent des études et des recherches constantes. Combien on pourrait faire avancer les projets, trouver des facilités pour vaincre les obstacles, si, tranquillement et sans se fatiguer, on s'entretenait en famille et si on provoquait les initiatives et les idées de chacun!... »

Je suis bien de cet avis.

Le journal de Marc Sangnier, *La Démocratie*, donne en article de tête les 31 et 29 octobre, deux lettres de moi sur ce

thème: « Pourquoi nous devons aimer notre temps ». Marc Sangnier fait suivre la deuxième d'un mot fort aimable où il rappelle ses visites au Val aux réunions sociales. Je vous les fais joindre à la présente.

31 OCTOBRE. — Nous passons l'après-midi sur la montagne, dans une douce et reposante solitude. Je pensais aux desseins de Dieu sur moi (du moins au peu que je peux entrevoir).

Il est évident que je suis forcé, pour prolonger ma vie, de passer désormais mes hivers sur la côte d'Azur. J'y trouve un climat qui me transforme, qui me renouvelle. Je devrais même venir plus tôt l'année prochaine pour éviter le rhume qui, à mon âge, est un grand péril.

Le Bon Dieu veut évidemment que je profite de cette retraite dans le calme pour me préparer à la mort. Je repasse ma vie, je vois combien j'ai peu travaillé pour Dieu seul, combien est bornée dans ses conséquences et souvent tout-à-fait vaine l'action où Dieu reste étranger.

Le sentiment de mon néant et de mes misères me rend confiance, car, je le sais, le Cœur de Notre-Seigneur a tant aimé les hommes! Il a fait de nos maux pour les guérir, de nos regrets pour laver nos péchés. L'abîme de sa miséricorde est toujours plus profond que le gouffre insupportable des crimes de l'humanité.

Cœur Sacré de Jésus, j'ai confiance en Vous!

Il m'apparaît aussi que pour vous cet éloignement est salutaire. Votre tendresse filiale s'ingénie à réjouir mon cœur, en accomplissant mes désirs d'union, d'aide mutuelle, de sanctification des âmes: Soyez bénis des efforts que vous faites dans ce but. Dès ici-bas, vous en aurez une première récompense par la prospérité matérielle et l'estime qui entourera votre nom.

Je vois avec bonheur ce qui se passera entre vous après ma mort, et ce spectacle me donne la confiance et la paix.

J'ai promis d'obéir au Pater, et le Pater ne veut pas que je travaille de l'intelligence. Il prétend que ma santé est à ce prix; c'est parfois un peu dur pour moi, qui ai mené une vie si occupée. Mais cela me donne le temps de réfléchir, ce que je fais pendant les insomnies de la nuit et les promenades du jour. La méditation dans la solitude est d'une douceur ineffable qui fait couler les heures dans un suave repos de l'âme.

TROISIÈME LETTRE

(22 Novembre 1910)

Toussaint au Val. — Adoration du Vendredi. — L'Éternité.

Mes Bien-Aimés,

SAMEDI 5 DÉCEMBRE. — Nous apprenons avec plaisir le succès de vos retraites de Toussaint, couronnées par 160 communions d'hommes et 180 de femmes, le dimanche 30 octobre, et 430 le jour de la Toussaint, puis 200 le Jour des Morts.

Combien nous remercions notre Maître et Roi Jésus-Christ de sanctifier notre petit peuple.

Avec quelle émotion n'ai-je pas lu dans une de vos lettres cette glorification du Maître:

« Nous ne saurions assez proclamer l'influence de la « protection du Sacré-Cœur dans nos affaires. Plus nous lui « témoignons notre confiance, plus sa bonté éclate. Nous « devons reconnaître que tout ce que nous faisons d'utile « à notre entreprise et de bien au point de vue moral est « son œuvre, et nous désirons ardemment répandre son « culte pour lui témoigner notre reconnaissance. »

VENDREDI 18 NOVEMBRE. — Deuxième adoration toute la journée dans la chapelle du Sacré-Cœur, en dehors du premier Vendredi. Vous savez que j'ai lancé cette idée à la fin de la saison dernière. Monseigneur avait accueilli cette proposition par une lettre d'encouragement.

Il a fait cette idée sienne et, à mon retour ici, j'ai trouvé les hésitations levées et la bonne volonté partout. Le 11 novembre avait lieu la première adoration de cette nouvelle série qui se continuera jusqu'au 1^{er} mai.

Le succès a dépassé les espérances. Un *Te Deum* d'action de grâces a été chanté pour remercier Notre Seigneur. Nous avons 140 adorateurs ou adoratrices inscrits, et plus de 200 qui se succèdent. À l'exercice de quatre heures, l'église est remplie. Nous avons donc constaté ici comme partout l'attrait de Notre Seigneur.

Nous avons pris, pour notre maison, de midi à 2 heures,

Il n'y a pas eu pendant ces deux heures difficiles moins de 8 à 10 personnes à la fois. Je passe une partie de l'après-midi devant le Saint-Sacrement. Je ne puis vous dire quelle douceur ineffable inonde mon cœur pendant ces précieux instants.

Je reçois une lettre qui me donne des nouvelles des Ardennes. On me dit ceci : « On est surpris parfois, et heureux de constater que les enfants de 5 à 7 ans dont on s'occupe davantage forcément et depuis peu de temps pourtant, sont plus aptes à une bonne première communion que les plus grands. Plus d'élan, plus de générosité, presque autant de science et surtout moins de mauvaises tendances d'esprit ou de cœur déjà enracinées. S'il y a tout à édifier, il y a peu à défricher : c'est une avance. Il y a des catéchistes en bonne voie de conversion. »

DIMANCHE 20 NOVEMBRE. — Cette année, il fait moins chaud que l'année dernière. Il a déjà gelé plusieurs fois ici et nous sommes dans une période de froid depuis quelques jours.

J'y ai gagné un rhume qui m'a condamné au lit ce matin, et à la réclusion toute la journée. J'en ai profité pour penser à l'Eternité. Tous les jours nous répétons notre *Je crois en Dieu* qui se termine par ces mots : « Je crois à la vie éternelle ».

J'y entrerai bientôt.

Là, deux alternatives : La première, un bonheur infini, toujours nouveau, qui n'engendrera aucune lassitude ni ennui. Saint Jean dit dans son Apocalypse : « Ils chantaient un cantique toujours nouveau » ; c'est-à-dire que dans des milliers de siècles de bonheur, la joie délirante du Paradis ne fera que commencer.

Seconde alternative : Des douleurs immenses, toujours nouvelles : l'habitude n'amortit pas l'excessive souffrance. Dans des millions de siècles, la torture ne fera que commencer et l'affreux étouffement du damné sera aussi vif. Mgr de Ségur m'a raconté tenir de son grand-père le fait suivant : « Plusieurs officiers avaient dit, dans une nuit de joie : Qui sait s'il y a un enfer ? Le premier qui mourra viendra le dire aux autres ». C'était pendant les grandes guerres de Napoléon. Quelques jours après, un de ces officiers apparut au grand-père de Mgr de Ségur et lui dit : « Il y a un enfer et j'y suis ». Il portait à la poitrine sur son uniforme une tache de sang. Bientôt une lettre annonçait

que le malheureux avait reçu une balle en pleine poitrine et était mort la nuit suivante, précisément à l'heure de la terrible apparition.

Et dire que nous vivons sans penser à l'Eternité. Quelle folie ! Que sont les affaires les plus importantes de la terre à côté de l'Eternité ?

Il faut noter que si nous y pensions constamment comme nous devrions le faire, nous n'en serions que plus heureux. Nos devoirs d'état n'en seraient que mieux accomplis. Les jeunes mœurs sanctifieraient leurs enfants, elles imprimeraient dans leurs âmes une foi plus vive, plus agissante. Les maris qui s'occupent d'affaires le feraient avec plus de dévouement. Si tout le monde agissait en vue de la vie future, les ennemis, les petits honteux, les défauts de caractère, les vrais chagrins eux-mêmes, paraîtraient matière à mérites, pour l'au-delà. L'*Adelphi* retentirait dans toutes les âmes, et la vie serait le vestibule du Paradis.

Quant à ceux qui seraient en mauvais état de conscience, une bonne méditation sur l'Eternité les déterminerait bien vite à briser avec le péché et à se réconcilier avec Dieu.

Puisque nous sommes au dimanche, je rappellerai qu'il y a des personnes qui trouvent ce jour le plus ennuyeux de la semaine. C'est cependant le jour du Seigneur et par conséquent le jour de la joie : joie d'entendre les beaux offices de l'Eglise, joie de semer dans sa famille la bonne affection et l'entraîne, joie enfin de nous mettre en contact avec nos chers ouvriers, soit dans les associations, soit à leurs foyers, spécialement quand ils sont malades.

Et si nous-mêmes nous ne pouvons sortir parce que nous sommes souffrants, ne pouvons-nous pas faire venir chez nous les affligés et les pauvres pour consoler les chagrins des uns et étudier les besoins des autres.

Autrefois, le dimanche était pour nous le jour le plus absorbé. Mon frère Jules et moi, nous passions la journée à voir les malades et la soirée avec nos hommes au Cerele.

MERCREDI 23 NOVEMBRE. — Mon livre favori consacre ce jour à la méditation sur l'Enfer, flammes, la mort, marié le jugement. Chaque semaine, je fais en esprit une promenade sur les bords de l'horrible enfer. J'entends les hurlements et les blasphèmes des damnés. Le feu qui les pénètre au plus intime de leur être, l'immobilité dans laquelle ils seront éternellement figés, la crucifixion de tous les sens,

et encore plus de l'âme, tout cela constitue un ensemble d'horreurs qui nous épouvante. La pensée que cet abîme renferme un seul des hommes que nous avons connus, avec lequel nous avons plus ou moins vécu, si débauché, si criminel que nous l'ayons vu, cette pensée est si affreuse qu'elle nous est insupportable.

Nous ne voyons aucune proportion entre de tels châti-
ments et les crimes des hommes.

C'est que nous n'avons pas l'idée exacte de Dieu et du péché... Nous sommes scandalisés, en lisant la Bible, des rigueurs qui punissent la moindre désobéissance : La mort à celui qui a ramassé un peu de bois le jour du Sabbat, à celui qui a mis la main à l'arche pour l'empêcher de tomber, à Jonas qui a mangé un rayon de miel.

Nous ne comprenons pas davantage le Dieu de l'Évan-
gile, l'immense miséricorde, la bonté sans mesure, les excès de Notre Seigneur, qui a souffert pour nous racheter les plus terribles supplices.

Aurait-il enduré tout cela simplement pour nous éviter un châtiement temporaire, quel qu'il soit ?

Il faut que nous sachions que Dieu, tant que nous vivons, a une bonté sans limite : mais aussitôt notre mort, sa justice reprend ses droits pour ceux qui ont refusé son amour.

Nous ne connaissons pas Dieu. Apprenons à le con-
naître, à l'aimer sans doute, mais aussi à le craindre, si nous sommes infidèles.

Voici que je rentre de me chauffer au soleil, à l'entrée
de la montagne, dans un coin délicieux où il fait une
chaleur superbe, parce qu'on est à l'abri du moindre vent :
je pense que la menace de rhume qui avait causé ma réhu-
sion va être tout à fait dissipée.

Recevez, etc...

QUATRIÈME LETTRE

(24 Décembre 1910)

Vœux de Noël

Mes chers Amis,

A la veille de Noël, je vous adresse à tous mes vœux les
plus affectueux pour vous et pour les membres de votre
famille. Que, durant cette année 1911, Notre-Seigneur Jésus-

Christ soit glorifié par vous et par les vôtres ! Que nos affaires
commerciales et nos devoirs d'état ne nous fassent pas perdre
de vue ce but suprême de la vie qui est d'agrandir le royaume
de Dieu par notre dévouement à sa cause sacrée.

Donn Guéranger, parlant de la proclamation du dogme
de l'Immaculée Conception et de l'Enfer déchainé sur la
race humaine, s'écrie :

« O Reine des hommes, l'astre de votre conception
immaculée n'aurait-elle brillé au ciel que pour éclairer
des ruines ? Le signe annoncé par saint Jean, la femme qui
paraît au Ciel revêtue du soleil, le front ceint d'un diadème
de douze étoiles, et foulant le Croissant sous ses pieds, ce
signe n'a-t-il pas plus d'éclat, plus de puissance que l'arc qui
se dessina sur le ciel pour annoncer l'apaisement de la
colère divine aux jours du Déluge ? C'est une Mère qui prie
pour nous, qui descend vers nous pour consoler et pour
guérir. C'est le sourire du Ciel miséricordieux à la terre
malheureuse et coupable... »

« Le divin soleil de justice dont elle est revêtue versera
sur le monde renouvelé les flots d'une lumière plus brillante
et plus pure que jamais. Nos yeux ne verront pas encore
ce jour, mais déjà nous en pouvons saluer l'aurore. »

Nous sommes tous les soldats de cette armée en marche
à qui la victoire est promise. Faisons courageusement notre
devoir. Nous allons vers la gloire. Sacrifions gaiement notre
sensualité, notre vanité et nos aises pour prendre dans la
bataille toute la part qui nous est demandée.

Ce sont là les vœux que je forme pour vous tous. Consi-
derez cette lettre collective comme une lettre particulière
que j'écris à chacun. Mon âge, la fragilité de ma santé me
défendent de satisfaire mon cœur en vous écrivant indi-
viduellement pour vous porter mes vœux. Je me recom-
mande bien à vous, je suis à la veille de paraître devant
Dieu. Les grâces que j'ai reçues sont si considérables et si
nombreuses que j'ai bien besoin du secours de vos prières.
La servante de Dieu de qui nous lisons la vie en ce
moment avec beaucoup d'édification, Sœur Thérèse de
l'Enfant-Jésus et de la Sainte-Face, répétait souvent : « Je
veux passer mon ciel à faire du bien sur la terre ». Et moi,
je vous le déclare : Si Dieu veut bien m'admettre dans son
royaume, je passerai mon ciel à faire du bien à toute ma
tribu et aux bien-aimés Amis qui m'ont soutenu dans le
chemin de la vie.

Recevez, etc...

CINQUIÈME LETTRE

Mission apostolique de l'Usine chrétienne. — Ni fleurs, ni couronnes aux premières communions privées. — Dernier Vendredi de l'année : Passion de Notre-Seigneur. — Odette Viocnery.

27 DÉCEMBRE 1910. — Ah! mes bien-aimés, combien je souffre de ne pas épancher mon cœur dans les vôtres depuis des semaines et des semaines!

A part mes vœux de Noël, je ne vous ai pas écrit depuis le 23 novembre.

Je devais consacrer à des notes pour l'Exposition de Roubaix le petit nombre de demi-heures qui me sont arrachées par mes anges gardiens, avares de ma vie, dont ils poursuivent la prolongation avec une si grande ténacité. Dès lors, plus une minute pour vous écrire.

Et cependant, mon cœur déborde non seulement d'affection pour vous tous, mais aussi d'enthousiasme pour la glorieuse mission qui vous est confiée. Les membres de la famille Harmel sont appelés, non comme la foule, mais comme les apôtres, non comme les nombreux invités, mais comme les rares élus. Vous êtes destinés à vous montrer des soldats, des ouvriers de Dieu.

Cette *Corporation chrétienne du Val-des-Bois*, cette *Usine sanctifiée*, est un plume que le Sacré-Cœur a posé pour le salut de l'Industrie. Inutile de vous occuper vous-mêmes de faire connaître et éclater cette merveille des miséricordes du Sauveur. Il le fera lui-même. Les 420 communions qui, dans la nuit de Noël, ont été distribuées par notre vaillant aumônier, sont comme une étincelle qui est portée par Dieu même, pour embraser les âmes dans des milieux que vous ne connaissez pas.

Quand les apôtres, à la voix de Jésus, ont abandonné leurs barques et leurs filets, ils étaient loin de concevoir la magnificence même terrestre de leurs œuvres et de leur vocation. Mais aujourd'hui, comment ne pas la voir? Comment ne pas comprendre l'action de la Providence? Le monde entier est à conquérir et il est mûr pour une grande moisson. Or, notre tribu est visiblement destinée à procurer les transformations nécessaires au règne du Christ dans l'industrie.

Le P. Gratry a pu dire de lui-même :

« On parle d'ambition, on parle des âmes fortes qui aiment le pouvoir. Eh bien, je vous disai mon ambition: elle est immense. Mon espérance et presque ma certitude, c'est d'exercer sur la marche du monde une influence et de ne pas mourir sans avoir imprimé pour ma part, à force de désir, de prières et de conviction, et peut-être par quelques paroles, une impulsion qui dure et qui concourt à ce prochain triomphe de la Justice, de la lumière et de l'Évangile du royaume! Voilà ce qui me console de la mort et de tout. Oui, j'ai cette espérance et je sais qu'elle ne me sera pas vaine. »

Et il ajoute :

« Telle est la régulière ambition du chrétien. Oui, tout chrétien, et la moindre des femmes qui prie, et la plus humble religieuse qui veille solitairement devant l'autel, doivent avoir la même ambition, aussi bien que l'enfant qui répète les paroles maternelles et qui dit : « Notre Père qui êtes aux cieux », aussi bien que le journalier qui travaille et du milieu de son labeur dit un jour avec foi et désir : « Notre Père, que votre règne arrive sur la terre comme au ciel! »

Or, vous tous, mes bien-aimés, vous devez l'avoir encore davantage, cette grande et noble ambition.

Vous l'avez sûrement, vous, jeunes mères, dont les noms glorieux aux yeux de Dieu figurent sur le livre d'or, vous qui portez gaiement le fardeau des grands devoirs. Vous aidez Notre Seigneur, vous lui préparez des royaumes plus grands que la terre; car le cœur du chrétien est vaste comme le monde. D'autres sacrifient sur les autels de Mammon: l'or séduit leurs yeux de son mirage trompeur; ils ignorent qu'il cache la corruption et la mort.

Vous, vous sacrifiez sur les autels du Dieu vivant; vous êtes les apôtres de la vie, et les regards de l'Enfant Jésus vous enveloppent de son amour et de sa tendresse.

Et vous tous, bien-aimés, soyez forts contre vous-mêmes. Triomphez des deux perversions : l'orgueil et la sensualité; et ouvrant vos âmes à l'action divine, chantez le cantique d'actions de grâces.

Glorifiez le Seigneur qui, en vous confiant l'Usine chrétienne, a fait de vous les apôtres de la lumière, de la justice et de l'amour.

Et vous, qui n'habitez pas le Val-des-Bois, prenez aussi votre part de cette mission. Chassez le péché de vos foyers et, partout où vous vivez, semez autour de vous la loi, la justice et la miséricorde. Vous contribuerez ainsi à rendre le monde meilleur, et Dieu sera content de vous.

28 DÉCEMBRE 1910. — « Ni fleurs, ni couronnes », telle est la recommandation que je lis sur le faire-part d'un de nos amis de Roubaix. Ces chrétiens du Nord demandent à ceux qui partagent leur douleur de ne pas y mêler la vanité. Ils regardent cette intervention de l'esprit du monde dans la mort comme une profanation.

Et je réfléchissais, et je reconnaissais que l'esprit du monde, c'est-à-dire l'esprit de Satan, père de l'orgueil, s'infiltre partout, même à notre insu, et que nous en sommes comme imprégnés.

Il est parvenu à s'introduire dans les familles chrétiennes à propos de l'acte le plus saint de tous, celui de la première communion.

Quand l'enfant, est être fragile si impressionnable encore dans la fraîcheur de son innocence, va recevoir son Dieu pour la première fois, les amis et les parents envoient des cadeaux, même profanes, et nous en avons eu chez nous-mêmes des expositions qui rappellent celles des mariages.

Lorsqu'une fiancée s'unit à son fiancé, elle se pare pour lui plaire, et les parents et les amis apportent leur contribution affectueuse à cette sollicitude humaine.

Mais quand il s'agit de Jésus-Christ, n'est-ce pas le *Dieu Suffisant* par excellence ? Ne vient-il pas dans l'âme de l'enfant avec tous les trésors, auprès desquels les merveilles de l'univers ne sont que poussière et néant ?

Comment donc avons-nous osé exposer l'âme de notre enfant à mêler les préoccupations triviales de ces fleurs et de ces couronnes avec les pensées d'amour et de reconnaissance qui doivent déborder de son jeune cœur ? Comment n'avons-nous pas craint de livrer cette fleur délicate aux fumées de la vanité ?

Comment n'avons-nous pas compris que si, pour la mort, ces profusions sont une irrévérence pour Jésus-Christ, elles sont de la plus haute inconvenance ?

Autrefois, dans le temple de pierre de Jérusalem, Notre Seigneur armé du fouet, chassait les vendeurs, renversait les tables, foulant aux pieds leurs trésors, et s'écriait : « Ma

maison est une maison de prière et vous en faites une caverne de voleurs ».

Aujourd'hui, ne pourrait-il pas s'écrier : « Mon corps et mon sang ont été livrés pour buer le péché et vous en faites une occasion de péché, profanant ce temple bien plus précieux que l'ancien, l'âme de votre enfant. »

Et maintenant, voici que l'Eglise abaissant l'âge de la première communion, donne Jésus à nos petits de 7 ans. Elle demande que la fête soit si intime que, en dehors du foyer, aucune manifestation ne trouble le recueillement de l'enfant. Oh ! que cette prescription est sage, et comme nous devons tous la mettre en pratique dans toute sa vigueur !

Notre doux Jésus est *suffisant* !

Qu'il règne seul dans l'âme du petit innocent si cher à Dieu, non seulement à cause de sa candeur, mais encore à cause de sa simplicité et de son humilité naturelle. Ne ternissons pas le diamant de ces belles vertus. Chassons l'esprit du monde avec ses vanités, écrivons-nous : « Ni fleurs ni couronnes ».

30 DÉCEMBRE 1910. — Dernier Vendredi de l'année. Nous avons, comme d'habitude, monté notre garde dans la chapelle du Sacré-Cœur devant le Saint-Sacrement exposé toute la journée. Notre heure de midi à une heure et demie s'est écoulée comme une minute.

Comment rendre le sentiment ému, toujours nouveau que j'éprouve en contemplant l'hostie !

O mon Jésus, que de souffrances mystiques, que d'agonies, que de Passions il vous a fallu traverser pour arriver jusqu'à nous en 1910 ?

Je me souviens de mon premier voyage à Rome, en 1865, alors que j'allais chercher la santé de mon vénérable père, qui en est revenu rajeuni pour dix-neuf années de vie nouvelle.

Après avoir gravi à genoux les escaliers de la Scala Santa, nous arrivâmes au Sancta sanctorum où sont conservées les reliques de la Passion, et nous lûmes, écrit en gros caractères :

Saturatus opprobriis, rassasié d'opprobres.

Attritus propter scelera nostra, brisé à cause de nos péchés.

J'éprouvai alors une émotion profonde qui se renouvelle

chaque fois que ma mémoire me rappelle ce moment, ou que je lis dans les Vitaines du Sacré-Cœur :

*Cor Jesu salutarum approbiis.
Cor Jesu attritum propter scelera nostra.*

Je sens des larmes dans mon cœur qui voudrait fondre d'amour pour le Bien-Aimé. Car tous les jours, dans l'Eucharistie, il est rassasié d'opprobres, son cœur est brisé à cause de nos péchés. Voilà dix-neuf cents ans qu'il supporte ce martyre mystique pour arriver jusqu'à moi !

Il a été encouragé dans cette longue Passion par la pensée que ce jour, vendredi 30 décembre, Il aurait à ses pieds, dans cette pieuse et vaste chapelle du Sacré-Cœur de Nice, des cœurs qui se consumaient pour Lui.

Nos yeux se remplissent de larmes, quand nous pensons que nous n'avons pas de voix pour appeler, pas d'influence sur les hommes pour leur faire comprendre le trésor des trésors, l'amour qui n'est pas compris.

L'autre jour, le Bon Père Jules, à son passage, nous lisait le récit des événements eucharistiques survenus dans un village du diocèse de Carcassonne, le 10 septembre dernier.

C'était l'adoration perpétuelle et, pendant plusieurs heures, ceux qui étaient dans l'église ont pu voir le visage de Notre-Seigneur dans la sainte Hostie, tantôt souffrant, tantôt doucement aimable et attirant. Les premiers qui ont vu sont venus chercher les parents et amis et plus de mille personnes, femmes, enfants, hommes, ont pu contempler cette merveille.

Quelle bonté, de la part du bon Sauveur, de ranimer la foi par ces apparitions touchantes. Oh ! nous n'avons pas besoin de cela, nous, mes bien-aimés amis ; Jésus-Hostie, mon Seigneur et mon Dieu, est tout pour nous, et nous voudrions mourir pour Lui.

31 DÉCEMBRE 1910. — Jamais, de mémoire d'homme, il n'a fait à Nice un temps aussi épouvantable que du 20 novembre au 11 décembre : Pluie, vent, neige fondue. Impossible de sortir. La mer est démentée comme jamais ; c'était superbe à voir de nos fenêtres.

Le 20 décembre, délicieuse journée à Grasse avec mes petits-enfants et la famille Xavier Goby. Nous allons voir le Cher Père M. Jules Briangon, bien souffrant dans sa villa Clotilde. Le Cher Père est toujours admirable d'entrain et de bonne humeur au milieu des souffrances.

Avec une grande joie, nous apprenons la naissance

d'Odette, née le 21 décembre, baptisée le 23. Sa mère, Mme Pierre Viornery, laissait des craintes à cause du terrible accident arrivé à la dernière naissance ; mais grâce à Dieu tout va bien.

Il nous reste cinq dames inscrites sur le livre d'or. Elles liront ces lignes, qu'elles reçoivent à nouveau mes félicitations et l'expression de ma tendre affection. Chaque jour, à l'élévation, je prie avec amour pour elles et j'ai confiance qu'elles seront toutes protégées par le Sacré-Cœur.

Durant la nuit de Noël, nous avons partagé l'émotion des heureux parents dont les enfants, Marie et Thérèse, s'approchaient pour la première fois de la Sainte Table.

Que le Bon Dieu est bon !!

Oh ! oui, mes bien-aimées petites, vous avez bien raison d'insister auprès de maman pour un lever assez matinal qui vous permette d'assister à la messe chaque jour et de recevoir le Bon Jésus.

Senté. — J'ai eu un commencement de rhume le 24 novembre qui occasionné les visites du médecin les 27 et 28 novembre, mais le Pater a pour moi une sollicitude effective si touchante, m'empêchant de sortir quand il fait froid, etc., que j'en suis guéri radicalement, lui ayant juré obéissance (sur ce chapitre). Je ne vous parle pas de Mme Paul, vous connaissez ses sentiments et vous devinez les soins délicats dont elle ne cesse de m'entourer. Donc, je vais admirablement. Le Pater a été bien souffrant mais va mieux. Anna va toujours bien, intrépide et égayant notre foyer par son entrain et sa bonne humeur.

Au revoir, etc., etc.

SIXIÈME LETTRE

Douceur des nuits. — P. Gratry et l'inspiration de la nuit. — Les petits. — M. Briangon. — Le Cardinal Luçon et la persécution. — M. de Mun. — Notre-Dame des Champs. — Mort de M. Briangon.

12 JANVIER 1911. — Je vous ai bien des fois parlé de la douceur de mes nuits ; sans doute, vous-mêmes avez expé-

rimonté ce phénomène du travail de l'intelligence pendant le sommeil. Dans ma jeunesse, j'étais passionné pour la poésie; le soir, j'apprenais par cœur les tirades de Lamartine, de Victor Hugo, de Casimir Delavigne, de Barbier, etc. et le travail inconscient de la nuit achevait de graver les beaux vers dans ma mémoire.

J'ai expérimenté aussi que la nuit est le temps par excellence de l'inspiration : c'est durant mes heures de veille, d'insomnie, que je trouvais la solution à tous mes embarras d'affaires ou que je composais mes discours.

Et depuis quelques années, je vous l'ai déjà conté, il me semble que la nuit je converse avec les anges et avec les membres de ma famille de l'autre monde.

Or, je suis frappé de trouver ces pensées exprimées par le P. Gratry, dont je lis avec enthousiasme le commentaire de l'Evangile selon saint Mathieu (deux volumes, chez Pierre Téqui). Il raconte qu'avant de se mettre au lit, il écarte les rideaux de ses fenêtres, pour jouir des splendeurs des milliers d'étoiles qui scintillent au firmament. Il ajoute :

« Les hommes ne privent-ils pas leur vie des plus divines ressources en abrutissant leur sommeil? N'empêchent-ils pas la saine nutrition de l'âme en Dieu, et le développement de ce germe dont l'Evangile a dit : « Soit que l'homme veille, soit qu'il dorme, le germe croît et se développe ». Plongés tantôt dans les excitations de la lumière artificielle où ils s'agitent pour mieux jouir, tantôt dans la léthargie des ténèbres où ils s'enveloppent pour mieux dormir, ne se privent-ils pas toujours de l'étoile qui scintille vers eux.

« Ne jamais s'éveiller la nuit pour prier; ne jamais préparer au sommeil son aliment sacré! Oh ! quelle faute et quel oubli des devoirs de l'âme. Ne sait-on pas que le sommeil recueille ce que notre veille a semé, comme notre mort recueillera ce que notre vie aura semé. Donnez donc au sommeil des germes à développer et semez la prière afin de recueillir l'inspiration. » (T. I, p. 25.)

MERCREDI 11 JANVIER. — Nous sommes bien reconnaissants des nombreuses lettres qui nous ont été envoyées depuis le 22 décembre jusqu'à ce jour et qui se montent au chiffre de 255, non compris les cartes de visite.

Le jour de Noël, nous avons reçu la dépêche suivante : « Réunis en famille, nous adressons à notre Chef vénéré, la tendre expression de notre amour et de notre fidélité. »

« Signé : Maurice, Marthe, Julien, Léon, Pierre, Jacques, Armand. » Mon cœur a été bien touché de ce souvenir.

J'ai été bien sensible aux lignes ajoutées par les petits enfants aux lettres des parents, et j'en exprime ma reconnaissance, car j'aime particulièrement mes petits-enfants, mes petits-neveux, mes arrière petits-enfants et mes arrière petits-neveux.

Hier, Mme Paul et le Père Annémonier sont allés à Grasse voir M. et Mme Léon, accourus auprès de M. Briançon dont la fin paraît prochaine. Le cher malade est admirable de résignation et d'amour de Dieu. Quel beau spectacle que celui de la mort d'un saint, et comme on sent alors la grandeur de la foi. Je n'y étais pas allé parce qu'on raconte toujours pour moi des imprudences. Je me porte parfaitement bien, mais je reste très fragile et crains beaucoup les refroidissements.

12 JANVIER. — Visite de Léon, venu de Grasse pour passer la journée avec nous. Je vous laisse à penser ma joie ! Un temps magnifique nous permet de parcourir la promenade des Anglais.

12 JANVIER. — Le cardinal Lugin. — Nous avons lu avec admiration le discours de Mgr le Cardinal dans sa cathédrale de Reims, le jour de l'Épiphanie. Il fait un tableau saisissant de la persécution actuelle en quelques mots :

« Privés de nos traitements, chassés de nos demeures traditionnelles, spoliés même des pauvres épargnes réservées pour nos vieux jours, réduits au titre de simples occupants dans ces temples que nous avons bâtis, traînés devant les tribunaux pour les actes de notre saint Ministère, etc... »

Aux premiers siècles, les hommes répondaient par la haine à l'amour que leur apportaient les chrétiens. Tacite raconte que les chrétiens étaient convaincus de haïr le genre humain. Et les hommes de proie de ce temps-là, traînaient ces hommes nouveaux, humbles et doux, sous l'œil féroce des foules. Leur indéfinissable majesté rendait leurs juges ivres de fureur. Après dix-neuf siècles, les hommes de proie qui se sont hissés au pouvoir, agissent de même. Ils cherchent à perdre les catholiques dans l'esprit des masses par les mêmes calomnies. Ils nous accusent d'être les ennemis de la société actuelle. Ils se sont rués sur le milliard des Congrégations, disons en réalité sur le milliard

des pauvres et ils ont dévoré ce bien sacré au milieu des ripailles avec des filles de joie. Ce sont des loups servis par des renards.

Que faire contre la haine, la calomnie, la force triomphante? Consultons les apôtres et les martyrs. Ils ont vaincu un monde bien plus mauvais que le nôtre. Ils ont créé un monde nouveau par la parole de Dieu.

Jésus-Christ est-il moins puissant que dans ce temps-là? Nullement. Il faut des apôtres, des hommes vainqueurs de toute idole, spécialement de l'or et de l'argent.

Grâce à Dieu, ces hommes existent; ils se lèvent. Les lois iniques de la Séparation, destinées dans l'esprit de leurs auteurs à détruire l'Eglise, lui ont rendu sa puissance divine tout entière, en la débarrassant des entraves humaines qui la ligotaient sous prétexte de la favoriser. Et la voix du Cardinal Luçon retentit à travers la France comme la parole libératrice et nos cœurs chantent avec enthousiasme nos espérances indéfectibles.

Quand j'ai appris le jugement de la Cour d'Appel condamnant notre Cardinal, je lui ai écrit pour lui exprimer les sentiments de piété filiale de notre famille et de nos chers ouvriers. Il m'a remercié et m'a répondu qu'il accepte de présider la fête du Syndicat Agricole de la Champagne au Val-des-Bois, le mercredi 10 mai prochain. Ce nous sera une grande joie d'acclamer le Père de nos âmes, le martyr de la liberté de conscience pour les enfants de France.

13 JANVIER 1911. — Lettre du Bon Père à M. le comte de Mun :

Nice, le 6 janvier 1911.

« Mon cher Ami,

« Recevez mes vœux affectueux pour l'année 1911 avec le tribut de mon admiration (celle de mes enfants avec la mienne) pour votre merveilleuse activité au soir de votre vie.

« Je goûte et je fais goûter par mes petits-fils vos beaux livres derniers : *Ma Vocation sociale* et *Combats d'Hier et d'aujourd'hui* et nous vous lisons avec joie et fierté dans les interventions fréquentes que vous faites par la presse au milieu des luttes actuelles.

« Il me semble que dans l'histoire de l'Eglise de France, ce temps marquera comme le plus beau. Avait-on jamais vu dans l'Episcopat et le Clergé une aussi grande union avec Rome, une aussi grande promptitude dans l'obéissance?

« Quand je me reporte à ma jeunesse, quelle différence! Comme sous ce rapport les temps actuels sont au-dessus des jours d'autrefois.

« Quelles espérances ne pouvons-nous pas concevoir? Car, pour moi, c'est quand les bons sont meilleurs que la société est meilleure. Les mauvais font leur métier et Dieu les fait servir à sa gloire. Ce sont les sangsues nécessaires pour guérir le malade.

« La tour de Babel politique démontre bien qu'il n'y a qu'une question en France : La question religieuse. La forme du gouvernement, le régime, la politique en un mot ne sont que des chimères... »

Réponse de M. de Mun

Paris, le 10 janvier 1911.

« Merci de tout mon cœur, mon cher et fidèle Ami, de votre affectueux souvenir, de vos vœux et de vos paroles si chrétiennement réconfortantes. Votre vieillesse comme votre âge mûr est un exemple pour tous. Que Dieu la bénisse et la prolonge longtemps encore. C'est le vœu de votre vieil ami, qui vous embrasse en se rappelant au bon souvenir de tous les vôtres. »

Signé: A. DE MUN.

18 JANVIER. — M. l'abbé Péters m'apprend la fondation d'une confrérie de Notre-Dame des Champs que notre vénéré Cardinal a daigné approuver et dont il a placé le siège dans la chapelle du Val-des-Bois.

On réunira dans cette confrérie les cultivateurs qui pratiquent leurs devoirs religieux.

Une telle nouvelle ne peut que nous être très agréable, et, d'accord avec mes enfants, nous sommes décidés à accueillir la Sainte Vierge, patronne des Champs, avec l'honneur et l'amour qu'elle mérite. Je me mets en quête d'acheter une statue et nous demanderons à notre Archevêque de la bénir quand il viendra le 10 mai.

Vive Marie Immaculée, reine de l'Usine et des Champs, comme elle est la reine du Ciel.

La nouvelle statue sera placée sur l'autel actuel de saint Antoine, qui restera dédié au saint Thaumaturge, charmé d'être présidé par la Reine du Ciel et de la Terre. Rien ne sera donc changé dans nos dévotions actuelles, nos messes

du mardi, les prières à saint Antoine, etc... Nous aurons seulement en plus la douce invocation de Marie sous sa dénomination déjà si populaire de Notre-Dame des Champs.

21 JANVIER. — Fête de sainte Agnès. Hier, en rentrant du Sacré-Cœur où j'ai passé en partie mon après-midi au pied du Saint-Sacrement, j'ai trouvé une dépêche de M. Armand Briçonnet : « Père bien aimé retourné à Dieu ce matin. — Armand. »

Cette nuit, je suis resté plusieurs heures éveillé, comme cela m'arrive quelquefois; j'ai passé ce temps avec ce bon cher Père qui vient de nous quitter. Je n'éprouvais que douceur et amour dans sa compagnie. En priant pour lui, je lui demandais de nous protéger et de nous donner sa tendre et filiale affection pour Notre Seigneur, sa patience et son entrain. Vous vous souvenez avec quelle gaieté il savait supporter les nombreuses souffrances qui ont accablé son corps depuis plusieurs années. Quelle aménité dans sa dernière maladie, quel charme pour ceux qui l'abordaient de trouver un malade si aimable et si bon! Il ne cessait de recommander à ses enfants, réunis autour de son lit de mort, l'union et l'amour mutuel. Il laisse après lui la suave odeur de Jésus-Christ, le parfum de la miséricorde et de la vertu.

Recevez, etc...

SEPTIÈME LETTRE

Entrée dans la quatre-vingt-troisième année : la vieillesse. —

« Actions de grâces ». — Sacrifice du soir.

En ce jour, 17 février 1911, je franchis l'étape de mes 82 ans pour entrer dans 83^e année. C'est à vos affectueuses prières que j'attribue cette prolongation de ma vie, sans autre infirmité qu'un peu d'affaiblissement de l'ouïe, avec des jambes vaillantes, des yeux qui me permettent de lire et d'écrire sans lunettes, une santé parfaite bien que fragile. C'est aussi sans doute à mes deux anges gardiens, le Pater et M^{re} P. Sencourt, qui veillent avec un soin jaloux à écarter les dangers de ma route. Cette saison exceptionnellement froide ici nécessite une vigilance de tous les

moments. Mon anniversaire tombant providentiellement un vendredi, je puis le consacrer à Jésus-Eucharistie dans la chapelle du Sacré-Cœur où, désormais, nous avons l'adoration diurne tous les vendredis.

1^{re} *La vieillesse*. — Mgr Baunard vient de publier un ouvrage intitulé *Le Vieillard*, qui fait honneur à son talent comme ses ouvrages précédents.

Ce volume in-8°, de 323 pages, est très intéressant, particulièrement pour moi, parce que j'y trouve retracées toutes mes impressions d'ontogénaité. Le digne prêtre fait parler de notre Confrérie, puisqu'il a dépassé 80 ans. Il montre comment, chez les chrétiens, la vieillesse est non le déclin mais le progrès, non la descente mais l'ascension.

Éprouve bien cela. À mesure que j'avance en âge, je sens dans mon esprit et dans mon cœur l'impression d'une montée vers des horizons et des spectacles grandissants, tandis que tout ce qui est en bas diminue et se rapetisse. La vie est une ascension et le temps un ascenseur. La vieillesse est le dernier palier d'où j'entrerais directement dans la maison de mon Père. Comme tout ce qui ne va pas à Dieu, c'est-à-dire à l'infini, me paraît petit et mesquin !!

À mon âge, le temps ne marche plus, il vole. Les années ont-elles encore douze mois? Les mois ont-ils trente jours et les jours vingt-quatre heures? Il me semble être dans un train à grande vitesse qui m'entraîne à l'éternité; elle est tout près de moi et je crois parfois sentir le souffle de Dieu qui va me juger.

Je n'ai pas peur de Lui, c'est mon Jésus que j'aime avec ardeur, celui qui soulève mes enthousiasmes. J'aspire à le voir, à le posséder avec la sérénité d'un lendemain sans fin.

2^{re} *Actions de grâces*. — Tous les souvenirs de mon enfance, de ma jeunesse, de mon âge mûr, se pressent en foule dans ma mémoire. Mais quoi, ne sont-ils pas la totalisation des dons de Dieu, de ses bienfaits? N'ai-je pas à témoigner mon immense reconnaissance quand, au sommet où je me trouve, je suis la marche de sa miséricorde, les industries de son amour pour me ramener à Lui quand je voulais m'éloigner, son inépuisable bonté à pardonner, pardonner toujours, m'offrant à chaque instant des occasions de recommencer à le servir, à l'aimer et à le faire aimer! Je veux vous citer quelques lignes de Mgr Baunard qui s'appliquent si bien à moi :

« Mes souvenirs affluent; ils me reportent à cent et mille

« circonstances où aveuglé, tâtonnant, je ne voyais pas mon chemin, où inerté, impotent, je ne pouvais me lever, où rebelle et réfractaire, je refusais de marcher. C'est alors que soudain, je me suis senti intérieurement non seulement éclairé, incité, animé, mais soulevé par quelqu'un qui, me dominant de sa force et m'enveloppant de sa sa tendresse, me prenait et me portait silencieux et voilé dans ses bras. J'ai crié, je me suis débattu sur son sein, comme un pauvre enfant malade ou menacé que son père emporte et sauve malgré lui dans la nuit.

« Mais présentement, il fait jour, mes yeux se sont ouverts; et je reconnais mon sauveur. C'était mon Père ! »

Cœur Sacré de Jésus, dès ma jeunesse je vous ai connu et je vous ai invoqué. Notre foyer, fondé le 1^{er} septembre 1852, a été placé dès l'origine sous votre protection. Ma chère Gabrielle avait pour vous une tendre dévotion. Nos livres de piété favoris étaient ceux qui nous parlaient de vous.

C'est vous qui avez inspiré à Gabrielle son héroïque sacrifice; c'est vous qui l'avez récompensée en garantissant la jeunesse de nos cinq fils de la contagion du vice, spécialement durant leur séjour à l'étranger et leur service militaire.

Et maintenant, au soir de ma vie, à qui dois-je l'union de mes enfants et petits-enfants? A qui dois-je leur persévérance dans la voie sociale que je leur ai tracée, sinon à vous, à deux Cœur de Jésus!

Les familles sont des dynasties de vertus. C'est parce que les descendants sont infidèles que nous voyons tant de familles sombrer. Combien n'ai-je pas connu de fils d'hommes illustres ou de grands chrétiens qui parlaient avec légèreté sinon avec dédain, de ce qu'ils appelaient les « idées à papa » ?

Il n'en est pas de même de notre tribu. Mes enfants et mes petits-enfants sont fiers des traditions chrétiennes de leur famille. Ils se sont pénétrés de la mentalité démocratique de leur vieux Bon-Père, dont ils veulent prolonger l'action sociale pour le salut des travailleurs, les fils et les frères de prélibération de Notre Seigneur Jésus-Christ.

Ainsi ils consolent ma vieillesse par l'amour et (ce qui à mes yeux est mieux encore) par leur docilité et leur soumission d'esprit.

O Dieu, ô Père, me voici à la veille du grand sacrifice, je veux qu'il soit un sacrifice d'action de grâces. Je vous

l'offre dans cet esprit en acceptant à l'avance toutes les souffrances, toutes les infirmités par où il vous plaira de me faire passer. Je veux que tous mes soupirs, jusqu'à mon dernier vous orientent : « Merci mon Dieu ».

3^e Le sacrifice du soir. — C'est un fait d'expérience que nous croyons tous à la mort pour les autres, mais personne n'y croit pour soi-même. De plus, chacun se fait un cruel devoir de détourner ses amis, même les vieillards, d'y penser.

Je les connais ces aimables flatteurs, qui vantent notre force de résistance et qui nous proclameraient volontiers des « chênes ». J'en ris moi-même, sachant combien ils pensent peu en qu'ils disent, mais leur affection se réjouit de m'induire en erreur. Pourquoi ne pas les laisser jouir de cette naïve illusion?

Il est vrai qu'on ne se croit vieux qu'à l'âge qu'on aura et non à celui qu'on a; la jeunesse du cœur nous suit dans notre ascension vers les sommets, et je suis obligé de raisonner pour reconnaître que je suis octogénaire.

Flourens, l'académicien, dit : « L'homme ne meurt pas, il se tue. La durée normale de la vie est d'un siècle. » Il ajoute : « Peu d'hommes, il est vrai, atteignent ce terme, parce que peu font ce qu'il faut pour y parvenir. »

Voilà une leçon à retenir, et que pour mon compte, tard peut-être, je cherche à appliquer par un régime sévère et une austère tempérance.

Cependant depuis quarante ans, c'est-à-dire depuis que j'ai perdu ma femme, la pensée de la mort ne m'a guère quitté. Selon le programme du *Carleste palmetum*, la méditation du lundi porte sur la mort. Je la faisais chaque semaine. Depuis quelques années, cette attente de la fin est bien plus vive. Elle n'a pour moi rien de pénible. La mort n'épouvante que ceux qui la fuient, ceux qui la regardent en face comprennent qu'elle est la porte de la vraie vie avec ses joies éternelles.

Le P. Lacordaire écrit : « Croyons bien que nous sommes ici-bas uniquement pour mériter notre mort, et par elle portant le bois de son sacrifice, et gagnant la montagne où il doit être immolé ».

Je me prépare en me détachant de tout ce que je dois laisser, non pas de vous, mes Bien-Aimés, car vous, je ne vous laisserai pas; je continuerai à vous aimer et à prier pour vous; c'est de tout le reste que je parle.

Tout d'ailleurs nous y invite, car tout nous quitte, les lettres mortuaires pleuvent sur nous, nos amis partent tour

à tour; hier, c'était cet excellent cher père, M. Briangon, qui était pour moi un frère tendrement dévoué.

La solitude se fait autour de nous; nous restons comme ces feuilles mortes qui ont persisté à la pointe des arbres, attendant un coup de vent prochain qui va les emporter.

Mais en même temps, je m'attache tous les jours davantage à Jésus-Christ, au Sacré-Cœur, à ce Cœur qui a été brisé par amour, qui est tous les jours rassasié d'opprobres par amour.

C'est Lui que je reçois chaque matin, et je lui dis :

« Venez, mon Bien-Aimé,

« Venez me chercher !

« Que mon âme soit plongée dans votre amour pour l'Eternité ! »

Priez pour moi, mes Bien-Aimés, afin que mes désirs soient réalisés, J'attends de votre affection une communion spéciale à mes intentions.

Recevez, en ce jour anniversaire de ma naissance, ma meilleure bénédiction avec mes plus tendres embrassements.

..

HUITIÈME LETTRE

(Vendredi 24 Février 1911)

Aldé Boulet. — Marraine improvisée. — Charles. — La mère avec son enfant devant l'Eucharistie. — M^{re} Paul Saucoirt catéchiste. — Pénitents. — Repas de mon anniversaire. — Cœur sacré de Jésus. — Notre rangon.

Je tiens tout d'abord à vous remercier des télégrammes et des nombreuses lettres que j'ai reçus m'apportant vos vœux et votre affection.

Rien n'est plus fortifiant ni plus doux à ma vieillesse. Votre amour filial ensoleille le soir de ma vie, en sorte que la fin de ma longue existence, au lieu d'être triste et abandonnée comme c'est la loi commune, est réconfortée et réjouie par vos délicates attentions et votre sollicitude.

Comment ne serais-je pas attiré à aimer la vie que vous me rendez si heureuse !

Je veux aujourd'hui vous faire participer aux petits incidents de notre foyer à Nice, en vous donnant mon journal du 21 janvier à ce jour, 24 février.

Je vous dirai tout d'abord que le Pater a été bien souffrant. Il a traversé une crise inquiétante qui s'est heureusement dénouée, grâce aux prières de la Petite Sœur de Lisieux et à toutes les vôtres du Val.

Mais il a bien maigri, puisque de 73 kilos 35 qu'il pesait au 4 janvier dernier, il est tombé à 64 kilos 900 ces jours derniers. Enfin, il est décidément en bonne convalescence.

Le temps a été généralement beau pendant cette période. Sur 34 journées, 5 ont été très froides et mauvaises, 11 ont été maussades et sans soleil, 18 ont été ensoleillées de sept heures du matin à quatre heures du soir.

Vous avez reçu 129 lettres et en avons envoyé 122.

Venons maintenant au jour le jour :

SAMEDI 21 JANVIER. — Nous avons le plaisir de posséder à déjeuner mes bien-aimés petits-enfants de Cannes, M. et M^{re} Antoine Heurtard.

DIMANCHE 22 JANVIER. — Nous allons rendre visite à M. l'abbé Boulet, vicaire général d'Orléans, descendu à l'Evêché. Il vient ici pour sa santé fort ébranlée. Nous avons parlé des jours d'autrefois, alors qu'il était aumônier de l'Œuvre des Cercles à Orléans.

J'ai été bien heureux de le revoir; il est toujours le même, simplement bon et ne pensant qu'au salut des âmes.

MARDI 24 JANVIER. — Mme Paul était à l'église pour faire sa visite au Saint-Sacrement. M. le Curé de Sainte-Hélène s'approche et lui dit : « Voulez-vous faire une bonne œuvre? Voici une pauvre femme qui apporte sa petite fille pour être baptisée, elle n'a pas de marraine et pour parrain son enfant de 7 ans trop jeune. » Mme Paul accepte et signe sur les registres le baptême de *Noëlle*, ainsi nommée parce qu'elle est née le jour de Noël. La marraine s'occupera de sa filleule.

MERCREDI 25 JANVIER. — Notre bon petit Charles vient déjeuner avec nous, apportant le bon souvenir et l'affection de Marie-Claire et de ses parents.

JEUDI 26 JANVIER. — M. l'abbé Boulet, vicaire général d'Orléans, vient déjeuner avec nous. Il nous parle de Mgr Touchet, qui s'est attaché depuis près de deux ans à

former dans son diocèse des groupements d'hommes. Pour y arriver, chaque dimanche, il va dans une paroisse; il assiste à la grand-messe où il prêche, puis il préside un banquet d'hommes où il parle quelquefois pendant une heure.

Il soulève l'enthousiasme partout où il passe. On a vu des villages où le banquet réunissait trois cents hommes. C'est un renouveau dans le diocèse.

Après le déjeuner, nous faisons une promenade ensemble jusqu'à 4 heures.

En rentrant, nous trouvons M. l'abbé Lefebvre, de Fontainebleau. Il va à Rome et il n'a pas voulu passer sans nous voir. Comme tous les apôtres, il a bien des déboires, mais il les supporte vaillamment et travaille avec le plus d'activité possible au salut des âmes.

VENDREDI 27 JANVIER. — Pendant notre adoration de ce jour, une femme entre à la chapelle avec un petit garçon qui paraît avoir 4 ans. Elle se place sur un prie-Dieu, derrière nous, le petit, debout sur le prie-Dieu, contre sa maman, et nous entendons la mère qui parle à demi-voix et fait répéter à l'enfant les invocations au bon Jésus.

« Mon petit, dis comme moi :

« Mon Dieu, je crois que vous êtes présent au Saint-Sacrement de l'autel.

« Je vous adore, je vous aime de tout mon cœur. Bénissez-moi, bénissez papa et maman et faites-nous la grâce de vous aimer et de vous servir tous les jours de notre vie. »

Puis l'enfant récita seul le *Notre Père* et *Je vous salue Marie*.

À la fin de l'adoration, sa mère lui fit dire encore cette prière :

« Mon doux Jésus, je vous attends, je vous désire; venez dans mon cœur et faites que je vous appartienne toujours. »

Nous étions tout émus de ce dialogue accompli avec une grande simplicité sans faire attention à personne.

SAMEDI 28 JANVIER. — Réunion du Conseil d'adoration du Vendredi, chez M. l'abbé Rosso. Notre Bureau est complété ainsi: Je reste Président; M. le Commandant Gourgas, Vice-Président; M. le Docteur Puig, secrétaire; M. Orenge, Trésorier. Celui-ci est d'un dévouement admirable, il ne se plaint que d'une chose: qu'on lui donne trop peu à faire. Aussi a-t-il une bonne part dans les 230 adhésions que

nous avons sur nos listes pour une demi-heure chaque vendredi.

Durant les messes, depuis 6 heures jusqu'à 9 heures, il y a toujours du monde, et au Salut, à 4 heures, la chapelle est bondée. Quel bien est résulté de cette adoration et quelle puissance d'amour et d'atrait dans la Sainte Hostie!

DIMANCHE 29 JANVIER. — Dès le matin, comme d'habitude, je vais à la Conférence de Saint-Vincent de Paul de Saint-Pierre. La séance se tient dans une salle dépendante de l'église où il y a toujours un bon feu, ce qui engage mes anges gardiens à ne laisser sortir le matin, ce jour-là.

Cette Conférence paroissiale a été fondée par M. Fay, que mon frère Ernest a beaucoup connu. C'était un chrétien remarquable, d'une situation modeste; il a eu douze enfants, qui sont tous très honorablement établis.

C'est un des fils de M. Charles Fay qui préside notre Conférence, homme très actif, très dévoué et, pour nous, un excellent ami.

Chaque dimanche, nous sommes une quinzaine, dont dix hivernants. Ce jour 29 janvier, nous avons notre sermon de charité pendant la grand-Messe paroissiale, à laquelle assistent tous les confrères pour faire honneur aux dames patronnesses. La quête a produit 1.800 francs.

Après-midi, nous sommes allés au monastère de la Visitation, adorer le Saint Sacrement, exposé à l'occasion de la fête de saint François de Sales.

En sortant de la Visitation, nous montons au cimetière du Château. Il est vraiment magnifique et comparable au Campo Santo de Gênes. Il est peuplé de statues de marbre qu'on dirait vivantes.

JEUDI 3 FÉVRIER. — Comme chaque jeudi, M^{me} Paul, le matin à 9 heures, va chercher M^{mes} de Chalçon; elles se rendent ensemble à l'église de Sainte-Hélène pour faire le catéchisme. Chacune de ces dames a 27 garçons. M^{me} Paul est très contente de ses élèves qui ont la pétulance méridionale, mais qui, en même temps, sont intelligents et très gentils; l'un d'eux est atteint d'une coxalgie. M^{me} Paul va le voir et lui a prêté le catéchisme en images. Sa famille est bien chrétienne, comme en général tous les gens du peuple de ce quartier.

VENDREDI 3 FÉVRIER. — Visite de l'aimable trinité de Cannes. M^{me} Haurard, Antoine et Cécile. Je vous laisse

à penser combien nous avons été heureux de passer quelques instants ensemble.

DIMANCHE 12 FÉVRIER. — Pluie et froid, je ne sors pas. M. l'abbé Garnier vient déjeuner avec nous. Nous sommes tout heureux des quelques heures passées avec cet apôtre intrépide, toujours vaillant contre vents et marée, obligé de lutter contre ses confrères qui veulent le retenir; ami fidèle, optimiste inconvertissable, riche nature qui a besoin de se dépenser, toujours dévoré de la flamme de l'amour de Dieu.

MERCREDI 15 FÉVRIER. — M. Emile Mennesson vient déjeuner avec nous. Nous allons ensemble adorer le Saint-Sacrement à la chapelle des Pénitents blancs qui a aussi ses Quarante-Heures. Cette petite chapelle, charmante, située en plein vieux Nice, appartient à la Congrégation des Pénitents blancs, dont quelques-uns en costume se succèdent dans le chœur pour l'adoration. Les adhérents sont principalement des gens du peuple; ils sont plus de mille. Ils ont des revenus importants pour leur société de secours mutuels et un certain nombre de lits à l'hôpital dont ils peuvent disposer pour leurs malades.

Leur petite chapelle leur conserve l'esprit chrétien; c'est derrière l'autel, à la sacristie, que se tiennent les réunions de Comité. Chaque dimanche matin, ils ont l'office.

Avec M. Emile, nous avons parcouru les rues de la vieille ville qui ressemblent tout-à-fait aux anciens quartiers de Gênes.

Le soleil ne peut jamais pénétrer dans ces maisons très hautes et dont les façades sont à trois ou quatre mètres des maisons d'en face. Aussi, dans les familles pauvres, qui sont entassées dans ces logements humides, y a-t-il beaucoup de scrofuleux et d'estropiés.

VIENDEMI 17 FÉVRIER. — Quatre-vingt-deuxième anniversaire de ma naissance. Cette première journée est consacrée à la contrition de mes fautes. Je compte sur la miséricorde de Dieu, mon Créateur et mon Sauveur.

Au pied du Saint-Sacrement, dans la chapelle du Sacré-Cœur, j'ai demandé pardon de toute mon âme et je veux consacrer à ce sentiment de componction toute la première semaine. C'est une année de grâce qui commence et qui m'est donnée pour l'expiation.

SAMEDI 18 FÉVRIER. — Mes petits-enfants de Nice et de Grasse, M. et Mme Xavier Goby, Mme Ernest Collard et sa tante, Mme Varlet, arrivés à Menton depuis huit jours, sont réunis à notre table pour fêter mon entrée dans ma 83^e année. Joyeux repas échauffé par la plus grande affection, égayé par l'entrain de tous. Au champagne, Charles se lève pour me porter le toast suivant :

« Cher Bon Père,

« Je lève mon verre à votre santé, et je viens vous souhaiter au nom de tous un joyeux anniversaire.

« Je me ferai aussi l'interprète de nos parents du Val qui seraient aujourd'hui si heureux de pouvoir vous offrir leurs vœux de vive voix.

« Un petit coin du Val s'est transplanté sur la Côte d'Azur et Dieu est si bon qu'il n'a pas voulu le priver de son chef et qu'il a permis qu'après l'avoir installé, vous veniez encore, chaque hiver, le réchauffer de votre affection et l'éclairer de vos conseils.

« Cette année, plusieurs fleurons d'arrière petits-enfants viendront encore embellir votre couronne. C'est la récompense que le Sacré-Cœur vous donne en retour de l'ardeur que vous avez mise à propager sa dévotion. Il a toujours permis que vos efforts soient couronnés de succès, n'en voyons-nous pas un exemple dans cette œuvre de l'adoration des vendredis que vous avez établie à Nice? Aussi, il ne saura rien refuser à vos enfants qui lui demandent de vous conserver longtemps encore à leur affection et vous serez heureux de les voir toujours fidèles à votre devise : « Christ et liberté ».

Nous buvons ensuite à la santé des bien-aimés absents, nous parlons de vous tous, du Val, etc.,

DIMANCHE 19 FÉVRIER. — Défilé du Carnaval favorisé par un temps splendide. Pendant ce temps, nous allons à l'église de Notre-Dame-du-Port où ont lieu les Quarante-Heures. Nous avons goûté les douceurs de la solitude auprès du Bon Sauveur.

Un de nos confrères de la Conférence, M. le docteur Puig était là. M. et Mme Fossat, qui s'y trouvaient aussi, sortent avec nous pour nous faire leurs amitiés. Nous revenons à pied par la mer et faisons les quatre kilomètres en respirant le soleil et la mer à pleins poumons.

Une foule d'hivernants encombraient la promenade. On remarquait le costume étincelant des agents de police. Dans ce pays du bluit, on se paie du galon. Je me souviens que l'année dernière, le Pater voyant un homme tout chamarré demande à un indigène: « Quel est ce général ? » — « Ce n'est pas un général, Monsieur l'Abbé, c'est un sergent des gardes-champêtres. »

Vendredi 24 Février. — Octave de mon 82^e anniversaire passé comme vendredi dernier, avec le Sacré-Cœur.

Toute cette semaine a été spécialement employée à la contrition. Pendant mes douces heures d'insomnie, je me tenais au pied de la Croix, dans la douleur et la confusion, ou bien au Jardin des Oliviers. En m'examinant moi-même, je constatais que je n'ai rien à moi et de moi que le péché.

J'entendais les sanglots du Sauveur dans son agonie. J'assistais en esprit à la sueur de sang causée par les péchés du monde, par les miens en particulier.

Je répétais les invocations poignantes qui me percent l'âme:

« Cœur Sacré de Jésus abreuvé d'outrages.

« Cœur Sacré de Jésus broyé par nos crimes, »

livré en dérision aux suppôts de Satan par mes fautes.

Et je pensais à sa miséricorde: s'il m'avait abandonné un instant quand j'étais dans sa disgrâce, je serais maintenant en enfer. Devant mon esprit passait la révolte des anges, révolte d'un instant si terriblement punie, sans attendre un regret qui serait peut-être venu.

Je pensais à tel ou tel, mort au milieu du péché, tandis que moi, mieux traité par la miséricorde, j'ai eu le temps de pleurer mes ingratitude.

O mon Dieu, donnez-moi la grâce de comprendre l'énormité de la révolte contre vous. Donnez cette lumière à tous les miens, afin qu'ils craignent de vous offenser.

Prosterné contre terre à vos côtés, au jardin des douleurs, faites-moi participer à votre agonie.

Baigné de votre sang au pied de la croix, donnez-moi une véritable douleur de mes désobéissances.

Tibi soli peccavi et malum coram te feci.

Cor contritum et humilitatum Deus non despicies.

Au revoir, etc.

NEUVIÈME LETTRE

(7 Avril 1911: Premier Vendredi du Mois. Fête de la Compassion de la Sainte Vierge.)

Douloureux épreuves. — Poésie de G. Arlaud. — R. P. Dehon. — Monseigneur chez M. Gaby. — Les Frères de Bordighera. — Maladie de M^{re} Julien. — Congrès diocésain. — L'abbé Bordron.

Depuis le 24 février, je ne vous ai pas écrit; les chagrins qui ont fondu sur nous ne m'ont pas laissé le courage de continuer ma correspondance habituelle. Il faut le faire cependant et je recommence le jour où l'Eglise nous rappelle les douleurs de la Vierge Marie, notre Mère du Calvaire.

Ah! c'est que Dieu nous a frappés rudement! Ses visites sont terribles. Il y a un peu plus d'une année, il était passé au Val-des-Bois, pour y cueillir en quelques mois quatre petites fleurs du Paradis dans trois foyers désolés. Et pendant que les mères pleuraient, les enfants, devenus de gracieux petits pages à la cour du Roi Jésus, chantaient le *Gloria in excelsis de Noël*.

Et voici que cette année, en quelques jours, il visite deux foyers, l'un à l'aurore du bonheur, alors que les deux époux étaient encore sous le charme des premières amours, l'autre après vingt-huit années de vie commune, durant lesquelles l'affection mutuelle et l'habitude avaient plongé de profondes racines dans les âmes.

Ma bien-aimée petite-fille Germaine, Madame Jacques Harnel, passait, en une seule nuit, de la santé à la mort, laissant un fils, souvenir doux et amer tout à la fois (6 mars).

Madame Julien, quelques jours après avoir assisté aux obsèques de sa nièce, était saisie tout à coup par la cruelle maladie qui la conduisait au tombeau en 3 jours (27 mars).

Elle a eu juste le temps de se montrer admirable de résignation et de foi, laissant à son mari et à ses enfants réunis, le grand exemple d'une fin héroïque.

O mon Dieu, vos pensées ne sont pas les nôtres, et nous adorons sans les comprendre vos mystérieux desseins,

sachant que vous agissez toujours avec miséricorde, alors même que vous enfoncez le glaive de la douleur dans nos pauvres cœurs.

O Marie, Reine des douleurs, faites-nous connaître les bienfaits de la souffrance et le prix des larmes, quand elles sont versées en union avec les vôtres.

Nous savons que cette terre n'est pas notre demeure, c'est seulement un passage; notre demeure est au ciel, où vous reconstituez notre famille.

La souffrance est, ici-bas, le grand travail de l'homme. Donnez-nous la grâce de l'accepter, de l'unir à la vôtre et à celle de votre divin Fils, afin d'en faire le principe de notre bonheur durant l'éternité.

Avant de reprendre mon journal, je vous communique une poésie de Gabriel Ardant, à l'occasion de mon anniversaire :

DERNIÈRES PENSÉES DE BON PÈRE

À mon âge, le temps ne marche plus, il vole;
Ans, mois, jours, tout se fond; je me vois emporté
Dans un vertigineux express à course folle
Qui m'entraîne à l'inévitable éternité.

Elle est si près de moi, si près que de ma face,
Dans un grand tremblement, je crois déjà sentir
Le souffle de ce Dieu devant qui tout s'efface,
Et qui va me juger, peut-être me punir...

Mais non, je n'ai pas peur, car c'est Jésus que j'aime...
Dans la sécurité d'un lendemain sans fin,
Mes yeux veulent la voir, cette Beauté suprême;
Mon âme veut le posséder, ce Cœur divin.

Ils sont là, tous les souvenirs de mon enfance,
De ma jeunesse, ainsi que de mon âge mûr;
Et, dans une vision d'ultime clairvoyance,
Je suis la marche au pas persévérant et sûr

De sa miséricorde, alors que réfractaire
Ou rebelle et que tâtonnant sur le chemin,
Un ami silencieux et voilé de la terre
Me soulevait et puis me prenait par la main...

Et me portait enfin dans ses bras, comme un père
Emporte, en le pressant sur son sein, doux réduit,
Son pauvre enfant malade et luttant, ô misère!
Et malgré ses efforts le sauve dans la nuit.

Mais il fait jour enfin, vieillesse, à la lumière!
Malgré tant d'ombre autour, mes yeux se sont ouverts
Assez d'ingratitude et d'oubli, ô mon Père,
Que je te crie : « Merci » sur le seuil entrouvert...

Durant cette période, nous avons eu seulement cinq jours de pluie et froid. Nous avons reçu 365 lettres et en avons envoyé 203 du 25 février au 7 avril, soit 42 jours.

Les 7 et 8 mars, nous avons eu le bonheur de posséder le R. P. Dehon, rentrant d'un voyage autour du monde par l'Angleterre, l'Amérique, le Canada, le Japon, la Chine, les Indes, l'Égypte, la Terre-Sainte, la Grèce et l'Italie. Il était accompagné ces huit mois, de Mgr Tiberghien. Grâce à des lettres de recommandation, ils ont pu séjourner chez les missionnaires qui leur faisaient visiter le pays et les conduisaient jusqu'à la mission suivante.

Ils ont fait ainsi un voyage très intéressant et en même temps très consolant, car ils ont constaté partout de grands progrès, une activité intéressante, de belles espérances, fruit de l'héroïsme pratiqué par ces hardis pionniers de l'Évangile et par conséquent de la civilisation. On peut dire que ce sont les meilleurs apôtres de la France, qu'ils font partout connaître et aimer.

VENDREDI 10 MARS. — André nous arrive pour une quinzaine, nous apportant son inaltérable gaieté, la délicatesse de son cœur et le charme de sa présence. Il n'a voulu aller nulle part, faire aucune excursion où je ne pouvais pas être avec lui.

JEUDI 16 MARS. — A l'Œuvre des Vocations tardives, conférence à une cinquantaine de grands jeunes gens qui se destinent au sacerdoce. M. le chanoine Porcier, fondateur et directeur de l'Œuvre, m'avait demandé d'expliquer pourquoi nous devons nous montrer nettement républicains, nettement démocrates et nettement chrétiens, si nous voulons efficacement servir Dieu, le peuple et la patrie.

Les 17, 18 et 19 Mars, à Paris, la résurrection de l'Œuvre des Cercles catholiques s'affirme par une assemblée générale

tenue sous la présidence de M. le comte de Mun, J'applaudis de loin à cet effort de nos amis, qui ne peut manquer de susciter autour d'eux un renouveau d'activité et de dévouement.

23 Mars. — Nous allons à Grasse avec le Pater et André, invités par Madame Goby, qui reçoit Monseigneur à déjeuner. Au dessert, je porte le toast suivant :

« Monseigneur,

« En l'absence de M. Xavier Goby, qui eût été si heureux de vous recevoir à son foyer, Madame Goby me charge de vous exprimer les sentiments des deux familles Goby et Harnel, ici représentées, toutes deux lières d'appartenir à votre beau diocèse, et reconnaissantes envers Notre Seigneur Jésus-Christ qui vous a placé à leur tête.

« Depuis trois ans que je vis tout près de vous, je suis votre vie avec l'affection d'un fils admirateur de son père. Je ne saurais dire ce qui me touche le plus, ou votre extrême bonté et votre condescendance paternelle envers les plus petits, ou votre activité prodigieuse ! Vos journées sont absorbées par une suite non interrompue de travaux divers, et vous ne trouvez de repos que dans la variété des fatigues d'un apostolat infatigable.

« Nous nous demandons avec inquiétude ce que devient votre santé, soumise à de si rudes épreuves, et si vous n'abrégez pas beaucoup une vie si précieuse à votre troupeau et à l'Eglise de France.

« La voix des fils qui aiment tendrement leur père, ne peut laisser insensible le cœur de Dieu ; nous le prions ardemment de vous soutenir, de féconder votre apostolat et de maintenir, fût-ce au prix d'un miracle permanent, les forces de votre corps nécessaires à votre âme pour accomplir vos grands desseins.

« *Ad multos annos!!!* »

Monseigneur se montre très paternel pour notre famille. On parle de M. Briançon, qui est très regretté dans le pays. Il a laissé le souvenir d'un saint ; il savait se faire aimer par tous.

SAMEDI 23 MARS. — Nous allons à Bordighera. Nous sommes reçus avec André chez les Frères, qui ont deux cents élèves, tous Français.

Séance dans la grande salle, morceau par la Fanfare,

compliment d'un grand élève, où les idées sociales qui nous sont chères sont exprimées avec l'ardeur de la jeunesse. Je fais une conférence sur ce sujet : « Pourquoi nous devons aimer notre temps ? » Mission providentielle de la France. Comment préparer l'avenir ?

Nous avons déjeuné avec les Chers Frères et visité leur établissement. L'installation ne laisse rien à désirer. Les élèves sont là dans un climat merveilleux et très favorable à la santé.

Nous allons ensuite chez les Sœurs Franciscaines, Casa Santa Rosa, où le Pater et Madame Paul avaient été reçus. Ces dames ont toujours leur maison à Vichy, où je les ai connues autrefois.

Elles nous ont raconté un trait de la miséricorde divine, qui vient de se passer à New-York, dans un convent protestant de la secte des Puscistes qui se rapproche beaucoup du catholicisme. Leurs ministres disent la Messe, confessent et donnent la communion chaque jour. Or, un jour, le pasteur obligé de s'absenter, s'est fait remplacer par quelqu'un qui a dit la Messe et donné la communion à sa place.

Il s'est passé alors un fait tellement extraordinaire, que la Supérieure a tenu à l'expliquer en connaissant le nom du remplaçant. Le ministre ne voulait pas le dire, parce qu'il était un peu honteux du choix qu'il avait dû faire. On prit alors les grands moyens : on l'enferma dans la sacristie en déclarant qu'on n'ouvriait que sur la déclaration du nom et de la qualité du remplaçant.

Il avoua que, n'ayant trouvé personne, il avait pris un prêtre catholique apostat. La Supérieure déclara que la communion donnée par ce prêtre avait produit chez toutes les Sœurs sans exception une impression douce, profonde et toute saine. C'était la première fois que le Pain eucharistique avait produit une telle émotion ; elle a été tellement puissante qu'elle a révélé à toutes la présence réelle. A la suite de ces faits, les religieuses se sont converties au catholicisme avec le ministre. Le malheureux prêtre est revenu à son devoir.

LUNDI 27 MARS. — Nous recevons à déjeuner Madame Ernest Collard et sa tante, Madame Varlet. C'est à la fin du repas qu'est arrivée la douloureuse nouvelle de la mort de Madame Julien.

Maladie de Madame Julien

Charles était venu passer deux jours à la maison; il était parti jeudi 16 mars, laissant sa mère bien portante. Le lendemain vendredi, après-midi, Eugénie est subitement prise de violentes douleurs d'entrailles et de reins. Dès ce premier jour, elle a eu l'intuition de sa fin; elle a demandé immédiatement M. l'Aumônier et a fait une confession générale.

Les souffrances continuant samedi et dimanche, la malade témoigna le désir de recevoir le Saint Viatique et l'Extrême Onction. Elle avait demandé à une de ses belles-sœurs de venir la préparer à la réception de l'Eucharistie, « car, disait-elle, je me sens incapable par moi-même de faire la moindre prière. » Elle suit avec une piété édifiante les pensées qui lui sont suggérées d'une façon vraiment touchante.

Après l'Extrême-Onction, elle baise le crucifix en disant: « Je demande bien pardon au Bon Dieu de mes péchés, si c'était à recommencer, je voudrais être une sainte. » Elle console son mari désolé en lui montrant le ciel où il viendra la retrouver. Elle parle de sa mort imminente sans tristesse, soumise à la volonté de Dieu, résignée, sans regret, demandant seulement à voir ses enfants. Cette grâce lui est accordée. Antoine et Cécile arrivent le mardi 21 mars à 3 heures, et Charles à 10 heures du soir. Madame Carnot était accourue dès samedi, et M. Paul Carnot voyait sa sœur mardi.

La chère malade a donc été entourée de tous les siens, et la famille du Val l'environnait de sa tendre affection. On a commencé une neuvaine à la Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus de Lisieux. Eugénie a témoigné la volonté d'entrer dans le Tiers-Ordre de Saint-François où elle a pris le nom de Thérèse, en l'honneur de la Sœur dont on invoquait la protection. Il y a eu quelques apparences de mieux, mais qui n'ont pas duré. La malade a continué à montrer une admirable résignation, la mort ne l'effrayait pas, elle faisait ses dernières recommandations avec un calme édifiant. Enfin, le lundi 27 mars, à huit heures et demie du matin, sans agonie, elle s'est éteinte doucement.

Ce jour-là, à Nice, nous relisions pour la troisième fois une lettre de Julien, tout à l'espérance, quand est arrivée la dépêche: « Priez pour Eugénie qui a paru devant Dieu! »

Quelle éloquence dans ces quelques mots, et avec quel soin ne devons-nous pas nous préparer à ce redoutable passage!

Au milieu de nos larmes, nous remercions Notre-Seigneur de la grâce de choix qu'il a faite à Eugénie, en cette circonstance décisive, et nous lui demandons tous d'avoir une mort aussi chrétienne.

Les obsèques ont eu lieu le mercredi 29 mars, juste trois semaines après celles de Germaine. Eugénie avait dit à l'enterrement de Madame Jacques: « C'est peut-être pour moi la première qu'on ouvrira le cercueil. »

Julien, dont vous comprenez l'immense douleur, est revenu avec ses enfants de Cannes et de Grasse, pour trouver dans leur affection et leur piété filiale la seule consolation humaine qu'il puisse goûter.

MERCREDI 29, JEUDI 30 et VENDREDI 31 MARS. — Congrès diocésain sur l'organisation paroissiale. Toutes les séances ont été présidées et dirigées par Monseigneur. Il m'avait fait mettre à côté de lui et me faisait intervenir, selon l'utilité.

Après la Messe d'ouverture, allocution de Monseigneur, très chaude et très pressante, pour appeler le concours des laïques pour les œuvres paroissiales.

Il y a eu des rapports très intéressants: la paroisse était tout d'abord un service, puis est devenue une fonction inamovible, une sorte de bénéfice. Le droit canon donnait des garanties de stabilité à l'occupant, qui était ordinairement nommé au concours. Le Pape Pie X a rétabli la paroisse dans sa forme primitive de service, où les intérêts spirituels des paroissiens priment tous les droits.

Madame Dumas, de Cannes, amie de Madame Goby, a donné un fort bon travail sur l'œuvre des Baptêmes. Elle suit les naissances à l'état civil et se rend compte des enfants où les familles indifférentes retardent indéfiniment le baptême. Par des visites prudentes et affectueuses, elle arrive à décider les parents. C'est ainsi que depuis 1906, à Cannes, 137 enfants ont reçu tardivement le sacrement nécessaire au salut.

Le docteur Augier a parlé d'une façon émouvante de la mission du médecin chrétien en face des mourants.

J'ai lu la lettre de M. le Curé de Warmeriville, où il raconte comment il attire à l'Eglise les enfants des écoles du village et comment il arrive à les avoir presque tous. Cet exemple a beaucoup touché, et Monseigneur a relevé cette manière simple et efficace de faire du bien aux enfants.

On a parlé de l'abbatru procuré par la Maltrise de la Cathédrale qui a été spécialement soigné; on a constaté

une augmentation d'assistance énorme. Une demi-heure avant les grands offices où on chante en musique, il n'y a plus de place. La location des chaises a atteint un chiffre suffisant pour couvrir les frais de la Maîtrise.

M. l'avocat Levrot, fils de mon ami, a fait un rapport fort intéressant sur les Eglises et leur patrimoine artistique.

L'œuvre des Catéchistes volontaires a été traitée par une dame qui a constaté qu'à Nice beaucoup de jeunes filles et de dames consacrent chaque semaine un certain temps à l'instruction des enfants. Je crois vous avoir dit que Madame Paul fait le catéchisme le jeudi à neuf heures, à Sainte-Hélène.

LE JEU 3 AVRIL. — Nous recevons notre cher Julien avec ses enfants. Quelle profonde émotion pour moi de voir mon bien-aimé fils après sa cruelle épreuve!

VENDREDI 7 AVRIL. — L'abbé Bordron déjeune avec nous; nous passons quelques heures ensemble. Il nous raconte ses luttes épiques dans les grandes réunions contradictoires où il amène les adversaires aux pieds de notre Jésus.

Nous n'oublions pas que c'est le premier Vendredi du mois et la fête de la Compassion de la Très Sainte Vierge. Nous lui demandons que, nous aussi, nous compatissions aux douleurs de Notre-Seigneur:

*Sancta Mater istud agas,
Crucifixe fige plagas
Cordi meo vulde.*

Recevez, etc...

Leon Harmel et l'Oeuvre des Cercles catholiques d'Ouvriers

Léon Harmel et l'Œuvre des Cercles catholiques d'Ouvriers

I. — Léon Harmel, par M. le Comte de Mun. Rencontre à Liesse.

M. le comte Albert de Mun, dans son récent et beau livre *Ma Vocation Sociale*, en parlant du Pèlerinage de Liesse, raconte sa rencontre avec Léon Harmel, et ses conséquences.

« L'autre conséquence du pèlerinage de Liesse se fit sentir dans la direction. Nous y avions rencontré Léon Harmel dont le nom, depuis, a personnifié l'action sociale industrielle. Il avait offert spontanément le concours des associations ouvrières, établies dans son usine du Val-des-Bois.

« Tous ceux qui furent, il y a vingt-cinq ans, mêlés à la vie des œuvres catholiques, ont connu cet homme extraordinaire, dont les dehors modestes et la simplicité rustique cachent une âme de feu, une intelligence déliée, une indomptable tenacité; tous ont admiré l'héroïque sainteté de sa vie, dont il suffit de dire, sans trahir le secret des vertus intimes, qu'elle alla jusqu'à la conception, acceptée par plus d'un prosélyte, d'une association fondée sur le désir du sacrifice et de la souffrance, demandés à Dieu comme une faveur; tous ont été étonnés par l'infatigable activité de son zèle; tous ont subi, malgré sa rude franchise, l'ascendant de sa parole apostolique; tous aussi ont éprouvé la bonté de son cœur. Rebelle, par nature et par confiance en ses propres méthodes, aux liens de notre discipline militaire, il entra cependant dans nos cadres, dont plus d'une fois, à mon désespoir, il troubla, par de brusques initiatives, la savante hiérarchie, et bientôt il y prit la place prépondérante que lui assuraient partout sa foi, son énergie et l'autorité de son exemple.

« Quinze ans plus tard, il devait être le promoteur des pèlerinages de patrons et d'ouvriers qui, de 1887 à 1891, conduisirent aux pieds de Léon XIII des foules nombreuses, et furent comme la préface vivante de l'encyclique *Rerum Novarum*.

« Le grand fait que détermina notre rencontre avec lui, fut l'orientation de l'Œuvre des Cercles vers la grande industrie. Elle n'avait encore, en 1873, atteint que les ouvriers de métier et les petits employés ; à peine commençait-elle à pénétrer les campagnes. L'exemple d'Harmel fit apparaître à nos yeux d'autres horizons.

« L'organisation du Val-des-Bois est trop connue pour qu'il soit nécessaire de l'exposer avec détail. Tous ceux qu'intéressent les questions ouvrières et sociales savent qu'elle repose sur le groupement d'associations ouvrières, se gouvernant et s'administrant elles-mêmes ; la famille patronale leur est étroitement unie, mais elle ne veut exercer sur elles qu'une autorité morale. Des associations d'enfants, de jeunes gens et de jeunes filles, s'ajoutent au faisceau des associations d'hommes et de femmes, et leur ensemble forme ce que Léon Harmel avait appelé la « Corporation du Val-des-Bois. »

« Le caractère essentiel de cette organisation, c'est le régime de l'association substitué à celui du patronage, idée profonde, d'une immense portée et destinée à transformer de fond en comble l'action sociale catholique. Harmel a souvent raconté avec émotion comment, témoin de l'hostilité défective des ouvriers du Val-des-Bois, qui affligeait le cœur de son père, dont elle paralysait les efforts généreux, il avait conçu la pensée de faire loyalement appel à l'initiative des ouvriers et des ouvrières, et comment peu à peu s'étaient constituées, par leur propre initiative, exercée de proche en proche sur leurs camarades, des associations très fortes, ouvertement catholiques et réellement autonomes. Depuis, la paix sociale régnait à l'Usine du Val-des-Bois et le titre de « Bon Père », décerné au patron, exprimait l'harmonie familiale de son établissement.

« Nous n'avions de ces faits qu'une notion très vague, lors du pèlerinage de Lisse. Harmel avait annoncé la venue de son cercle et de son patronage. Mais il ne les avait pas enrôlés dans notre troupe. Embusqué avec une fanfare, derrière un petit bois qui borde la route de Coucy-les-Épées à Lisse, le détachement du Val avait surgi, tambour battant et clairon sonnant, au flanc de la colonne et j'avais

éprouvé un dépôt furieux de ce trouble inopiné dans une marche si bien ordonnée.

« René de la Touche-Pin aperçut immédiatement toute l'importance de l'adhésion que nous apportait cet industriel dont l'intelligente amorce avait inauguré une méthode si nouvelle. Au lendemain du pèlerinage, il courut chez lui, se pénétra de la pensée qui recevait là une si frappante application, et la fit aussitôt connaître par une brochure intitulée : *On fait nouveau dans la question ouvrière*, dont le retentissement fut considérable.

« Nous trouvions, sur ce terrain de l'usine, destiné bientôt à de si rudes orages, une éclatante confirmation des principes que nous avions posés aux fondements de notre action. Un immense avenir s'ouvrait devant nous : nos esprits, désormais tournés vers les grandes masses ouvrières, allaient nécessairement chercher la solution des problèmes qui les agitent. Elle nous apparut, dès ce jour, à la fois dans la législation sociale et dans l'organisation corporative.

« La présence d'Harmel attira dans nos rangs de nombreux industriels qui furent pour nous des guides et des conseillers précieux. Beaucoup, il est vrai, devaient s'effrayer plus tard de la hardiesse de nos idées, s'armer des préférences grandissantes d'Harmel pour l'action directement populaire, et reculer devant plusieurs des réformes législatives qui nous semblaient dictées par la justice. Mais la majorité resta fidèle à la féconde et salutaire conception que le commerce de notre Œuvre lui avait révélée.

« Un jour, à notre assemblée générale de 1884, on vit à la tribune M. Chagot, le dévoué et intelligent directeur des établissements métallurgiques de Monceau-les-Mines. Les usines de Monceau, où la société de Blanzey avait accumulé les œuvres philanthropiques les plus fortement organisées, venait d'être le théâtre d'une grève violente, suscitée par les agitateurs socialistes. La maison de M. Chagot avait été attaquée, une bombe avait fait explosion sous ses fenêtres : à la suite de ces événements, il dut quitter ses fonctions. Invité à notre assemblée, cet admirable chrétien y prit la parole, et, les larmes dans les yeux, la voix tremblante d'émotion, ayant raconté le douloureux conflit, il constata l'échec des méthodes de patronage en rendant un hommage magnifique à la pensée d'Harmel. Ce fut une scène pleine de grandeur. Si, à cette heure décisive dans l'histoire économique de notre pays, tous les industriels avaient eu la généreuse clairvoyance de M. Chagot, si, résolument, ils

avaient accepté, encouragé la loi sur les syndicats professionnels, favorisé sa libre application, qui peut nier aujourd'hui que les conflits du capital et du travail n'eussent été plus facilement apaisés ?

« L'expérience du Val-des-Bois acheva de fixer, à cet égard, ma conviction. Depuis lors, mes idées se précisèrent d'année en année, et ce fut le fruit de ce long travail que j'apportai en 1883 à la tribune de la Chambre, dans mon premier discours sur les syndicats professionnels ».

II. — Léon Harmel et les Industriels.

EXTRAIT D'UN RAPPORT

*présenté le 3 décembre 1887 par M. Henri Bayart
au Congrès catholique de Lille*

Nous cherchions notre voie, Messieurs, lorsque notre région a eu l'honneur de recevoir, en février dernier, la visite de M. Léon Harmel, l'infatigable apôtre de l'usine, notre modèle et notre maître, qui, aujourd'hui encore, à peine de retour de Rome et d'un long voyage dans le Midi, a voulu venir au milieu de nous pour nous encourager par sa parole et par son exemple.

Lorsqu'à Boubaix les patrons chrétiens l'eurent entretenu du projet de confrérie déjà exposé dans notre première réunion, il leur répondit : « Vos intentions sont louables, mais les résultats ne répondront pas à vos efforts, parce que vous n'attaquez pas le mal dans sa racine. C'est l'usine sans organisation chrétienne qui est le foyer du mal, et c'est là que vous devez porter le remède. Organisez donc chrétiennement vos usines, groupez autour de vous l'élite de vos ouvriers, et leur action sur leurs frères, l'apostolat du ouvrier sur l'ouvrier transformera vos ateliers. »

La lumière se fit soudain dans l'esprit de ses auditeurs. Abandonnant leur premier projet, ils résolurent de concentrer leurs efforts sur l'organisation chrétienne de l'usine.

Formation des élites. — L'œuvre des retraites au château Blanc nous préparait des apôtres parmi les ouvriers eux-mêmes.

Trente-deux ouvriers de Tourcoing prirent part à la première de ces retraites, et ils revinrent disposés à travailler

en véritables missionnaires (le mot est de l'un d'eux) à la conversion de leurs frères.

C'est parmi ces élites ainsi formées que furent recrutés les dizainiers chargés d'organiser la Confrérie de Notre-Dame de l'Usine.

La Confrérie appelle à elle les patrons, les employés et les ouvriers chrétiens des deux sexes, c'est-à-dire l'ensemble de la famille professionnelle.

Elle rétablit des rapports directs et cordiaux entre les patrons et les ouvriers, confrères l'un comme l'autre et égaux devant Dieu. Elle fait ainsi tomber leurs préventions réciproques. Elle crée une hiérarchie dans l'atelier, en appelant les meilleurs ouvriers à servir, comme dizainiers, d'auxiliaires au patron pour la direction du groupe; et cette organisation sauvegarde les bonnes mœurs et assure la liberté du bien.

Enfin — et c'est peut-être là le résultat le plus important — elle met le prêtre en contact direct avec le monde du travail et lui rend ainsi, dans la société, sa légitime influence.

Dans cette organisation vous retrouverez, Messieurs, tracés à grands traits il est vrai, les caractères principaux de l'organisation modèle du Val-des-Bois, ce séminaire de l'industrie chrétienne. Les dizainiers, présidés par le patron, constituent le Conseil intérieur de l'usine.

Le but recherché a été de trouver une organisation chrétienne de l'atelier, d'un fonctionnement simple, accessible à tous avec la direction spirituelle assurée aux prêtres de paroisses qui ont accepté volontiers.

Déjà, lors de notre réunion de juillet, la Confrérie de N.-D. de l'Usine était en plein fonctionnement dans douze établissements importants. Maintenant, elle a pris possession de vingt-et-un établissements, et est en formation dans trois autres.

En voici la liste :

MM. Tiberghien frères, Bayart-Parent frères, Lepers-Duval et fils, Lion et J. Vienne, Jacquart frères, Em. Duviller-Watrine, Destombes-Grau, P. Dewavrin-Lorthois, Dewavrin-Crombez, Flipo fils aîné, Romain et Joseph Flipo, Herbaux-Thibaut fils, Albert Lorthois et C^{ie}, Christory fils, Veuve Cailliez-Pollet, Lemaire frères, Bernard Cuvillier, Seurent frères, Alexandre Jaire, Mulliez et C^{ie}.

Le nombre total des adhérents s'élève à environ deux mille, et ce nombre s'accroît chaque jour.

Le Salut d'inauguration de la Confrérie a eu lieu le premier dimanche d'octobre, jour de la fête du Saint Rosaire, et a été des plus imposants. La vaste église Saint-Christophe était comble, et beaucoup n'avaient pu y pénétrer. Deux mille cinq cents à trois mille ouvriers et ouvrières s'y pressaient, accompagnés de leurs patrons, et venaient rendre un solennel hommage à Notre-Dame de l'Usine, pacificatrice du monde du travail.

Vis-à-vis de cet immense auditoire, et au milieu du plus rigoureux silence, M. l'abbé Fichaux a développé d'une façon magistrale la nécessité d'une organisation.

À Bouhaix, on est moins avancé; cependant, quinze de nos amis ont donné leur adhésion. Ce sont: MM. Toulemonde-Destombes, D'Halouin-Lepers, Heindrick-Dormeuil fils, L. Dubar, Ch. Prouvest-Serépel, Louis Cordonnier, Ernoult, Bayart frères, D. Wibaux-Florin, Dubar-Delespaul, Wibaux-Motte, Jules Ernoult, Anatole Cordonnier, Edouard Ferrier, Achille Deladalle, Paul Wibaux, Amédée Prouvest et C^{ie}.

L'ouvrier, Messieurs, souffre depuis longtemps de l'état actuel des choses et ressent vivement son isolement. L'atmosphère de l'atelier n'est pas saine pour lui; les mauvais y dominent généralement les bons. Il y perd trop souvent ses mœurs et sa foi, et, trop souvent aussi, l'honneur de sa famille, parce que la vertu de ses enfants y est exposée aux plus graves périls. Cette ruine morale entraîne sa ruine matérielle, car ses enfants perdant, avec leur honneur, jusqu'au sentiment de leurs devoirs envers leurs parents, gaspillent en folles orgies le salaire qui appartient légitimement à la famille.

Aussi, lorsque l'ouvrier honnête, qui se sent impuissant à réagir personnellement contre sa situation, voit arriver à lui son patron, qu'il l'entend lui proposer d'unir leurs efforts pour travailler, en confrères, à l'organisation chrétienne de l'usine, afin de supprimer la cause même du mal, de faire régner à Lille la liberté du bien, de sauvegarder la moralité des jeunes gens et des jeunes filles, il est touché de cette avance et accepte avec un loyal empressement la main qui lui est offerte. Il comprend bien aussi que son patron ne pourra pas s'intéresser à sa situation morale et se désintéresser de sa situation matérielle.

Armentières. — Les œuvres d'usine se développent malgré la crise de l'industrie.

A Douai, MM. de Baillienecourt, qui suivent les traces de M. Harmel, se sont déjà mis eux-mêmes sous le patronage de Notre-Dame de l'Usine et ont installé dans leur usine la Confrérie.

Voyez, Messieurs, les attentions spéciales dont Sa Sainteté a entouré le grand catholique qui fait l'honneur de l'industrie française, Léon Harmel, dont la vie n'est qu'un long acte de dévouement envers la classe ouvrière. Écoutez ces paroles d'adieu adressées par le Saint-Père aux organisateurs du pèlerinage, le remède indiqué par lui à l'état social de notre pauvre France: « Il faut que les Harmel se multiplient! » Les Harmel c'est-à-dire les patrons vraiment chrétiens qui prennent en main la défense des intérêts religieux, moraux et matériels de leurs ouvriers, les hommes d'œuvres qui travaillent d'une façon pratique à la réorganisation chrétienne des ateliers! Tâchons d'en être, Messieurs, et marchons, à la suite de Léon Harmel, dans la voie des œuvres ouvrières (1).

III. — Le Congrès de Saint-Brieuc.

(16-18 Novembre 1883)

PROGRAMME D'ACTION

1^{re} Action du Comité.

Léon Harmel distingue les œuvres de miséricorde et les œuvres de résurrection. Le but de ces dernières est de relever les âmes, de les rapprocher de Dieu et de les former à une vie chrétienne au sein de leurs propres affaires. C'est à ce travail fécond que l'Œuvre des Cercles catholiques a voué son activité.

Léon Harmel, dans l'Œuvre des Cercles, dont il était secrétaire général adjoint, désirait beaucoup développer la pratique de la méthode éducatrice qui prépare des hommes libres capables de sacrifices pour la cause.

Dans le discours-programme prononcé le 18 novembre, et dont nous donnons des extraits, il est parlé du *Cercle chrétien d'études sociales*, du *Secrétariat du peuple* et des *Congrès ouvriers* tels qu'ils fonctionnaient à Reims. Le rôle

(1) Voir à ce sujet les paragraphes 3 à 9 de l'« Avant-Propos ». (Note de V. de Clercq.)

de l'ouvrier y paraît tout à fait prépondérant. L'action du Comité paraît effacée, mais elle n'en est que plus profonde et plus puissante, comme l'a prouvé l'expérience du Val-des-Bois.

Ceux qui se consacrent au bien des classes populaires doivent le comprendre; plus leur action sera discrète et pour ainsi dire cachée, plus elle sera féconde. Dans la montre, la cause initiale du mouvement, le ressort, est invisible. On ne voit que le mouvement des aiguilles sur le cadran. Ainsi en est-il dans les œuvres éducatrices.

Les délégués du Secrétariat du peuple paraissent seuls agissants, tandis que le Comité organise les services à rendre, tient les réunions mensuelles où chacun rend compte de son travail. N'est-il pas le moteur?

Dans le Cercle d'études et le Congrès ouvrier, les membres consultatifs ne votent pas, ils respectent avec scrupule la liberté des délibérations. Mais leur dévouement affectueux, leurs conseils désintéressés, et les renseignements qu'ils peuvent fournir sur toutes les questions, leur assurent une influence heureuse qui leur permet de faire beaucoup de bien.

a) Action ouvrière.

(Extraits du discours de Léon HARMEL aux ouvriers
le 18 novembre 1893.)

a) CERCLES CHRÉTIENS D'ÉTUDES SOCIALES.

L'organisation que nous considérons comme la plus importante est celle des Cercles chrétiens d'études sociales, parce qu'il faut savoir pour agir, et connaître la vérité c'est déjà se préparer à la pratique.

A Reims, les ouvriers ont demandé la présence d'un prêtre, qui a leur confiance, pour leur donner la solution des questions qui touchent au domaine supérieur. Il est membre consultatif, comme je le suis moi-même quand j'assiste aux séances du Cercle de Saint-Remy. Voici leur manière de procéder :

Le président ouvrier commence par la récitation du Notre-Père, qui se fait debout ; ensuite le secrétaire lit quelques lignes de l'Évangile dont le prêtre fait un court commentaire; et aussitôt l'on aborde l'ordre du jour qui comprend des questions théoriques et pratiques, des objections

à résoudre, des institutions à créer, etc., etc... C'est dans ce milieu que les travailleurs s'habituent à faire eux-mêmes leurs propres affaires, selon le conseil de Léon XIII.

En organisant ces Cercles d'études, nous devons bien le reconnaître, nous n'avons fait qu'imiter les socialistes, qui les pratiquent depuis longtemps.

Ne devons-nous pas nous dévouer à la vérité avec courage, quand nous voyons quelle activité nos frères égarés mettent au service du mensonge?

L'étude est nécessaire, parce que c'est la science sociale qui peut nous amener à obtenir des institutions où nous incarnons nos idées.

C'est la vérité qui délivre, l'erreur qui prépare l'esclavage. L'erreur, c'est l'oppression.

En propageant la lumière, nous préparons la délivrance. Un ancien socialiste, qui fréquente le Cercle chrétien d'études, me disait: « Quelle différence entre mes nuits de maintenant et celles d'autrefois! Quand je sortais des réunions, je ne dormais pas, j'avais des rêves de haine, tandis que, maintenant, il me semble que mes rêves sont bercés par un parfum d'affection mutuelle, de dévouement pour mon prochain. »

A Tourcoing, les membres du Cercle d'études sociales ont résolu d'ouvrir des écoles à partir du premier dimanche de novembre. Les socialistes appellent écoles des entretiens qu'ils organisent à jours et à heures fixes dans les cabarets.

b) SECRÉTARIAT DU PEUPLE.

Le Secrétariat du Peuple est une institution où les ouvriers sont les intermédiaires des services à rendre à leurs camarades. Ils s'occupent de chercher autour d'eux et dans leurs ateliers les misères de toute sorte à soulager. Ils s'adressent à tous, aux protestants aussi bien qu'aux catholiques, aux socialistes comme aux libres-penseurs.

Dès qu'un homme souffre, on cherche à le soulager; pour y arriver, on le munit de cartes spéciales qui lui permettent d'obtenir gratuitement une consultation d'avocat ou de médecin, des renseignements concernant soit le service militaire, soit une succession, ou toute autre question litigieuse. La variété des besoins est sans limite.

Dernièrement, j'étais au Secrétariat du Peuple de la Villette. Les délégués étaient réunis. Il y avait là de tous les métiers, même un employé de l'octroi. Celui-ci me

racontait un service qu'il avait récemment rendu. « J'étais, dit-il, occupé à visiter une voiture et je vis l'homme qui avait l'air si triste, si triste que ça faisait fondre le cœur. Je l'interroge. — Ah! me dit-il, un grand malheur pèse sur moi; j'ai un procès et je suis sûr de le perdre, je n'ai pas le moyen de me défendre, et si je le perds, mes enfants sont réduits à la misère. — Je vais vous tirer d'embarras, lui ai-je répondu. Je lui donne une carte pour la consultation. On lui gagne son procès, et cet homme est venu me remercier hier et me dire que je lui avais sauvé la vie à lui et à sa famille. »

Quelquefois nos services portent des fruits surnaturels. Nous avons choisi pour délégués des ouvriers bien chrétiens, parce qu'ils sont plus généreux que les autres; ils ne se rebutent jamais.

Il y a quelque temps, à Reims, le rédacteur d'une petite feuille de chon qui paraissait tous les huit jours, et qui se nourrissait de haine contre Dieu et contre les patrons, tombe malade. Il se trouve bientôt dans une misère noire. Le délégué de quartier vient le voir, il lui procure ce qu'il peut du bureau de bienfaisance et d'ailleurs. On le secourt, on lui porte les médicaments nécessaires. Le délégué s'en occupait comme d'un vrai frère, sans faire aucune allusion à la question religieuse. (1)

Ce pauvre homme était très touché; c'était un blasphémateur. Avant sa maladie, quand il rencontrait celui qui le soignait actuellement, il l'insultait grossièrement. Le pauvre malade était confus, il ne put s'empêcher de dire : « Mais comment se fait-il que je t'ai injurié et que tu me saches la vie ? » — Je suis chrétien, répondit le délégué, je te considère comme mon frère et j'oublie les offenses; nous autres, nous devons pardonner. D'ailleurs, tu es malheureux, tu as droit à mes jours et à mes nuits. »

Les soins se sont prolongés. Cet homme a fini par se convertir, il est revenu franchement à Jésus-Christ, comme y reviennent les ouvriers égarés, et il a fait une mort de saint.

(1) Le Secrétariat du Peuple ne crée aucune organisation de secours, mais il s'applique à connaître celles qui existent dans la ville, en France, et au besoin à l'étranger (émigrants, etc.), afin de s'en servir à propos.

c) ASSOCIATION GÉNÉRALE.

Nous voudrions aussi organiser une vaste association nationale qui grouperait tous les ouvriers chrétiens de France, comme le demande M. l'abbé Garnier; de ce milieu jailliraient les syndicats et les groupements utiles.

Nous avons à Reims l'Association de Notre-Dame de l'Usine, qui comprend 2,500 à 3,000 ouvriers.

L'exercice du dévouement a développé parmi eux la pratique de l'apostolat mutuel. Ils sont arrivés à pénétrer dans les milieux de leurs adversaires. Remarquez-le, je ne dis pas de leurs *ennemis*, il ne faut jamais dire que nous avons des ennemis. Les socialistes qui blasphèment sont nos adversaires, mais ce ne sont pas des ennemis, car l'expérience nous prouve que, demain peut-être, ils seront nos meilleurs amis et les plus intrépides défenseurs de notre foi.

À Reims, la propagande populiste a converti des anarchistes et des socialistes, entre autres celui qui a porté le premier le drapeau rouge dans la ville et un autre qui a caché Mathieu pendant quinze jours dans son petit logement. Ils sont devenus les plus dévoués des ouvriers catholiques de Reims. Ils sont aussi ardents pour Jésus-Christ qu'ils étaient autrefois endiahlés pour le mal.

Ils ont organisé, à la Trappe d'Igny, située à trois lieues de la ville, une nuit d'adoration par mois. C'est une nuit de pénitence. Un omnibus prend les adorateurs le samedi soir et les ramène le dimanche matin dans leurs familles.

Robert me racontait une scène tout à fait attendrissante qui s'est passée entre lui et un autre converti, nommé Allard. Le matin, à cinq heures, ils avaient fait la sainte communion, après avoir passé la nuit devant le Saint-Sacrement. En sortant de la messe, ils se sont juré de consacrer leur vie au salut des ouvriers de Reims.

« Si nous ne pouvons pas y arriver, nous allons demander à Notre-Seigneur qu'il prenne notre vie en sacrifice. » Il ajoutait : « Nous nous sommes séparés en nous serrant la main et nous promettant de tenir parole. »

Deux mois après, Allard mourait dans des sentiments admirables. « Quant à moi, ajoute Robert, je suis prêt si le bon Dieu veut ma vie comme il a voulu la sienne. »

En organisant une Union générale de tous les ouvriers chrétiens, nous donnerons à nos légitimes revendications la force d'une poussée nationale.

Nous avons des centaines d'amis un peu partout. Grâce

à Dieu, les ouvriers chrétiens commencent à se lever pour la défense de leur foi, de leur travail et de leur liberté.

Nous arriverions à un nombre important.

Quel est, dans l'organisation que je vous propose, le rôle de l'ouvrier?

Il doit prendre l'initiative, il doit être l'apôtre. Nos amis de Reims se considèrent comme responsables. La responsabilité est un fardeau et le fardeau fait réfléchir. On songe que si une entreprise marche mal, c'est le responsable qui est le véritable coupable. Voyez le père de famille chrétien, avec quel soin il accomplit ses devoirs, à cause de sa responsabilité. Or, les ouvriers sont dans une grande mesure, auteurs responsables de l'éducation sociale qu'ils ont commencée.

Nos ouvriers catholiques de Reims ont l'ambition de transformer la population ouvrière de la ville. Ils ne se demandent pas si d'autres ne font pas leur devoir, le bon Dieu les jugera : à nous de faire le nôtre.

Toutes les fois qu'un chrétien veut arriver, il arrive, parce que toute puissance est donnée à l'homme, quand il s'appuie sur Jésus-Christ et qu'il entreprend des œuvres désirées par Jésus-Christ.

Vous le voyez, le rôle du travailleur est magnifique; quant au prêtre, il est toujours là pour donner la vérité.

Nous avons, chaque année, une grande fête populaire pour glorifier Notre-Dame de l'Usine, et glorifier en même temps notre Sauveur. Nous sommes d'avis que, dans la vie sociale, il faut des manifestations éclatantes, car ce qui ne fait pas de bruit ne fait pas de bien. Si le troupeau est dévoré, c'est parce que les chiens n'ont pas assez aboyé.

La fête a lieu le dimanche qui suit le 15 août. Ce jour-là, nous traversons la ville avec notre musique instrumentale, qui comprend 54 exécutants; suivis de nos adhérents, nous marchons quatre par quatre en une longue file. Nous traversons plus volontiers les quartiers populaires.

Sur notre passage, tous, grands et petits, sortent de leurs demeures. Des têtes émergent de tous côtés. Les ouvriers, même ceux qui sont indifférents, se montrent sympathiques. Ils sentent se réveiller en eux les sentiments chrétiens qui dorment au fond de leurs cœurs. Ils saluent dans ce cortège triomphal l'aurore de la délivrance du travail, opprimée par les Francs-Maçons et les Juifs.

Nous avons un banquet, car pas de bonne fête sans banquet. La cotisation est de deux francs, acquittée joyeu-

sement par 1.200 ouvriers. Tout le monde est dans la même salle. Le Cardinal préside ces agapes fraternelles. Les toasts réjouissent les cœurs. On se rend ensuite à la basilique de Saint-Remi, qui est bondée de peuple.

Cette solennité est tous les ans, pour Reims, un renouvellement (1).

Pour me résumer: l'action ouvrière, l'initiative, l'apostolat du semblable sur le semblable.

Voilà, mes chers Amis, le programme d'action que je vous demande d'adopter. Commencez et suivez avec persévérance, en vous aimant les uns les autres pour Jésus-Christ.

§ CONGRÈS OUVRIER.

Les ouvriers de Reims ont organisé cette année un Congrès, à la Pentecôte. Les quatre sections étaient présidées chacune par un ouvrier manuel, les secrétariats étaient tenus par des employés. C'est un fait d'expérience que l'ouvrier manuel acquiert un jugement spécial, grâce aux efforts qu'il est obligé de faire pour pourvoir à sa vie et à la vie des siens. Quelques membres consultatifs dont M. le Curé de Saint-Remi, sont au bureau. Bien entendu, nous n'avons pas voix délibérative. Tous les débats ont lieu entre les ouvriers, et l'on a vu combien les études sociales leur avaient été utiles. Les objections faites par les socialistes ont été réfutées victorieusement par des travailleurs, qui étaient jadis si inférieurs à leurs adversaires dans l'art de la parole.

Nous aurons un Congrès ouvrier l'année prochaine à la Pentecôte.

Envoyez-y au moins un délégué de chacune de vos associations.

..

Extrait du Discours de M. le Comte de Mun, à Saint-Brieuc, le 19 novembre 1893, donnant son approbation au programme d'action exposé dans le discours précédent.

Donc, l'Œuvre est entrée, en plein, dans le mouvement des syndicats professionnels: cela a été sa grande transfor-

(1) Les fêtes de N.-D. de l'Usine à Reims, avec banquet populaire, ont eu lieu de 1879 au 15 août 1901 (discours de Mgr Baye, curé de Saint-Remi).

Il faut aussi qu'à la réforme sociale s'ajoute l'action religieuse, qui ne peut venir que du clergé, et je crois que le meilleur moyen de la faciliter, de la faire renaître, par les services rendus, l'influence du prêtre, trop souvent éteinte, et parlant si menacée, c'est de lier cette action aux œuvres économiques dont les syndicats peuvent être le point d'appui.

Qu'il s'agisse des campagnes, des villes ou des centres industriels, la question est toujours, au fond, la même: la grande affaire, c'est la restauration de la foi et des mœurs chrétiennes, et les premières conditions de cette restauration, c'est que les catholiques, les prêtres au premier rang, fassent connaître et aimer le christianisme, par son action sociale.

.....

C'est ainsi que nous marcherons, en utilisant tous les concours, toutes les forces, vers ce qui doit être l'objectif de nos efforts: l'organisation corporative.

M. le vicomte de Meaux vient de publier un beau livre sur l'Eglise catholique et la liberté aux Etats-Unis.

Il y a écrit cette phrase caractéristique:

« En considérant la République américaine, il serait
« permis de penser qu'il faut aux républiques, et plus gé-
« néralement aux démocraties, des associations spontanées
« se développant dans le cercle de la grande association
« nationale, participant à sa liberté, et l'on pourrait dire:
« point de république stable et libre, point de démocratie
« vivante et réglée, sans *corporations autonomes*. »

Je ne puis pas donner de meilleur épilogue à ce discours. Quoi qu'on pense de la politique, il y a un sentiment qui domine tous les cœurs, c'est le désir ardent de servir la patrie et de la sauver des périls qui la menacent. Puisseons-nous ne pas gaspiller en disputes de parti, en accusations réciproques, un temps précieux et qui nous est compté, mais nous unir dans un effort énergique! Après vingt-deux ans écoulés, je répète le cri de notre appel aux hommes de bonne volonté: « Le terrain social est celui qui peut nous rassembler; l'ennemi s'associe pour détruire, associons-nous pour construire. »

nation, encore mal réglée, mais elle l'a faite en restant fidèle à son esprit initial. J'ai dit que le premier initiateur de ce mouvement de l'Œuvre vers les masses ouvrières a été Léon Harmel. Il en est demeuré l'apôtre et je me sens vraiment bien à l'aise pour pousser l'œuvre dans cette voie quand je m'abrite derrière lui. Meignan à notre jeunesse, Harmel dans notre âge mûr, voilà quels ont été nos deux guides: j'ai vécu cœur à cœur avec l'un et avec l'autre, et j'ai retrouvé chez tous deux la même idée, la même foi, le même amour du peuple. Ce qu'ont été les œuvres propres d'Harmel, vous le savez: l'Œuvre des Cercles peut s'enorgueillir de les compter comme des rejetons pleins de sève éclos sur son tronc. Les secrétariats du peuple, les œuvres économiques, les sociétés coopératives sont nés de son impulsion; et aujourd'hui il nous entraîne vers un développement nouveau que, quant à moi, je regarde comme une grande espérance pour l'avenir, je veux dire les *Congrès ouvriers*.

On s'en est effrayé, on s'en effraye encore, on s'en effrayera longtemps; et, pourtant, comment arriver autrement à connaître les ouvriers, à servir leurs pensées, leurs besoins, leurs revendications? Est-ce seulement dans nos Congrès où nous sommes entre nous, et où nous paraissions ainsi aux ouvriers ou suspects ou incompetents? Vous avez lu les comptes-rendus du Congrès de Reims.

Il s'en prépare un pour 1894. J'y applaudis d'avance, et je voudrais que tous les cercles, tous les syndicats, tous les groupes ouvriers chrétiens s'y fissent représenter: ce sera le véritable apprentissage de l'organisation professionnelle, de la représentation des intérêts populaires, le moyen pratique d'arriver chez nous à une Fédération analogue à la Ligue démocratique de Belgique et de réaliser la pensée qu'émettait, après le Congrès de Bruxelles, M. l'abbé Garnier, et à laquelle je me suis immédiatement associé. Alors nous aurons une force sérieuse, une force vraiment populaire à opposer à l'armée socialiste. Il n'y a pas, à mes yeux, d'œuvre plus urgente et plus nécessaire. Ce n'est pas en restant entre nous que nous l'accomplirons. C'est, au contraire, en entrant de plus en plus en contact, en rapports directs avec le peuple, avec la masse ouvrière.

En avançant dans cette voie, l'œuvre reste bien elle-même et fidèle à ses origines: elle y manquerait, si elle n'y marchait pas.

.....

IV. — Lettre de L. Harmel, secrétaire général adjoint au Président du Comité.

(Cette lettre donne le détail des diverses œuvres dont Léon Harmel s'occupait au 13 août 1895.)

Mon très cher Président,

« C'est bien volontiers que je réponds à votre désir en entretenant nos amis des organisations qui absorbent ma vie et qui sont toutes, à divers titres, des émanations du magnifique mouvement social que l'œuvre a commencé il y a plus de vingt ans.

Comme je le disais à l'Assemblée, nous sommes encore à l'heure présente la seule force sociale laïque groupée autant par les liens du cœur que par ceux de l'esprit et par l'action commune. J'estime donc un grand honneur pour moi d'appartenir à cette phalange sacrée, et je considérerai toujours les attaches qui m'unissent à mes confrères comme les plus douces et celles que j'entretiendrai avec le plus de plaisir.

Pour mettre de l'ordre dans ces notes, vous me permettez de grouper mes renseignements sous la classification des diverses œuvres :

1° Secrétariat du Peuple de Paris

Nous en avons huit sur la rive droite, sept sur la rive gauche et six dans la banlieue. La plupart sont devenus des centres d'œuvres multiples, telles que caisses de famille — dont on a exposé à l'Assemblée générale le fonctionnement si simple et les avantages si importants, — Conférences, Cercles d'études, Soupes populaires, Syndicats, diffusion de la bonne presse. Tout cela, pour être distinct des Secrétariats du Peuple proprement dits, n'en a pas moins une direction commune qui permet aux divers groupes de se rendre service les uns aux autres. M. Michel Joly est toujours notre secrétaire général. Nous avons nos réunions, autant que possible, tous les mois, rue des Petits-Carreaux, n° 14.

J'ai commencé samedi 6 juillet, toute l'après-midi, dans le quartier du Panthéon, et samedi 27 juillet, toute la matinée, dans le quartier des Batignolles, des visites à domicile que je pense continuer durant l'hiver. Nous nous sommes mis en relation avec des maisons importantes du quartier, ou avec des entrepreneurs et des gens de métiers,

et nous avons découvert des éléments nouveaux. Il me semble que, si on voulait adopter cette méthode et y consacrer un certain temps, nous pourrions singulièrement renforcer nos Conseils de quartier, par des personnes qui habitent toujours Paris, ce qui serait un grand avantage.

Nous pensons à faire un Congrès des Secrétariats du peuple, dans le mois de novembre ou de décembre, et nous demandons à l'avance à nos amis de province leur concours, non pas toujours pour y venir, ce qui serait peut-être difficile, mais au moins pour nous envoyer des comptes-rendus, des détails d'organisations et les desiderata. Nous croyons qu'une fédération des Secrétariats du peuple dans la France entière augmenterait singulièrement la puissance de chacun d'eux. Nous profiterons de la circonstance pour recommander à nos confrères, les délégués de quartiers, dont la formation est le véritable but de cette institution. Les services que nous rendons ne sont que des moyens : le but que nous voulons atteindre, c'est de former des élites dans la classe ouvrière, par un contact régulier avec les personnes de la classe aisée, que nous appelons les Secrétaires du peuple. En même temps, ceux-ci pénétrant dans les milieux où ils n'auraient jamais pu s'introduire, au grand profit de l'action sociale qu'ils sont appelés à exercer eux-mêmes.

2° Union Fraternelle (1).

Fondée en 1889, par le R. P. Alet, l'Union Fraternelle continue à se développer. Elle a ses réunions tous les derniers dimanches du mois. Le 30 juin, à la consécration annuelle du Commerce et de l'Industrie au Sacré-Cœur, nous avons eu près de deux mille présences et un excellent discours du R. P. Bouvier sur la Justice et la Charité, qui a mérité les éloges de notre second aumônier, le R. P. Hamon. Une retraite à Clamart avait groupé, la semaine précédente, une trentaine de patrons. La réunion mensuelle du 28 juillet a été très belle, malgré la saison avancée. Nous avions à la messe du mois, au Sacré-Cœur, plus de deux cents commerçants, dont la plupart ont fait la communion. Nous nous retrouverons encore les derniers dimanches d'août, de septembre et d'octobre, car pour notre œuvre il n'y a pas de

(1) Situation actuelle (1912) : L'Union Fraternelle reste prospère avec plus de cinq mille adhérents et une propagande un peu inégale. (Note de V. de Clercq.)

vacances. Une publication mensuelle, le *Bulletin de l'Union Fraternelle*, sera envoyée gratuitement à ceux qui le demanderont; ce bulletin, consacré à l'œuvre, contient le récit de nos assemblées et le détail de nos organisations.

Dans nos réunions, à l'abri S-Joseph, nous nous appliquons à démontrer à nos auditeurs que la paganismisation du Commerce et de l'Industrie est la cause réelle de la démoralisation sociale dont nous souffrons. Plus j'avance dans la vie, plus me semble importante la prise de possession, au point de vue chrétien, du monde du travail. Il est trop vrai que nos églises contiennent davantage de rentiers, d'oisifs et de personnes de carrières libérales, que de commerçants, d'employés et d'ouvriers en activité professionnelle. A ce titre, nous recommandons notre Union Fraternelle, et nous demandons que nos confrères se fassent un scrupule de se fournir chez les vendeurs notés dans notre Annuaire.

3^e Congrès Ouvriers

Comme nous le disions à l'Assemblée générale, nous avons eu le premier Congrès de Reims en mai 1893, le second de Reims en juin 1894, celui de Charleville en août 1894, Cons-la-Grandville, novembre 1894; Mohon, janvier 1895; Nantes, avril 1895; Gespunsart, mai 1895; Lille, juin 1895; Paris, 7 juillet 1895, une petite réunion à Reims le 21 juillet, et nous en préparons une autre pour Charleville le 15 septembre.

Les résolutions qui sont prises dans ces différentes Assemblées ne sont pas pour nous le point important: ce n'est qu'un moyen de faire travailler les Cercles chrétiens d'études sociales; le vrai but que nous poursuivons, c'est de former une élite d'ouvriers en activité professionnelle se passionnant pour les études, y consacrant le peu de loisirs que peut laisser un travail souvent considérable et se pénétrant de cette grande idée-mère que la religion chrétienne est libératrice loin d'être oppressive, que l'Eglise par la bouche du Pape, a vraiment aujourd'hui plus que jamais les paroles de la résurrection et de la vie. Nous pouvons constater qu'à l'encontre des craintes exagérées qui ont troublé beaucoup de bons esprits, nous avons partout atteint notre but.

J'ai été très heureux d'avoir l'approbation de notre Secrétaire général pour une institution qui est plus nou-

velle dans la forme que dans le fond: ce qu'il y a de vraiment nouveau dans le fond, c'est la responsabilité et, par suite, une initiative plus grande donnée aux ouvriers d'élite que nous avons formés. Mais aujourd'hui toutes les écoles, même l'école libérale, sont d'accord pour proclamer l'insuffisance du patronage à l'heure présente et du besoin qui s'impose partout de former des groupements autonomes assez sûrs d'eux-mêmes pour paraître combattre à leurs dépens. Pour moi, je ne vois aucun autre moyen réellement effectif de lutter contre le socialisme. Les prêtres qui veulent s'occuper avec zèle et avec discrétion de ces groupements au point de vue de la doctrine, y seront reçus à bras ouverts. Nous lisons en famille, en ce moment, la vie de saint Paul, par l'abbé Fouard; nous retrouvons là l'application de toutes ces idées. On voit quelle puissance l'apôtre des Gentils a su tirer des initiatives et des responsabilités populaires. Ceux qui affectent de voir dans nos Congrès un acheminement au socialisme révolutionnaire, sont ou des ignorants qui n'ont jamais rien étudié de nos Congrès, ou des gens de mauvaise foi.

Pour faire un Congrès, est-il nécessaire d'avoir des Cercles d'études bien formés et expérimentés? Nullement; c'est en forgeant qu'on devient forgeron, et c'est en faisant des Congrès qu'on forme des groupes d'études sociales et qu'on les apprend à manœuvrer. Nous souhaitons de tout notre cœur que de telles Assemblées soient formées sur tous les points, afin d'arriver à la fédération qui donnera aux ouvriers chrétiens une puissance véritable dans notre pays. Les enquêtes sont le meilleur moyen de former aux études. Mais il ne faut pas tarder à parler des institutions utiles, si on ne veut pas arriver à décourager les ouvriers.

4^e Action sociale du Tiers-Ordre de Saint-François d'Assises

Sous l'inspiration de Léon XIII, nous avons entrepris la diffusion des idées sociales et étudié leur application par le Tiers-Ordre de Saint-François. La première réunion embryonnaire a eu lieu au Val-des-Bois les 18, 19 et 20 juillet 1893; la seconde a eu lieu à Paray-le-Monial les 11, 12 et 13 septembre 1894; la troisième a eu lieu à Novare, fin septembre 1894, et la quatrième vient de se terminer, à Limoges, par le pèlerinage de Brives, le 8 août. Cette dernière Assemblée était magnifique: nous avons réuni quatre à cinq cents congressistes, un nombre important de Pères du premier

Ordre, des Franciscains, des Récollets et des Capucins ; la plus grande union n'a cessé de régner et la portée sociale du Congrès de Paray-le-Monial, loin d'être amoindrie, a été accentuée et poussée en avant (1). Voilà donc un excellent résultat au point de vue des idées, et puisque celles-ci engendrent les institutions, nous ne tarderons pas à voir le Tiers-Ordre de Saint-François rendre les services que le Souverain Pontife en attend.

Nous avons été particulièrement frappés des détails qui nous ont été donnés sur la Fraternité de Roubaix, laquelle comprend plus de 300 hommes, parmi lesquels des ouvriers appartenant à 82 usines et y faisant l'apostolat : les derniers événements ont marqué l'influence de cette puissante organisation. Nous recommandons beaucoup à nos confrères de favoriser la formation de fraternités d'hommes. Ce sera le meilleur moyen de trouver des auxiliaires courageux et résolus pour nos œuvres et des lutteurs énergiques pour les combats que nous sommes appelés à soutenir.

5^e Syndicat agricole. — Réunions ecclésiastiques.

Le Syndicat Agricole de la Champagne, fondé au Val-des-Bois, en 1894, continue à progresser et à donner des fruits surnaturels. Nous rappelons que chaque curé adhérent est secrétaire du groupe de sa paroisse et doit réunir ses hommes tous les mois à son presbytère ; des questionnaires traitant des questions morales, économiques et agricoles, servent d'aliment à ces réunions.

Le Syndicat est franchement chrétien ; toutes les séances commencent et finissent par la prière. Messieurs les Curés ont constaté avec quelle facilité un moyen qui paraît si petit en lui-même a pu amener la conversion d'hommes d'un certain âge, et le retour aux pratiques religieuses abandonnées souvent plutôt par négligence que par hostilité.

Chaque mois, le premier vendredi, nous avons au Val-des-Bois la réunion de MM. les Curés adhérents et du Bureau du Syndicat. Après le repas commun à midi, se tiennent les séances, où chacun rend compte des efforts qu'il a faits et des résultats qu'il a obtenus.

(1) Ce beau-mouvement, si plein d'espérance, a eu pour terme le Congrès international de Rome (1900). Il est repris en ce moment par Mgr Villard, évêque d'Autun, à Paray-le-Monial. (Note de V. de Clercq.)

Tous les trois mois, réunion des délégués, comprenant, outre MM. les Curés et les Membres du Bureau, un syndiqué par paroisse ; ces réunions comptent ordinairement 70 à 80 membres.

Deux fois par an, réunion générale. L'Assemblée du 16 mai réunissait près de 300 syndiqués. Le matin, grand-messe à la paroisse, cortège avec tambours et drapeau ; à midi, repas commun suivi de toasts, et ensuite séance syndicale. Chaque curé se tient avec son groupe de cultivateurs et une intimité qu'on croyait impossible s'est établie entre eux.

Vendredi 6 septembre aura lieu la réunion trimestrielle (1).

6^e Réunions ouvrières au Val

Nous avons de temps en temps au Val-des-Bois, la réunion des délégués de la Marne et des Ardennes. La dernière a eu lieu le 23 mai, jour de l'Ascension : une cinquantaine d'ouvriers du dehors y prenaient part. M. Yves Le Kerdiec assistait aux séances et a été frappé de l'entrain, du bon sens et de la connaissance des choses qui caractérisaient les paroles des orateurs.

La prochaine réunion doit avoir lieu le dimanche 8 septembre.

7^e Réunions d'études.

Chaque année nous avons, au Val-des-Bois, une réunion d'études, composée de séminaristes et de prêtres. Elle dure neuf jours, avec des séances comme dans les congrès (2).

8^e Œuvres de Reims

Dimanche dernier, 11 août, a eu lieu la fête annuelle de Notre-Dame de l'Usine et de l'Atelier, fête très brillante : grand-messe à Saint-Rémi, déjeuner commun chez les Frères.

(1) Actuellement (1912), le Syndicat agricole compte plus de cinq mille adhérents ; en outre, quatre filiales groupent chacune de mille à quinze cents cultivateurs. (Note de V. de Clercq.)

(2) Ces réunions se sont tenues de 1888 à 1901, avec les encouragements de Léon XIII, sous le patronage du Cardinal Langénieux. Elles ont compté jusqu'à cent-dix membres à la fois. (Note de V. de Clercq.)

res où il y a eu plus de 900 convives, répres à Saint-Remi avec sermon éloquent de M. l'abbé Secrétain, d'Angers. L'Harmonie du Val-des-Bois a traversé à plusieurs reprises les rues les plus peuplées de la ville, suivie par une foule considérable d'ouvriers, à la grande joie de tous les spectateurs qui couvraient les trottoirs. En somme, fête excellente.

Lundi 12 août, inauguration de la nouvelle salle des conférences aménagée par Messieurs les abbés Delozanne et Beller, rédacteurs du journal *l'Agenir*, et si ardemment désirée pour les réunions hebdomadaires.

Le mouvement démocratique a groupé à Reims près de trois mille électeurs ouvriers sur lesquels on peut compter.

9° L'Usine chrétienne.

Le Val-des-Bois, avec son organisation sociale, est l'œuvre primordiale de ma vie; elle reste la plus importante.

C'est dans la formation laborieuse des associations et des conseils que j'ai compris les nécessités de l'apostolat ouvrier et des initiatives fécondes, et que j'ai trouvé la lumière pratique pour les mettre en œuvre. Et ainsi, le Val a été un champ d'expérience où j'ai pu essayer les conceptions les plus hardies, où j'ai pu étudier sur place et avec patience la valeur des institutions et des méthodes.

Le Conseil d'usine, en prenant une part réelle dans l'administration de l'industrie, nous a, du même coup, conquis des auxiliaires très compétents et préparé de solides appuis pour le bon esprit. Ce bon esprit a tellement dominé le personnel que, malgré les mécontentements inévitables, les précipitations irréflechies et les excitations du dehors, depuis de longues années, aucun recours ne s'est produit au Conseil des prud'hommes de Reims, où cependant l'ouvrier a toujours gain de cause.

Mes incessants voyages, depuis longtemps, m'ont éloigné de nos affaires et de la famille. J'en ai profité pour pratiquer avec mes fils la méthode éducatrice qui m'avait réussi avec les ouvriers.

J'ai provoqué leurs initiatives, je les ai formés aux responsabilités.

Au point de vue professionnel, ils doivent prendre les décisions sans moi; je suis là pour les contrôler.

Au point de vue social, je me suis effacé autant que possible. C'est mon fils Félix qui porte la parole aux illustres visiteurs qui honorent le Val-des-Bois de leur présence. C'est

lui qui parle dans les assemblées générales et au dehors, dans les circonstances où la famille doit intervenir.

Il a tellement ma mentalité qu'il a pu dire de lui-même qu'il est comme mon verbe.

C'est ainsi qu'il m'est possible de donner mon temps à notre chère Œuvre des Cereles et aux différents mouvements que je viens d'énumérer.

Je considère comme une sollicitude importante pour le chef de famille de former des successeurs, afin que son action continue après lui pour Dieu et pour la Patrie (1).

(1) Situation actuelle (1912) :

M. FÉLIX est né en 1899. Il a été remplacé par son frère, M. LÉON HARMEL, qui dirige actuellement l'usine avec les petits-fils du Bon Père.

A l'Exposition internationale de Roubaix, l'année dernière, la Maison Harmel Frères a eu le grand prix pour la partie technique, ce qui est la meilleure preuve que l'industrie a conservé son rang. Elle a eu également le grand prix pour la partie sociale. Dans le tableau qu'elle a présenté de ses œuvres, on peut admirer le merveilleux épanouissement des conceptions de Léon Harmel, que ses successeurs ont continué à développer.

Le Syndicat ouvrier a remplacé le Syndicat mixte.

Le Conseil d'usine a une part de plus en plus effective dans le gouvernement industriel.

La vie catholique est plus intense que jamais. Le chiffre des communions n'a jamais été aussi élevé; il en est à deux mille par mois, pour une population totale de onze à douze cents personnes.

Une revue mensuelle, destinée aux ouvriers et en partie rédigée par eux, donne, depuis 1907, la vie sociale du Val, jour par jour.

L'usine chrétienne reste debout, plus vivante que jamais, exemple tangible de la puissance des sentiments religieux dans les milieux les plus difficiles.

Elle reçoit les visites des sociologues de diverses écoles de France, de Belgique et d'Allemagne.

J'en ai lu divers comptes-rendus. Tous sont unanimes à proclamer l'excellence des méthodes et les étonnants résultats obtenus.

Pour moi, je confesse que l'œuvre la plus admirable de Léon Harmel est d'avoir constitué une famille qui continue si merveilleusement son apostolat social. C'est une grande récompense que Dieu lui donne dans sa belle vieillesse.

(VICTOR EX CLERO.)

V. — Lettre de Léon Harmel au Secrétaire
du Comité.

Val-des-Bois, 9 décembre 1895.

Mon cher Ami,

La bronchite dont j'ai été atteint, il y a un mois, s'est toujours traînée avec des variations de haut et de bas, m'obligeant de renoncer à mes voyages. J'espère encore pouvoir aller à Paris mercredi, pour assister à la réunion du Bureau et présider le Comité.

Cependant, l'incertitude où me laisse le docteur, m'engage à vous soumettre immédiatement un projet au sujet duquel je voulais consulter le Bureau.

Mon intention était, pour la première séance de ma présidence, de donner quelques mots qui seraient comme ma prise de possession du fauteuil. Mais il m'a semblé que je devais aussitôt déposer une proposition, afin de fixer immédiatement l'orientation de l'Œuvre. Si les membres du Comité ont voulu me prendre comme président, c'est plutôt pour incliner vers *ma manière de voir* que pour *ma personne qui n'est rien*.

Nous sommes, en ce moment, à une heure solennelle pour notre Œuvre. On ne se gêne pas pour en prédire la mort prochaine et pour m'annoncer que je dois assister à son enterrement. Je veux, au contraire, assister à sa résurrection. Or, nous sommes d'accord depuis longtemps avec le Secrétaire général et plusieurs des plus dévoués et des plus intelligents serviteurs de l'Œuvre, que le salut est dans une *évolution franche et hardie vers le mouvement populaire*. C'est pour atteindre ce but que j'ai l'intention de déposer une proposition incluse. Je ne veux pas le faire sans avoir votre avis que je vous prie de me donner par retour du courrier au Val-des-Bois.

Veuillez agréer, mon cher Ami, l'expression de mon très affectueux dévouement.

LÉON HARMEL.

VI. — Monsieur Léon Harmel.

Président du Comité de l'Œuvre des Cerebes (1)

Séance du Mercredi 11 Décembre 1895

A l'ouverture de la séance, M. Ancel, vice-président, donne communication de l'allocution suivante que M. Harmel l'a prié de lire, en son nom, au Comité dont il devait prendre aujourd'hui la présidence:

MES CHERS AMIS,

La démission de notre cher Président a été pour nous tous une véritable douleur. Avec vous j'ai fait mes efforts pour le faire revenir d'une décision si pénible à notre ami. La présidence du marquis de La Tour du Pin mettait notre Œuvre dans les mains d'un de ses fondateurs qui en a été le codificateur. La tradition ne pouvait donc pas avoir de plus ferme appui, ni les idées de meilleur interprète. Nous avons dû nous incliner devant la fermeté de sa décision, mais nous tenons à lui exprimer une fois de plus notre reconnaissante affection et nos regrets. Toutefois, il veut bien rester avec nous comme le conseil et l'ami de son successeur, en même temps que comme le membre toujours écouté et actif du Comité, et nous l'en remercions.

Pour moi, je redoutais beaucoup d'accepter une telle succession. Mais après les instances qui m'ont été faites, j'ai pensé qu'il était de mon devoir de me soumettre. Nous sommes des amis travaillant en commun. Nous devons agir avec simplicité, accepter le poste qui nous est confié sans nous inquiéter de notre insuffisance; ne savons-nous pas que nous sommes entourés de camarades dévoués, de guides sûrs, d'auxiliaires zélés qui nous rendront notre fardeau facile à porter?

Permettez-moi de vous exprimer la tendre amitié que j'ai pour chacun de vous. Nous ne sommes pas seulement des frères d'armes qui avons souvent combattu ensemble,

(1) Léon Harmel a été président du Comité de l'Œuvre, de novembre 1895 à fin 1899. Il a succédé à M. le marquis de La Tour du Pin. (Note de V. de Clérq.)

nous sommes encore des amis qui avons partagé les mêmes joies et les mêmes douleurs, soit dans nos familles, soit dans nos œuvres. Les touchants témoignages que j'ai reçus depuis huit jours m'ont été au cœur; ils m'ont encouragé en me montrant ce qu'on peut faire avec un pareil faisceau de bonnes volontés. L'accord est facile où règnent la confiance et l'affection mutuelles.

Vous me connaissez, vous savez où m'entraînent les tendances naturelles de mon cœur et l'optimisme que j'ai gardé à travers les années et les difficultés. Oui, je crois fermement que l'avenir de notre patrie sera à Jésus-Christ le jour où les catholiques des classes aisées s'emploieront à enseigner les foules, à en faire surgir l'initiative féconde.

Le rôle actuel des classes responsables est surtout un rôle d'éducation. Elles doivent laisser de côté les façades, les vains honneurs, pour travailler discrètement à faire émerger des masses les élites qui peuvent devenir des dirigeants émanés du milieu qu'ils doivent conduire. Notre-Seigneur nous a donné l'exemple en pratiquant le premier cette méthode.

La grande force de la franc-maçonnerie, c'est de savoir grouper toutes les influences populaires, en prenant ceux qui, dans leur milieu naturel, exercent une certaine action, comme par exemple les chefs de chantiers. C'est par l'intermédiaire de ces hommes qu'elle pénètre jusqu'au plus profond des masses. Ce qu'elle fait pour le mal, faisons-le pour le bien; n'est-ce pas le meilleur moyen de réaliser le but que l'Œuvre s'est proposé à son origine: le dévouement de la classe dirigeante à la classe ouvrière.

Le salut de la société, tel est le but de nos efforts. Or, nous entendons prendre la société telle qu'elle est, et non telle que notre amour de Dieu et notre patriotisme la voudraient. C'est en mettant notre cœur et notre esprit en contact affectueux et persévérant avec le peuple des travailleurs, que nous comprendrons l'âme populaire et que nous pourrons la faire vibrer des nobles passions, des puissants enthousiasmes qui décident la victoire.

En terminant, permettez-moi de faire appel à votre esprit de foi. Nous sentons tous que nous ne pouvons réussir en rien sans la Bénédiction de Dieu. La prière est donc nécessaire, et je la demande instamment à tous les membres du Comité et du Secrétariat. Notre-Seigneur Jésus-Christ reste toujours pour nous la vérité, la voie et la vie, les enseignements de son Vicaire sont la lumière de notre intel-

ligence, le guide de notre activité. C'est notre action persévérante, c'est notre confiance surnaturelle, c'est l'oubli de notre personnalité et la générosité de nos sacrifices qui appelleront l'intervention divine sur notre Œuvre et sur notre Patrie.

VII. — Proposition de M. Léon Harmel.
Président du Comité

Val-des-Bois (Marne), le 24 décembre 1895.

MONSIEUR LE SECRÉTAIRE GÉNÉRAL,

Permettez-moi de faire appel à votre concours dans l'action populaire dont je m'occupe personnellement avec nos chers ouvriers, pour le prochain Congrès national, qui aura lieu à Reims pendant les fêtes de la Pentecôte.

La situation est grave pour ceux qui ont souci de l'avenir religieux et patriotique de la France. D'un côté, les sectaires qui détiennent le pouvoir cherchent à écraser l'Eglise, à déchristianiser la nation; pour eux, l'ennemi c'est Jésus-Christ et tous ses serviteurs. De l'autre, le socialisme, fruit des doctrines impies, a été favorisé inconsciemment par la bourgeoisie athée et jouisseuse qui a le gouvernement; le socialisme grandit chaque jour, ses progrès sont effrayants; il avance avec une activité dévorante; c'est comme un immense incendie qui est allumé sur tous les points de la France, jusqu'aux moindres hameaux, et qui menace de tout consumer. Nous ne pouvons envisager l'avenir sans une certaine terreur et ce serait avec désespérance si nous n'avions Dieu avec nous.

Entre ces deux genres d'adversaires, les gouvernants et les socialistes, il faut bien reconnaître que les efforts des catholiques, pour être considérables sur quelques points isolés, sont en général lents et trop peu énergiques pour réagir contre le courant de matérialisme qui envahit les populations.

L'aveuglement des classes élevées qui n'ont aucun contact avec les masses et qui ne comprennent rien à ce qui se passe, peut seul expliquer l'atonie de la résistance.

Nous ne devons pas nous le dissimuler, aucune action ne sera aussi puissante dans les milieux ouvriers que celle des ouvriers. C'est donc à faciliter la mission des élites

parmi les travailleurs que nous devons consacrer notre zèle et nos efforts.

Je viens vous demander de faire organiser par nos amis, partout où ils le pourront, des groupes d'études sociales, où l'on puisse faire pénétrer la vérité parmi les ouvriers. Car la corruption de l'esprit est plus funeste que la corruption des sens et, j'en suis persuadé, la grande cause de la situation malheureuse où nous sommes, c'est l'erreur qui engendre les illusions, ensuite le manque complet de direction au point de vue social pour les meilleurs.

Nous offrons d'envoyer régulièrement des questionnaires qui rendent l'étude facile, en guidant ceux qui veulent bien se dévouer à ce très utile et très nécessaire enseignement. En faisant faire des travaux écrits qui résument les discussions, on apprend aux ouvriers à fixer leurs idées et à mettre plus de méthode dans leur intelligence.

Enfin, ces grandes assemblées nationales auxquelles nous convions les associations pour la Pentecôte prochaine marqueront la vie et l'essor de nos groupes populaires chrétiens.

Notre Congrès aura cet intérêt particulier qu'il se tiendra en même temps que le Congrès national socialiste, qui a choisi la même ville et la même date pour l'année 96. On pourra ainsi constater la différence dans les idées, dans les procédés et dans les principes, et reconnaître que nos Congrès ouvriers chrétiens sont l'institution la plus efficace pour combattre les Congrès socialistes.

Dans cette grande entreprise de salut social, nous n'avons confiance ni dans nos lumières, ni dans notre force, ni dans notre activité. Nous savons que nous sommes entre les mains de Dieu des instruments dont la puissance sera d'autant plus grande que Dieu sera davantage avec nous. C'est vous dire que nous sollicitons les prières de nos amis.

La commission ouvrière d'initiative de Reims a voulu que le premier questionnaire soit sur l'importance des principes chrétiens afin de marquer quel prix elle attache aux idées surnaturelles et quelle confiance elle a dans la Providence.

Je vous serais reconnaissant de nous faire indiquer les noms des groupes et des personnes auxquels nous pouvons envoyer nos circulaires. Nous voudrions que le mouvement s'étendît sur tous les points de la France, car dans les dangers qui nous menacent, nul n'est à l'abri, pas plus le Midi que le Nord, ni l'Est que l'Ouest. Nous avons pu être mis

hors de la loi par un gouvernement qui est sous le coup des jurements et des francs-maçons, et nous ne reconquerrons nos droits de citoyens français qu'en exerçant nos droits de catholiques et de serviteurs de Jésus-Christ.

Nous avons pour chef le Souverain Pontife, Léon XIII; nous nous déclarons dociles à ses enseignements, ayant la ferme confiance que la fécondité de nos efforts sera dans la mesure de notre soumission absolue à Jésus-Christ vivant en Pierre.

Si vous adoptez ces idées, auriez-vous la bonté de demander à nos amis de nous fixer au plus tôt. Nous sommes prêts à répondre aux objections, à étudier les difficultés, afin de réunir tous les efforts dans une action puissante, par notre entente.

Veuillez agréer, Monsieur le Secrétaire Général, l'expression de mon affectueux dévouement. LÉON HARVEL.

P. S. — Les réponses peuvent être adressées au Secrétaire Général ou au signataire de la lettre.

Réponse de M. le comte de Mun

Le Secrétaire Général, s'associant à tous les sentiments de notre Président, ne croit pas pouvoir mieux répondre à son désir, ni secourir plus efficacement le mouvement qu'il dirige personnellement qu'en faisant de sa lettre même une circulaire qu'il invite le Secrétariat Général à transmettre avec quelques mots d'introduction aux Comités locaux et aux Conseils de Quartier de Paris. Les questionnaires du Congrès ouvrier seront envoyés directement à MM. de la Guillaumière et Ancel. Le Secrétaire Général les prie, à cette occasion de se rapporter aux Instructions du 5 août, dans lesquelles il a défini de quelle manière et dans quel esprit doit s'exercer la participation de l'Œuvre à ce Congrès.

VIII. — Le comte A. de Mun déclare qu'une réforme est nécessaire dans l'Œuvre des Cercles catholiques d'ouvriers.

Du Gardois (31 janvier 1913) :

Réforme nécessaire. — Le *Gardois* a bien voulu, avant-hier, publier l'allocution que j'ai eu l'honneur d'adresser à S. E. le Cardinal Amette, à la séance de clôture du Congrès des Cercles

catholiques. Une des déclarations que j'y ai faites a excité quelque surprise parmi les membres les plus anciens de notre grande Association. Je voudrais, en quelques mots, expliquer et, si je le puis, justifier ma pensée.

J'ai dit que, malgré les intentions des fondateurs de l'Œuvre, contrairement à leur pensée première, « la persistance de l'esprit et des habitudes individualistes avait entravé trop souvent, dans les Cercles ouvriers, le libre épanouissement de l'esprit d'association, » et j'ai indiqué comme l'idée générale vers laquelle devraient désormais s'orienter tous les efforts, « le gouvernement des associations populaires par les ouvriers eux-mêmes. » Ce sont ces mots qui ont été plusieurs de mes lecteurs et de mes correspondants.

On m'a demandé si j'avais en vue une transformation des Cercles catholiques. Une transformation, non; une réforme, oui.

Il n'y a pas, il ne peut pas y avoir d'organisation chrétienne du travail, de régime corporatif, sans associations ouvrières autonomes, c'est-à-dire se gouvernant elles-mêmes. Cela saute aux yeux, et je ne doute pas qu'à cet égard l'accord ne soit parfait entre tous ceux qui s'occupent d'œuvres sociales.

Les Cercles catholiques ont-ils, dans la pratique habituelle, toujours répondu à cette large conception de l'avenir?

Celles-ci sont encore, presque partout, des patronages de jeunes gens et d'hommes plus âgés, qui gardent dans leur direction et dans leur vie intérieure, les idées, les habitudes, les méthodes dont s'inspiraient jadis les œuvres destinées à l'enfance.

L'esprit d'apostolat, qui exerce l'individu à répandre au dehors l'ardeur de ses convictions, le sentiment du devoir social, qui le porte à propager la vérité dont il se sent dépositaire, s'éteignent complètement dans l'atmosphère reclos d'une religion bornée à la vie personnelle.

C'est une des raisons qui éloignent des œuvres populaires, concurrents d'ignés les méthodes anciennes, beaucoup de jeunes gens des milieux sociaux les plus divers, catholiques très réalistes, qui se sentent au cœur dans l'intensité croissante de la vie démocratique, un irrésistible besoin de propagande et de conquête.

Il y en a d'autres, mais qui procèdent du même principe. Dans ces Cercles, où la vie est, pour ainsi dire, repliée sur elle-même, le goût de l'action se perd facilement et, par suite, la recherche des moyens propres à la rendre énergique et efficace. Dans notre temps

de lutte et de discussion, l'influence appartient à ceux qui sont armés pour les soutenir, non seulement avec vigueur, mais avec compétence. Je suis souvent frappé de la connaissance des questions ouvrières, de la richesse de documentation que les socialistes, membres des Syndicats, simples travailleurs, apportent à l'appui de leurs idées et mettent au service de leurs passions. Ils ont étudié. On n'étudie pas assez dans nos Cercles; on n'étudie pas surtout assez professionnellement, si je puis m'exprimer ainsi. On y fait des conférences apologétiques, et cela est indispensable; des conférences littéraires, scientifiques, artistiques, des conférences avec projections, et cela est très utile. Mais on ne se préoccupe pas assez de former des propagateurs de la vérité sociale. C'est encore une tendance individualiste, la recherche du bien personnel plutôt que du bien collectif. J'ai entendu, à notre assemblée générale, un de nos amis de Belgique exposer avec quel soin, quel souci de la préparation intellectuelle sont instruits, dans les œuvres catholiques de nos voisins, les jeunes hommes appelés à l'apostolat extérieur. Chez nous, le goût du vase clos empêche ces préoccupations. Il en résulte, trop souvent, pour les uns une timidité qui les éloigne de l'action; pour les autres, pour ceux qu'elle attire, une méfiance qui les éloigne du Cercle.

La conquête des âmes et des intelligences populaires ne peut se faire que par les travailleurs eux-mêmes, parce qu'eux seuls en connaissent bien les aspirations et les tendances. Pour qu'ils deviennent des conquérants, il faut que leur formation intellectuelle et morale leur en donne la force et l'autorité. C'est à nous de la leur faciliter; et c'est l'objet, trop souvent oublié, des œuvres sociales, celui que j'ai voulu faire entendre, en parlant, comme d'une nécessité urgente, impérieuse, de la formation des élites.

Mais ces élites, ce n'est pas seulement par les cours, par les leçons, par les études, qu'elles pourront se former; c'est aussi, et peut-être surtout, par le développement de l'esprit d'initiative.

C'est pourquoi le Cercle ne doit pas être un Patronage prolongé, où l'autorité du directeur suffit à tout, mais une véritable association ouvrière, gouvernée, administrée par les membres eux-mêmes. Cela était bien dans nos esprits à l'origine, et le règlement des Cercles portait la trace de cette pensée très sincère. Mais il y a quarante ans, nul n'aurait osé, n'aurait eu pouvoir, sans danger, s'y livrer pleinement. L'initiative ouvrière, le sentiment de responsabilité qui découle du « self-gouvernement », ont été presque inévitablement étouffés par les habitudes, les préjugés, les règlements imposés. L'esprit individualiste a dominé l'esprit d'association.

De là, de très graves conséquences, d'abord pour les Cercles eux-mêmes, dont se sont écartés les ouvriers pénétrés de toutes

Les idées légitimes que développe en eux l'esprit démocratique, puis pour l'avenir de l'organisation du travail, dont celle des syndicats est la base nécessaire. Comment se formeront les syndicats animés de l'esprit chrétien vraiment, sérieusement indépendants, si des ouvriers n'en prennent courageusement, dans les diversas professions, l'initiative et la responsabilité? Comment vivront-ils, auront-ils sur les travailleurs une influence réelle, les offriront-ils à eux, si leurs fondateurs ne sont pas aptes à les diriger et à les administrer? Et d'où sortiront ces ouvriers, si ce n'est d'associations formées entre eux, dont le gouvernement leur aura donné cette initiative, cette aptitude, cette pratique des responsabilités?

Voilà la grande réforme que je demande. Elle est profonde et difficile, je n'en doute pas. Mais elle n'est pas au-dessus des dévouements que j'ai si souvent éprouvés. Nous aimons les travailleurs d'un cœur très loyal et très désintéressé. Je demande que nous les aimons plus fraternellement que paternellement. Je demande que nous les aimions avec une pleine et large confiance en eux.

L'Œuvre des Cercles a repris, depuis un an, une vie intense, et qui circule tous les jours plus fortement. C'est une joie profonde pour ceux qui l'ont vu naître. Il faut qu'elle se montre digne de cette vie renouvelée. Il en est des institutions comme des hommes. Le plus grand témoignage qu'elles puissent donner de leur force est de savoir se réformer.

A. DE MOK,
de l'Académie française.

LÉON XIII & la DÉMOCRATIE CHRÉTIENNE

C'est avec les encouragements répétés de Léon XIII que Léon Harmel semait hardiment les idées démocratiques et les incarnait dans les faits.

D'un côté, les congrès ouvriers se sont multipliés de 1893 à 1900; dans différents centres populaires de France, sous la présidence d'honneur de M. Léon Harmel, en qui les travailleurs acclamaient l'apôtre intrépide de leur relèvement social.

D'un autre côté, les pèlerinages ouvriers à Rome ont sacré le quatrième état. Les travailleurs, en effet, ont été alors reçus avec les honneurs royaux, à Saint-Pierre et au Vatican, par Léon XIII, dont le génie pressentait l'immense poussée démocratique qui devait agiter le monde entier et qui, de notre temps, stupéfie le vieux conservatisme imprévoyant.

Le 8 juin 1898, dans l'audience générale donnée à Saint-Pierre, Léon XIII, répondant à Léon Harmel, proclamait ainsi les bienfaits de la Démocratie.

« Si elle veut être chrétienne, dit-il, elle donnera à votre patrie un avenir de paix, de prospérité et de bonheur. »

Il aurait voulu que les hommes d'ordre favorisent les légitimes aspirations populaires vers plus de justice et de liberté, afin de les christianiser et d'en faire des instruments de vie, à l'encontre de la révolution et du socialisme qui cherchent à s'en emparer pour donner à la classe ouvrière *troupeau de servitude, la misère et la ruine*.

Dans ce même discours, Léon XIII consacre l'appellation de « Bon Père » donnée à Léon Harmel, indiquant ainsi l'ère nouvelle souhaitable du patronat, où la bonté sera plus grande que l'autorité, où la pratique de la justice et du dévouement transformeront le maître en père.

Un peu plus tard paraissait une encyclique sur la Démocratie chrétienne.

Mais bientôt, le triomphe de ces idées déjà suspectes aux conservateurs, effraya ceux-ci et suscita des attaques retentissantes qui, si elles n'étouffèrent pas complètement le mouvement ouvrier, entravèrent partout ses pacifiques manifestations en France, et même à l'étranger.

Cependant, malgré cet orage dont les grondements se firent entendre jusqu'au Vatican, Léon XIII resta, jusqu'à la fin, fidèle à ses préférences pour les petits, ainsi que le témoigne le fait suivant :

Le 23 décembre 1902, l'adresse qui lui était lue au nom du Sacré-Collège, contenait une allusion aux dangers de la Démocratie. Le noble vieillard, qui touche à ses quatre-vingt-treize ans, ne veut rien renier de son passé: visiblement inspiré à ce moment, il lègue à la postérité le discours suivant qui semble comme son testament social :

Discours de Léon XIII au Sacré-Collège

23 Décembre 1902

Vos dernières paroles, Monsieur le Cardinal, font allusion à l'action démocratique chrétienne, qui est aujourd'hui, comme vous le comprenez bien, un fait d'une importance considérable. Cette action, toute conforme au caractère du temps et aux besoins qui l'ont suscitée, Nous l'avons sanctionnée et stimulée en déterminant cependant avec grande netteté son but, son mode et ses limites: en sorte que, si quelqu'un s'égare à ce sujet, le fait ne pourrait être attribué à l'insuffisance de direction autorisée. Évidemment, en général, ceux qui se sont consacrés à cette œuvre en Italie et à l'étranger, y travaillent avec un zèle qui est bon et d'une manière remarquablement fructueuse: il faut mentionner l'utile concours apporté aussi à cette action par une foule de vaillants jeunes gens. Nous avons aussi engagé le clergé à entrer, avec certaines précautions, dans ce même champ d'activité, car toute judicieuse et profitable entreprise de sincère charité s'accorde avec la vocation du sacerdoce catholique. Or, n'est-ce pas charité véritable et très opportune de s'adonner avec empressement et désintéressement à l'amélioration de la situation spirituelle et du sort matériel des multitudes? Le maternel amour de l'Eglise pour les hommes est universel, comme la paternité de Dieu; mais toutefois, fidèle à ses origines et se souvenant des exemples divins, elle fut toujours accoutumée à s'approcher des humbles et des déshérités, avec un sentiment de prédilection. En se pénétrant sincèrement et constamment de l'esprit de cette Mère universelle des peuples, la démocratie chrétienne peut avoir pleine confiance de ne pas manquer son but. Et que personne ne prenne ombrage du mot, puisqu'on sait que la chose est bonne. Entendu comme l'entend l'Eglise, le concept démocratique,

non seulement s'accorde à merveille avec les principes révélés et avec les croyances religieuses, mais encore il est né et même s'est développé par le christianisme; et c'est la prédication évangélique qui l'a répandu parmi les nations. Athènes et Rome ne l'ont pas connu, sinon lorsqu'elles eurent entendu la voix divine qui a dit aux hommes: « Vous êtes tous frères et votre Père commun est aux cieux. »

En dehors de cette démocratie qui se dénomme et qui est chrétienne, le mouvement démocratique séditionnel et qui est athée, s'avance vers un idéal tout autre et par d'autres voies. Aux sociétés civiles qui le flattent et qui s'abritent dans son sein, il prépare des jours amers. Maintenant, l'action populaire chrétienne est, sur le même terrain, une force rivale qui s'oppose au succès de l'autre et très souvent la prévient. Si elle ne réussissait qu'à disputer le terrain à la démocratie socialiste et à en circonscrire les pernicieuses influences, elle rendrait par cela seul un grand service à la société civile et à la civilisation chrétienne.

TABLE DES MATIÈRES

Avant-Propos	3
Réunion générale de famille 24 septembre 1909.....	7
I. — Conseils du Bon Père Léon Harriel. — L'union dans la famille: 1 ^{er} Dieu le veut; 2 ^o Votre intérêt; 3 ^e Votre bonheur vous le commande.....	8

LETTRES DE NICE (1909-1910)

(3 Octobre 1909. — 25 Avril 1910)

I. — Arrivée à Nice. — Mère Marie-Véronique. — Mon régime. — Piers-Orée. — Toussaint. — R. P. Bonaventura. — Menseigneur de Nice. — Lettres à La Croix. — Vacances hivernales. — Charles	25
--	----

(5 au 27 Novembre 1909)

II. — Premier Vendredi. — Association intime. — Bénédiction des familles nombreuses. — 50 ^e Anniversaire de ma Mère. — Gabriel Grasse. — Visitation. — <i>Alibi</i>	39
--	----

(28 Novembre au 31 Décembre 1909)

III. — R. P. Dehon. — Réunion de Dames à la Malice. — Premier vendredi. — Vacances dans la famille. — Confession des enfants. — Pèlerinage à l'abbé Gayraud. — Réunion des Conférences. — Noël. — Cardinal Coullié. — Domineuse épreuve au Val. — Visite à Menseigneur. — Mois de décembre à Nice. — La vie au Val.....	25
---	----

(1^{er} Janvier au 16 Février 1910)

IV. — Bonne Année. — 2 ^e Anniversaire de Paul Saucourt. — Les enfants. — Filandelles à Grasse.....	35
---	----

(17 Février 1910)

V. — 8 ^e Année. — Provenance de Dieu. — Trésor de la souffrance. — Alléluia de Dieu. — Action de la famille.....	41
---	----

(17 Février au 9 Mars 1910)

VI. — Congrès diocésain de Nice. — Réunion générale des Conférences. — M. et M ^{re} Jacques. — Les <i>Trois Alléluia</i> du Bon Père. — Mon Félix: son courage, sa piété filiale. — Pête au Cercle Catholique. — Fêtes de Jeanne d'Arc à Nice.....	46
---	----

(10 Mars au 11 Avril 1910)

VII. — Une mère vaillante. — M. et M ^{re} Julien. — L'esprit Francisque: son utilité dans les affaires. — M ^{re} L. Pignol. — L'abbé Gayraud à Nice. — Bordighera. — Chanoine Holland. — Premier vendredi. — Amour de congrégation. — Dun Ruc.....	52
--	----

(12 Avril au 26 Avril 1910)

VIII. — Visite de Menseigneur. — M. et M ^{re} Maurice. — Année liturgique de Dom Guéranger. — Ecole Masséna. — Fleur du Paradis cueillie par Notre-Seigneur. — Mariage de Charles Harriel	57
--	----

LETTRES DE NICE (1910-1911)

I. — Anniversaire de M ^{re} Léon. — Arrivée du « Pater ». — Première Messe à la maison. — La montagne.....	67
---	----